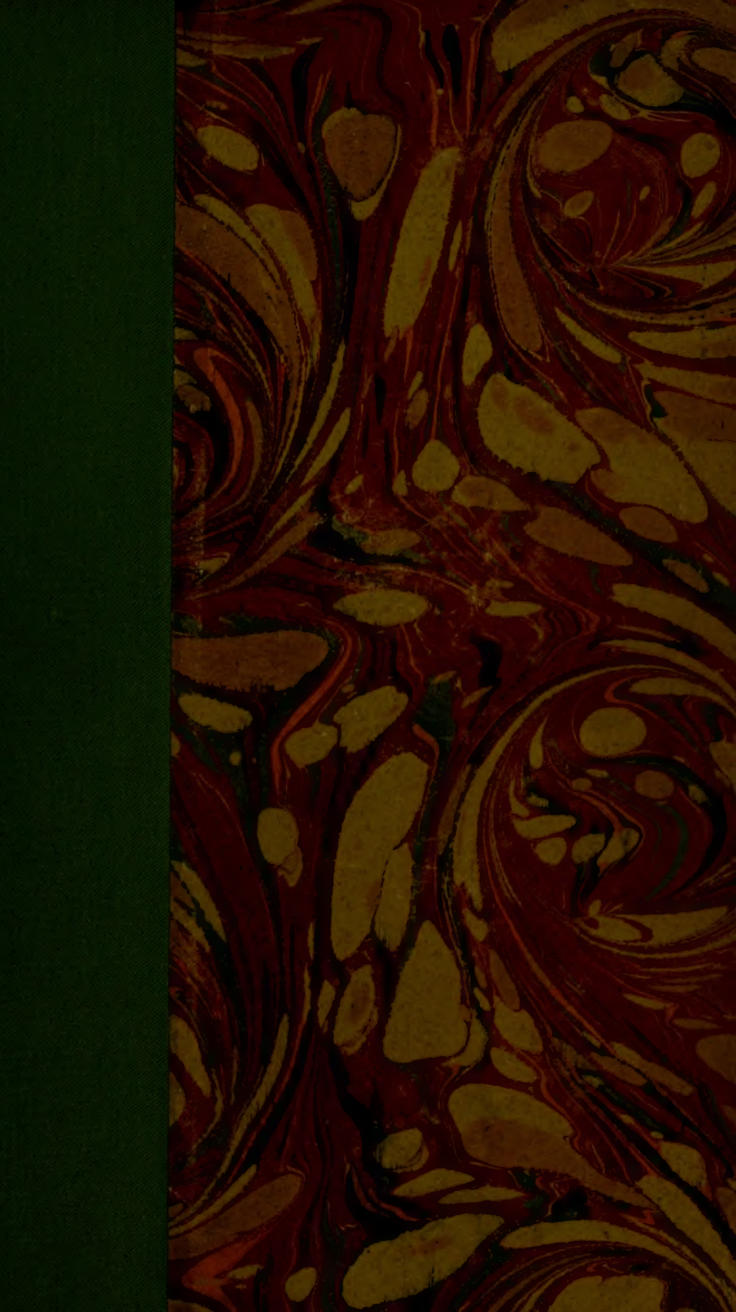


LA

PIERRE DE TOUCHE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 23 décembre 1853.

EN COLLABORATION

AVEC

JULES SANDEAU

PERSONNAGES

FRANTZ MILHER.
SPIEGEL.
LE BARON DE BERGHAUSEN.
LA MARGRAVE DE ROSENFELD.
FRÉDÉRIQUE WAGNER, cousine de Frantz.
DOROTHÉE, fille de la margrave.
STURM, intendant du château.
GOTTLIEB, notaire.
PETERMANN, laquais du baron.
UN LAQUAIS DE LA MARGRAVE.
UN FACTEUR.
UN DOMESTIQUE DU CHATEAU.

La scène se passe en Bavière, vers 1823.

LA

PIERRE DE TOUCHE

ACTE PREMIER.

Un atelier de peintre au rez-de-chaussée, éclairé du fond par un grand vitrage. A gauche du spectateur, un chevalet avec un tableau, une petite table à côté ; plus haut, une porte latérale ; au fond, un piano ; au milieu, la porte d'entrée ; à droite, un divan adossé au mur ; un petit meuble entre le divan et la porte d'entrée. Sur les murs, des plâtres, des ébauches ; sur un bahut, un casque, une mandoline, des rapières ; des vases de fleurs sur le piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPIEGEL, peignant au chevalet ; FRANTZ, étendu sur le divan, un journal à la main.

FRANTZ.

Dis donc, Spiegel, sais-tu qu'il y a eu un comte Sigismond d'Hildesheim ?

SPIEGEL.

Où ça ?

FRANTZ.

Ici, à Munich.

SPIEGEL.

A quelle époque ?

FRANTZ.

Pas plus tard qu'avant-hier.

SPIEGEL.

Et il est déjà terminé?

FRANTZ.

Il durait depuis assez longtemps. (Lisant.) « 14 juillet 1825. Avant-hier matin est mort, à l'âge de soixante-cinq ans, le comte Sigismond d'Hildesheim, un des mélomanes les plus excentriques d'Allemagne. »

SPIEGEL.

Un mélomane !... Ah! c'est une perte que tu fais là, mon pauvre Frantz !

FRANTZ.

Oui ; mais c'est une fière aubaine pour les héritiers. (Lisant.) « Il laisse une fortune d'un revenu de quatre cent mille florins, et n'a que des parents éloignés. » Il y a des gens heureux.

SPIEGEL.

Il y en a beaucoup : il y a d'abord nous deux.

FRANTZ.

Tu es heureux, toi ?

SPIEGEL.

Si je le suis !... Je me regarde tout simplement comme le plus fortuné des mortels. J'ai l'honneur d'être un honnête homme ; je ne m'occupe jamais de politique ni de bourse ; je ne vais pas dans le monde ; enfin, je suis l'ami intime

d'un grand artiste, nommé Frantz Milher. Que diable peut-on souhaiter de plus ?

FRANTZ.

De l'argent.

SPIEGEL.

De l'argent ! Est-ce que nous en manquons? Il y a encore dix-huit florins dans le tiroir, sans compter trois kreutzers dans la poche de mon gilet. Tu aspires donc aux trésors de Golconde ? tu envies le sort des nababs?

FRANTZ.

Ah ! Spiegel, il te sied de faire bonne mine à notre pauvreté; mais, moi qui vis de ton travail, moi qui suis réduit à accepter de toi un dévouement...

SPIEGEL.

Je suis un homme antique, un parangon de l'amitié, c'est convenu ; mais n'en parlons plus, que diable! et surtout n'y pensons plus.

FRANTZ.

N'y plus penser, quand je te vois tous les jours consommer ton sacrifice héroïque !... Crois-tu que je sois dupe de ta feinte insouciance, et que je n'aie pas entendu plus d'un soupir, quand tes yeux se détournent de ta besogne de manœuvre et s'arrêtent sur cette belle toile ébauchée que tu ne finiras peut-être jamais ? Vois-tu, Spiegel, j'ai des instants d'angoisse et de remords ; je me prends à douter de cet avenir auquel tu m'as fait croire et auquel tu te sacrifies, et alors je me dis : « Si le grand artiste de nous deux c'était lui ? s'il condamnait au néant des œuvres immortelles pour donner le temps de naître à des œuvres mort-nées! »

SPIEGEL.

Tarata !... mes œuvres! mon sacrifice!... Il n'y a pas grand mérite, va! Nous avions associé nos pauvretés; nous vivions

à cheval sur l'art et le métier, risquant fort de nous trouver par terre entre deux. Tu ne donnais pas assez de leçons de piano pour vivre, tu en donnais trop pour avoir le recueillement nécessaire à une grande œuvre ; moi, j'interrompais à chaque instant mon tableau pour faire des portraits... dînatoires ; nous étions en train d'avorter tous les deux... Alors je me suis dit : « Nous avons un mur à escalader ; l'échelle est étroite et longue, et le vent est fort... Si nous montons ensemble, elle chavirera. Que Frantz monte le premier, je lui tiendrai l'échelle d'en bas, et, quand il sera arrivé, il me la tiendra d'en haut. » Tu vois que ce dévouement sublime est tout simplement un calcul.

FRANTZ.

Alors, pourquoi n'avoir pas tiré au sort à qui monterait le premier ?

SPIEGEL.

Parbleu ! parce que tu es plus leste que moi, et que ton ascension est plus sûre que la mienne, Et puis, moi, j'ai une vertu que tu n'as pas, celle du bœuf, la patience. Que m'importent un an, deux ans de retard ? Mon but est à deux pas, j'y arriverai toujours. Toi, au contraire, tu voyais devant toi une route infinie, et il te tardait de partir... C'est tout simple... la vie est courte !

FRANTZ.

Enfin, je suis parti, grâce à toi ! J'ai fait une symphonie que tu trouves belle...

SPIEGEL.

Je le crois pardieu bien, que je la trouve belle !...

FRANTZ.

Je l'ai portée à la Société des concerts, voilà déjà trois mois... Je n'ai pas même obtenu d'audition...

SPIEGEL.

Patience ! la symphonie est faite et bien faite. Tu as déjà

mon suffrage, dont je fais le plus grand cas ; tu as celui de ta cousine Frédérique ; tu as eu enfin celui du vieil inconnu qui m'a commandé ce tableau.

FRANTZ.

Il avait l'air d'un vieux fou.

SPIEGEL.

En quoi donc? En ce qu'il aimait ta musique?

FRANTZ.

Ma foi ! son entrée chez nous n'était pas d'un homme bien sensé.

SPIEGEL.

Oui; mais sa sortie!... « Voilà cinq cents florins à compte sur votre tableau, monsieur Spiegel! » J'ai trouvé qu'il parlait bien.

FRANTZ.

Les cinq cents florins sont dévorés!

SPIEGEL.

Parbleu! en deux mois, sans compter la maladie de ce pauvre Hermann... A propos, il n'a plus d'argent, il faudra lui porter dix florins.

FRANTZ.

Encore un qui a du talent et qui meurt de faim ! Tu as beau dire, Spiegel, le monde va mal.

SPIEGEL.

Le feras-tu aller mieux?

FRANTZ.

Non ; mais j'ai bien le droit de me plaindre et de dire que le ciel n'est pas juste.

SPIEGEL.

On n'a peut-être pas pu faire autrement. Ce n'est pas fa-

cile de donner les places à des écoliers qui veulent tous être le premier. Il n'y a que les pensionnats de demoiselles où l'on ait résolu le problème, et encore a-t-on été obligé d'inventer le prix de croissance!

FRANTZ.

Ne plaisante pas, Spiegel, ce n'est pas plaisant. Quoi donc ! un tas d'imbéciles nagent dans le luxe et la joie, et nous voilà trois hommes de mérite, Hermann, toi et moi, dont l'un n'a pas de quoi payer le médecin ; dont l'autre n'a pas le loisir de déployer son talent ; dont le troisième enfin ne peut arriver au public ! Que répondras-tu à cela ?

SPIEGEL, *lui frappant sur l'épaule.*

J'ai bien peur, mon enfant, que tu n'aies un grain d'envie au cœur. Prends garde à cela ! c'est une mauvaise herbe qui t'envahira et pompera toute ta séve.

FRANTZ.

Tu parles comme les heureux, Spiegel.

SPIEGEL.

Ah! ne recommence pas tes déclamations contre la société!

FRANTZ.

Selon toi, je devrais me réjouir d'être opprimé?

SPIEGEL.

Eh ! qui t'opprime?... On te fait attendre un peu, voilà tout. Diable! monsieur Frantz, vous êtes un enfant gâté ! Vous vous indignez d'acheter votre chimère par un peu de souffrance, quand cette chimère est la gloire ! On ne monte pas en voiture sur la Yungfrau... Il faut suer, se déchirer les pieds aux cailloux et aux épines, traverser des abîmes sur une planche, avoir le soleil sur la tête et la neige dans les yeux... Mais, si l'on arrive, on a gravi la montagne vierge.

FRANTZ.

Tu es optimiste, Spiegel.

SPIEGEL.

Cela n'est pas plus cher que d'être pessimiste, et c'est plus amusant.

FRANTZ.

Tu n'as donc pas d'ambition, toi?

SPIEGEL.

Non.

FRANTZ.

Si la fortune frappait à ta porte, tu lui ouvrirais pourtant ?

SPIEGEL.

Ma foi, je ne sais pas. Je suis un bon pauvre, je serais peut-être être un mauvais riche.

FRANTZ.

Toi, la crème des hommes !

SPIEGEL.

Eh ! eh! la crème est sujette à tourner. Il y a peut-être en moi une foule de mauvais instincts qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour se dresser et siffler... As-tu lu Sénèque, en son *Traité des Richesses?*

FRANTZ.

Non... Et toi ?

SPIEGEL.

Jamais de la vie ! mais il doit dire de bien bonnes choses.

FRANTZ.

Pourquoi cela ?

SPIEGEL.

Parce qu'il y en a beaucoup à dire.

FRANTZ.

Entre autres ?

SPIEGEL.

Entre autres... L'opulence est un état difficile à exercer ; il faut y être acclimaté pour la pratiquer sainement : elle ressemble à ces contrées d'Amérique qui respectent les habitants et donnent les fièvres aux étrangers... Sénèque ignorait ce détail.

FRANTZ.

C'est fâcheux, car il est concluant.

SPIEGEL.

Figure-toi que tu as un million de rente, que tu peux te passer tous tes caprices sans prendre le temps de la réflexion!... C'est effrayant!

FRANTZ.

Ma foi, non!

SPIEGEL.

Eh bien, moi, cela m'effraye à penser. Exécuter toutes mes fantaisies, juste ciel! Il m'en passe quelquefois par la tête de si baroques! je serais bien vexé, une heure après, de les avoir satisfaites. S'il me prenait envie de brûler Rome, comme Néron, juge un peu!

FRANTZ.

Est-ce que l'envie t'en prendrait si tu pouvais le faire?

SPIEGEL.

Eh! eh! qui sait? Brûler Rome, c'est appétissant. Qui peut se croire à l'abri de cette lubie, quand elle a pris justement à l'élève de Sénèque?

FRANTZ.

Un monstre!

SPIEGEL.

Qui aurait été peut-être un pauvre délicieux.

FRANTZ.

Enfin ta conclusion?

SPIEGEL.

Ma conclusion? C'est qu'il ne faut pas tant crier contre les riches; qu'ils nous valent bien, et qu'à leur place beaucoup d'entre nous feraient comme beaucoup d'entre eux, sinon pis.

FRANTZ.

Eh bien, moi, je ne demande qu'à être mis à l'épreuve.

SPIEGEL.

Et si tu découvrais un trésor demain, combien dînerais-tu de fois après demain? combien porterais-tu de paires de souliers l'une sur l'autre? combien de chapeaux?

FRANTZ.

Oh! la philosophie d'Horace, n'est-ce pas? Je ne ferais qu'un dîner, je ne porterais qu'un chapeau et qu'une paire de souliers; mais je te commanderais pour cent mille florins de tableaux.

SPIEGEL.

Bien!

FRANTZ.

J'en enverrais dix mille à ce pauvre Hermann.

SPIEGEL.

Très-bien!

FRANTZ.

Je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi.

SPIEGEL.

Bravo !

FRANTZ.

Enfin, si tu veux voir le fond de mon cœur et la vraie plaie d'où me vient cette fièvre, j'épouserais celle que j'aime.

SPIEGEL.

Tu es amoureux?...

FRANTZ.

Tais-toi !

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE.

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Déjà levé, cousin? — Bonjour, Spiegel.

FRANTZ.

Cela t'étonne, Frédérique, que je sois aussi matinal que toi?

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ton habitude, au moins ; ordinairement, Spiegel et moi, nous vivons depuis trois heures, quand tu parais sur l'horizon.

SPIEGEL.

Pourquoi se lèverait-il aussi tôt que moi, ce pauvre garçon? Il n'est pas obligé, comme moi, de profiter du jour pour son travail.

FRÉDÉRIQUE.

Ni, comme moi, de mettre la maison en ordre. Aussi n'est-

ce pas un reproche de paresse que je lui fais. (A Frantz.) Est-ce que tu as mal dormi? Tu es un peu pâle.

FRANTZ.

Oui, j'ai été agité toute la nuit.

SPIEGEL.

Il est dans ses jours de découragement; grondez-le, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE.

Quand donc auras-tu la conscience de ta valeur, mon cher Frantz?

FRANTZ.

Ma valeur! C'est votre amitié à tous deux qui me la prête.

FRÉDÉRIQUE.

Et ta défiance qui te l'ôtera. La certitude est la vertu des forts, c'est peut-être leur force.

FRANTZ.

Que veux-tu! j'ai une organisation de femme : l'obstacle me décourage, l'attente m'énerve.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ta faute, mon pauvre Frantz; tu as toujours été traité en enfant gâté, par ton père d'abord, par nous ensuite. La moindre résistance chez les autres t'étonne et t'irrite.

FRANTZ.

Je n'ai pas votre sérénité d'âme à tous deux, je l'avoue; je prends parfois ma faiblesse en pitié... Mais enfin, que veux-tu! je souffre, je doute, j'ai l'esprit troublé.

FRÉDÉRIQUE.

Veux-tu que je te joue ta symphonie? C'est le remède souverain à tes défaillances.

FRANTZ, avec humeur.

Eh! ma symphonie!...

FRÉDÉRIQUE, à part.

Pauvre Frantz! tu as raison, ton esprit est malade!

SPIEGEL.

Frantz, passe-moi le vermillon.

FRANTZ, couché sur le divan.

Tiens, Frédérique, il est là.

Il montre une petite étagère.

FRÉDÉRIQUE va le prendre et le donne à Spiegel, près de qui elle reste.

Cher tableau! — Vous en ferez une copie que nous garderons, n'est-ce pas, Spiegel?

SPIEGEL.

Si cela vous fait plaisir.

FRÉDÉRIQUE.

Quel souvenir il nous rappelle! et que cet inconnu a été bien inspiré de vous le commander!

FRANTZ.

Ç'a été mon premier triomphe... mon seul! On fait bien de le fixer sur la toile.

FRÉDÉRIQUE.

Vous avez presque fini, Spiegel?

SPIEGEL.

A part le nez du noble inconnu, que je ne peux pas attraper... La miniature qu'il m'a envoyée est stupide.

FRÉDÉRIQUE.

Notre chien n'est qu'ébauché.

SPIEGEL.

Il ne veut pas poser, le gredin! Depuis que j'ai besoin de lui, il est toujours en course.

FRANTZ.

Eh bien, ôte-le du tableau, ce sera son châtiment.

SPIEGEL.

L'ôter du tableau, ce vieux compagnon? Nous ne serions plus au complet. J'aimerais mieux racler le noble étranger.

FRÉDÉRIQUE.

Il a raison, Frantz. Ce vieux Spark est de la famille.

SPIEGEL.

Mais où se cache-t-il, le scélérat? C'est peut-être par modestie. J'ai justement besoin de lui maintenant.

FRÉDÉRIQUE.

Voici l'heure de son déjeuner; il doit être rentré, je vais tâcher de l'attirer sous un prétexte.

SPIEGEL.

Oh! le vieux sournois ne s'y trompera pas. Mais vous avez de l'influence sur lui, et, en le priant bien, vous le déciderez peut-être.

FRÉDÉRIQUE.

C'est cela; j'aime mieux la franchise. Je vais vous l'amener.

Elle sort.

SCÈNE III.

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL.

Charmante fille, va! Bénédiction!... Ah çà! tu étais en train de me raconter tes amours, mon gaillard!

FRANTZ, allant à Spiegel.

Ce sera bientôt fait... J'aime Frédérique.

SPIEGEL.

Frédérique?... ta cousine?... notre enfant?...

FRANTZ.

Elle était une enfant, quand, après la mort de mon père, qui l'avait élevée, je l'ai recueillie orpheline pour la seconde fois ; mais quatre ans ont fait une femme de la petite fille.

SPIEGEL.

Comment t'est venue l'idée de l'aimer, toi qui la tutoies, qui es comme son frère?

FRANTZ.

Est-ce qu'on sait comme cela vient?

SPIEGEL.

Mais... elle... crois-tu qu'elle se doute...? Penses-tu qu'elle t'aime?

FRANTZ.

Je n'en sais rien. Je n'ose pas l'interroger. A quoi bon, d'ailleurs? Je ne peux pas l'épouser... je suis trop pauvre.

SPIEGEL.

Ah!... c'est vrai... tu es trop pauvre.

FRANTZ.

Si j'étais sûr de mon talent, à la bonne heure!

SPIEGEL.

Oui ; mais, tant que ta symphonie n'aura pas été jouée, tu ne peux pas, en effet...

FRANTZ.

Tu vois donc bien que mon irritation n'est pas une impatience puérile.

SPIEGEL.

Oui, oui, tu as raison... Est-ce que tu ne vas pas prendre l'air ce matin?

FRANTZ.

Non, je suis triste.

SPIEGEL.

Mais cependant... Ah! il faut porter ces dix florins à Hermann! je n'y pensais plus.

FRANTZ.

Est-ce que cela presse? Tu iras après déjeuner.

SPIEGEL.

Non, non, il les attend; vas-y.

FRANTZ.

Je ne suis bon à rien ce matin.

SPIEGEL.

Cela t'arrive souvent. Faut-il que je quitte mon travail pour que tu puisses rester là les bras croisés?

FRANTZ.

Comme tu me dis cela!

SPIEGEL.

Eh! sacrebleu! c'est vrai. Tu te laisses soigner par nous comme une femme! Hermann ne demeure pas si loin, que diable!

FRANTZ.

J'y vais.

SPIEGEL.

Tiens, voilà ta casquette.

Frantz sort.

SCÈNE IV.

SPIEGEL, seul.

Paresseux ! inutile ! égoïste ! Il se persuade qu'on lui doit tout et qu'il ne doit rien à personne. Voilà ce que c'est que de se vouer corps et âme à ces natures molles, on fait des ingrats... Ah çà ! qu'est-ce que j'ai donc contre lui ? Est-ce que par hasard... ? Non, non !... Spiegel amoureux ! ce serait trop drôle ! Ce n'est pas mon lot, morbleu ! Je ne suis ni beau, ni élégant, ni... enfin je ne suis ni un amant ni un mari, je suis un ami, un oncle ! Bah ! que Frantz soit heureux et glorieux ! ma gloire et mon bonheur seront d'applaudir ses œuvres et de bercer ses enfants... et... et... Veux-tu bien ne pas pleurer, animal ! — Ah ! il était temps que cette confidence me réveillât, je ne sais pas où j'allais. (Se boutonnant.) N'y pensons plus. (Il chante.) Tra deri dera... Elle ne l'aime peut-être pas... Oh ! si, elle doit l'aimer. Assurons-nous-en, et puis... marions-les, car j'ai besoin de mettre une barrière entre elle et moi. — La voici !

SCÈNE V.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Spark ne veut décidément pas venir, mon pauvre Spiegel.

SPIEGEL.

Tant mieux ! J'ai à vous parler sans témoins.

FRÉDÉRIQUE.

Un secret... même pour Spark?... Il est pourtant discret.

SPIEGEL.

Il s'agit de savoir si vous aimez votre cousin.

FRÉDÉRIQUE.

Singulière question, mon ami! Je serais bien ingrate de ne pas l'aimer. C'est son père qui m'a recueillie et élevée; quand il est mort, il m'a dit : « Je te lègue à Frantz. » Je suis venue à Munich, et Frantz m'a fait une place dans son cœur et à son foyer.

SPIEGEL.

Ne fallait-il pas vous laisser dans la rue? Frantz n'a fait là que le devoir d'un parent.

FRÉDÉRIQUE.

Et pour vous, Spiegel, était-ce aussi le devoir d'un parent? car vous avez votre part dans le bienfait : vos deux pauvretés se sont cotisées pour recueillir l'orpheline.

SPIEGEL.

Pardieu! quand il n'y a pas pour deux, ça n'est pas plus ruineux d'être trois.

FRÉDÉRIQUE.

Mais ce dont je serai éternellement reconnaissante, ce qui me touche au fond du cœur, depuis que je suis en âge de réfléchir et de comprendre, c'est la dignité que vous avez mise tous deux dans votre existence de jeunes gens, par respect pour votre fille. Votre maison d'artistes est devenue maternelle dès l'instant que j'y ai posé le pied, comme si le tapage de votre jeunesse était sorti par une porte tandis que j'entrais par l'autre.

SPIEGEL.

C'est là ce qui vous acquitte et au delà envers nous. Vous avez installé ici l'ordre et le travail; votre innocence s'est

emparée du logis, et nous nous sommes mis à marcher sur la pointe du pied comme dans la chambre d'un enfant qui dort.

FRÉDÉRIQUE.

Comment donc ne vous aimerais-je pas, et que veut dire votre question ?

SPIEGEL, à part.

C'est vrai que ma question...

FRÉDÉRIQUE.

C'était là le grand secret que Spark ne peut pas entendre?

SPIEGEL, à part.

Ah ! une idée. (Haut.) Écoutez Frédérique, Frantz est bien triste; il a un chagrin.

FRÉDÉRIQUE.

Et lequel, mon Dieu ?

SPIEGEL.

Il est amoureux.

FRÉDÉRIQUE.

Amoureux ! lui ?... Non, c'est impossible !...

SPIEGEL.

D'une femme qu'il ne peut pas épouser, parce qu'il est trop pauvre.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce lui qui vous a dit qu'il était amoureux ?

SPIEGEL.

Oui, tout à l'heure.

FRÉDÉRIQUE.

Il vous l'a dit? Alors, c'est donc vrai !

SPIEGEL.

Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

FRÉDÉRIQUE.

Rien... c'est tout simple... il est d'âge à se marier... mais je n'avais jamais songé qu'il se marierait. Et... vous êtes sûr qu'il l'aime?

SPIEGEL.

Que trop sûr!

FRÉDÉRIQUE.

Que trop? Elle n'est donc pas digne de lui? Il faut lui ouvrir les yeux, alors, l'empêcher... Peut-être ne l'aime-t-elle pas?

SPIEGEL.

Hélas! elle l'adore sans le savoir.

FRÉDÉRIQUE.

Sans le savoir?

SPIEGEL.

Son âme est si pure, qu'elle prend son amour pour de l'amitié; mais elle est jalouse de lui, elle pâlit à l'idée de lui en voir épouser une autre... sa voix s'altère, sa main tremble... (A part.) Je casserais bien quelque chose.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON DE BERGHAUSEN.

LE BARON, en dehors.

A bas! à bas donc, vilaine bête!

SPIEGEL.

On vilipende Spark, maintenant?

LE BARON, *entrant.*

Pardon d'entrer sans plus de cérémonie ; mais il n'y a pas de marteau chez vous, et la clef est sur la porte ; ce qui m'a paru vouloir dire : « Entrez sans frapper. »

SPIEGEL.

C'est en effet l'habitude ici, monsieur.

LE BARON.

Cependant votre concierge m'a sauté aux jambes.

SPIEGEL.

Votre physionomie lui aura déplu.

LE BARON.

Il n'a pourtant pas le droit d'être difficile.

SPIEGEL, *à part.*

Il ne l'est pas.

LE BARON, *apercevant Frédérique.*

Mademoiselle!... (*A Spiegel.*) C'est à M. Frantz Milher que j'ai l'honneur...?

SPIEGEL.

Non, monsieur, c'est à M. Spiegel.

LE BARON, *insistant.*

On m'avait pourtant dit que M. Frantz Milher demeurait ici.

SPIEGEL.

Alors, ce doit être moi qui me trompe.

LE BARON.

Monsieur est facétieux.

SPIEGEL.

Non, monsieur, je suis peintre.

Spiegel va à son chevalet.

FRÉDÉRIQUE.

M. Frantz demeure en effet ici, monsieur ; mais il est sorti pour le moment.

LE BARON.

Tant pis! tant pis! Je suis pressé.

FRÉDÉRIQUE.

Si c'est une chose qu'on puisse lui redire, voilà M. Spiegel, son ami intime.

LE BARON.

Merci! j'aime mieux l'attendre. Je prends la peine de m'asseoir.

Il passe à droite près du divan.

SPIEGEL.

Je vous y autorise.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Soyez donc plus poli.

SPIEGEL, de même.

Il nous déplaît, à Spark et à moi. Or, Spark a bon nez... et moi aussi.

LE BARON, assis à part.

La petite est jolie... La maîtresse d'un de ces drôles, sans doute.

FRÉDÉRIQUE, au baron.

Vous n'attendrez pas longtemps, monsieur ; car j'entends M. Frantz.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANTZ, puis, PETERMANN.

LE BARON, se levant, à Frantz.

Monsieur, je suis votre serviteur.

FRANTZ.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

LE BARON.

Au baron de Berghausen. (A part.) Celui-ci a l'air mieux élevé. (Haut.) Je venais vous entretenir d'une petite affaire.

FRANTZ.

Je regrette, monsieur le baron, que vous ayez eu l'ennui de m'attendre.

LE BARON.

Ne regrettez rien, monsieur ; votre ami m'a reçu avec une bonne grâce...

SPIEGEL, à Frédérique, assise près du chevalet.

Ah ! que d'indulgence !

FRANTZ.

L'affaire en question veut-elle le secret, monsieur?

LE BARON.

Nullement, jeune homme ; elle concerne votre métier.

FRANTZ.

Mon mét...?

LE BARON.

Je voulais dire votre art. Vous devez avoir dans vos car-

tons un *Requiem,* une messe des morts, un *De Profundis*, quelque chose de larmoyant?

FRANTZ.

Vous savez, monsieur, que les musiciens inconnus, comme moi, ont toujours leurs tiroirs pleins d'essais de tous genres. Mais puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre demande? car je n'ai aucune notoriété.

LE BARON.

C'est bien simple, jeune homme : je suis cousin du comte Sigismond d'Hildesheim.

FRANTZ.

Celui qui vient de mourir?

LE BARON

Il m'avait souvent dit qu'il voulait à ses obsèques un *Requiem* de votre façon, et je tiens à accomplir cette fantaisie bizarre d'un mourant.

FRANTZ.

C'est étrange! Je ne connaissais pas le comte Sigismond.

LE BARON.

Il paraît qu'il avait entendu de votre musique quelque part. Toujours est-il qu'il faisait grand cas de votre talent.

FRANTZ.

Alors, monsieur, pour la rareté du fait, et pour remercier mon seul admirateur, permettez-moi de vous offrir ce que vous veniez acheter.

LE BARON.

Non pas, non pas! Il faut que chacun vive de son travail.

FRANTZ.

Vous me ferez plaisir, monsieur.

LE BARON.

Impossible, mon cher ; comprenez donc! ce serait inconvenant.

Frantz va chercher la musique sur le piano.

SPIEGEL, allant au baron.

Alors, monsieur le baron, c'est cinq cents florins.

LE BARON.

Plaît-il?

SPIEGEL.

Cinq cents florins.

LE BARON.

A la bonne heure!

FRANTZ.

Voici la chose.

Il présente au baron un rouleau de musique.

LE BARON.

Mais dites-moi donc, jeune homme, c'est énorme, cela... Il y a là de quoi enterrer vingt personnes.

FRANTZ.

Rassurez-vous, c'est l'orchestration qui fait tout ce volume.

LE BARON.

Très-bien! (Il appelle.) Petermann ? (Entre un domestique.) Prenez ce paquet. — Monsieur Frantz, je vous remercie. Voici les cinq cents florins demandés, il n'y a pas moins dans cette bourse ; s'il y a davantage, tant mieux pour vous.

Il tend une bourse à Frantz ; Spiegel fait un mouvement pour la prendre ; Frantz lui arrête le bras ; la bourse tombe sur le parquet.

FRANTZ, poussant la bourse du pied.

Petermann, le paquet est lourd, voici votre pourboire.

PETERMANN.

Monsieur le baron, dois-je...?

LE BARON.

Comme il vous plaira, mon prince.

Il sort. — Petermann ramasse la bourse et sort.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Tu as vu, Spiegel, l'insolence de ce riche!

SPIEGEL.

Tu as fait voir, en revanche, l'orgueil de ce pauvre ! Ces cinq cents florins auraient été bien commodes à Hermann et à nous.

FRANTZ.

Pas tant qu'ils m'ont été agréables à jeter au nez de cet impertinent. J'ai eu du plaisir pour plus de mille florins.

SPIEGEL.

Alors, c'est une économie nette de cinq cents florins que tu as faite. Je n'ai plus rien à dire.

FRANTZ.

As-tu remarqué la figure de ce vieux fat? Il est peint comme une vieille femme.

SPIEGEL.

Encore est-il mal peint; c'est une croûte.

FRANTZ.

Le fait est que son visage à l'air d'un mauvais portrait

SPIEGEL.

Qui aurait bien besoin d'être rentoilé. Mais laissons là cette gouache ; nous avons à causer de choses plus intéressantes : de toi, Frantz ; de vous, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE, se levant.

De moi?

SPIEGEL.

Oui...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DOROTHÉE, LA MARGRAVE.

Un laquais ouvre la porte et annonce.

UN LAQUAIS.

Madame la margrave de Rosenfeld.

SPIEGEL, à part.

Est-ce que tout l'almanach de Gotha va défiler?

LA MARGRAVE.

Lequel de vous, messieurs, est M. Frantz Milher?

FRANTZ.

C'est moi, madame.

LA MARGRAVE.

J'ai un service à vous demander, monsieur.

FRÉDÉRIQUE, approchant une chaise.

Veuillez vous asseoir, mesdames.

LA MARGRAVE.

Merci, madame ; je n'ai que deux mots à dire à monsieur votre mari.

Elle s'assied sur le divan avec Dorothée.

FRÉDÉRIQUE, à part.

Mon mari !...

FRANTZ.

Il ne fallait pas prendre la peine de vous déranger, madame ; il fallait me faire dire de passer chez vous.

LA MARGRAVE.

J'y avais songé, monsieur; mais les préparatifs d'un départ, les visites d'adieu, les emplettes, occupent tellement ma journée, que je n'aurais su quelle heure vous assigner, et il m'a semblé plus court de venir moi-même, d'autant que vous étiez sur mon chemin.

FRANTZ.

C'est beaucoup d'honneur pour ma pauvre maison.

LA MARGRAVE.

Vous devez avoir dans vos cartons un *Requiem*.

SPIEGEL, toujours peignant.

Non, madame, non, il n'y en a plus. On vient d'enlever le dernier; mais, si vous voulez une marche funèbre, il nous en reste une en très-bon état.

LA MARGRAVE.

Quelle est cette plaisanterie?

FRANTZ.

La vérité, madame : il sort d'ici un certain baron de Berghausen...

LA MARGRAVE.

Le baron de Berghausen?... Tout s'explique.

SPIEGEL.

Il a fait rafle sur les *Requiem*.

LA MARGRAVE.

Je suis contrariée de cette circonstance, monsieur ; elle m'enlève la consolation de satisfaire un désir de mon bien-aimé parent. Mais je ne me tiens pas pour battue, et, puisque le baron s'est emparé du *Requiem*, je pourrai m'arranger de la marche funèbre dont parlait votre ami.

FRANTZ.

C'est bien, madame.

LA MARGRAVE, à Frantz.

Les œuvres d'un homme comme vous ne se marchandent pas, monsieur ; veuillez fixer vous-même...

FRANTZ.

Je ne peux pas vous domander un prix, madame, après avoir offert pour rien au baron...

LA MARGRAVE.

Pour rien ?...

FRANTZ.

Il ne m'a pas fait la grâce d'accepter, je dois le dire. Il a tenu à me jeter un pourboire.

LA MARGRAVE, se levant.

J'accepte votre musique avec reconnaissance, monsieur, à condition que vous me permettrez d'envoyer à madame un souvenir de moi.

SPIEGEL, à part.

A la bonne heure, celle-là est polie !

DOROTHÉE, qui s'est approchée du chevalet de Spiegel.

Oh ! maman, venez donc voir...

LA MARGRAVE.

Quoi, ma fille?

DOROTHÉE.

Le portrait de notre cousin, le comte Sigismond!

FRANTZ.

Est-il possible?

LA MARGRAVE.

Très-ressemblant.

SPIEGEL

Tiens, tiens, tiens, c'était lui!

FRANTZ

Je comprends à présent.

LA MARGRAVE.

Vous faisiez son portrait sans savoir son nom?

SPIEGEL.

Parfaitement! — C'est-à-dire, parfaitement...

LA MARGRAVE.

Et pourquoi figure-t-il dans cette scène? Il y a une histoire là-dessous.

FRÉDÉRIQUE.

Oui, madame, et une histoire qui nous est bien chère.

DOROTHÉE.

Oh! contez-nous-la, s'il vous plaît. J'adore les histoires.

LA MARGRAVE.

Vous êtes indiscrète, ma fille.

FRÉDÉRIQUE.

Au contraire, madame, nous aimons à raconter ce trait du comte Sigismond, qui jusqu'ici s'appelait chez nous le grand

inconnu. (La margrave s'assied sur une chaise près du chevalet ; Frantz, pendant le récit, met en ordre la partition de la marche funèbre.) — Nous étions réunis tous trois dans cette chambre, un soir d'été ; Frantz venait de terminer une symphonie, et je la jouais sur le piano ; aux dernières notes, la porte s'ouvre et nous voyons entrer un étranger...

SPIEGEL.

Vieux, grand, sec, nez en bec d'aigle, canne à pomme d'ivoire, bague de cornaline au doigt.

DOROTHÉE.

C'était bien lui!

FRÉDÉRIQUE.

« Je passais devant votre fenêtre, nous dit-il, votre musique m'a arrêté ; je me suis assis sur le banc de pierre et j'ai tout écouté. Apprenez-moi quel est l'auteur de cette symphonie digne de Beethoven? »

SPIEGEL.

« Elle est de mon ami Frantz Wagner, » lui dis-je fièrement. Alors, il pria Frédérique de la recommencer, et, quand elle eut fini, il s'approcha de Frantz, et, lui imposant la main sur le front : « Monsieur Frantz, lui dit-il, vous êtes un maître. » Il s'y connaissait.

FRÉDÉRIQUE.

Alors, il s'assit entre nous et nous questionna sur notre existence avec une si paternelle bonté, que nous lui avons tout raconté, et que le récit a duré jusqu'à onze heures du soir. « Je reviendrai, dit-il en nous quittant, j'ai passé près de vous les plus douces heures de ma vie... Monsieur Spiegel, faites-moi la grâce de composer un tableau de cette scène. »

SPIEGEL.

Il tira de son portefeuille un billet de cinq cents florins

qu'il me remit pour à-compte, et il partit sans que nous songions à lui demander son nom. Nous ne l'avons pas revu.

DOROTHÉE.

C'est tout?

LA MARGRAVE.

Il est tombé malade vers la fin du printemps; malgré nos soins, il ne s'est plus relevé.

SPIEGEL.

Pauvre brave homme!

DOROTHÉE.

Il avait de singulières idées d'entrer ainsi chez les gens... C'est égal, le tableau est très-ressemblant. Ah! monsieur, quel délicieux passe-temps que la peinture!

SPIEGEL, *d'un air gracieux.*

Ah! mademoiselle... Et le battage en grange, donc!...

LA MARGRAVE.

Votre récit m'a tellement intéressée, que j'ai oublié mes courses. Je vous remercie, madame, des douces heures qu'a passées près de vous le comte Sigismond. Vous voudrez bien accepter de moi une bagatelle... qui ne m'acquittera pas envers votre mari.

FRÉDÉRIQUE.

Je vous rends grâces, madame, en mon nom, au nom de mon cousin.

LA MARGRAVE.

Votre cousin?... Ah!... Venez, ma fille. François, prenez ce rouleau. Messieurs, ne vous dérangez pas.

Elle sort avec sa fille; le laquais les suit.

SCÈNE X.

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ.

A la bonne heure! voilà une vraie grande dame!

FRÉDÉRIQUE.

Elle est très-gracieuse!

SPIEGEL.

As-tu remarqué, Frantz, qu'elle s'est refroidie tout à coup en apprenant que Frédérique n'est pas ta femme?

FRANTZ.

Non.

LE LAQUAIS DE LA MARGRAVE, rentrant.

Madame la margrave envoie ceci à M Frantz avec ses compliments.

Il remet un petit rouleau, salue et sort.

FRANTZ, prenant le rouleau et le donnant à Frédérique.

Déjà son souvenir à Frédérique!

FRÉDÉRIQUE et SPIEGEL.

Ah! voyons!...

SPIEGEL.

Ce souvenir ressemble terriblement à un rouleau d'or.

FRANTZ.

Allons donc!

FRÉDÉRIQUE, défaisant le rouleau.

C'est vrai, de l'or!

SPIEGEL.

Tu vois!

FRANTZ.

C'est une impertinence pire que celle du baron!

SPIEGEL, prenant le rouleau des mains de Frédérique et le mettant dans sa poche.

La margrave a raison. Elle avait promis un souvenir à ta femme, et non à ta... cousine.

FRANTZ.

Ah! je comprends! Elle a cru... Mordieu! je cours après elle pour lui dire...

SPIEGEL.

Rien qu'elle puisse croire. Le monde, qui n'est pas dans le secret de notre existence, a le droit de juger sur les apparences.

FRÉDÉRIQUE.

Que voulez-vous dire, Spiegel?

SPIEGEL.

Cela ne vous regarde pas. (A Frantz.) Frédérique n'est plus une enfant, tu me le disais toi-même; que veux-tu qu'on pense de son séjour ici? Tu vois qu'à notre premier contact avec le monde, la fausseté de la position se fait sentir.

FRANTZ.

C'est vrai.

SPIEGEL.

Il faut couper court aux interprétations, et le moyen est simple. Frédérique t'aime d'amour.

FRÉDÉRIQUE.

Moi! Qui vous l'a dit?

SPIEGEL.

Je l'ai parbleu bien vu tout à l'heure!

FRÉDÉRIQUE.

Mais, Spiegel, en vérité, je ne sais pourquoi...

SPIEGEL.

Que de façons, mon Dieu! C'est vous qu'il aime.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce vrai, Frantz?

FRANTZ, souriant.

Puisqu'il te le dit!

FRÉDÉRIQUE.

Oh! que je suis heureuse! Vilain Spiegel, qui m'avait fait croire...

Elle lui saute au cou.

SPIEGEL, à part.

Voilà mon rôle de père qui commence!

FRANTZ.

Et moi, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Vous?

Elle lui tend la main.

SPIEGEL.

Tu vas l'épouser dans huit jours... le temps de publier les bans.

FRANTZ.

Mais nous sommes trop pauvres pour nous marier.

SPIEGEL.

C'est justement parce que tu es pauvre qu'il faut te marier. L'amour est la seule chose qui ne s'achète pas. Dans un palais ou dans un taudis, il remplit tout, il est meublant. Nous en avons plus besoin ici que dans un château.

FRANTZ.

Tu ne vois guère loin, mon ami!

SPIEGEL.

Ah! oui, les enfants, n'est-ce pas? Tes enfants feront comme nous; ils se porteront bien sans se douter qu'ils sont pauvres... C'est l'âge riche, l'enfance!... S'ils ne mangent que pour dix kreutzers par jour, ils dormiront pour cent mille florins par an, et, quand ils seront grands, parbleu! ils travailleront. — Qu'en pensez-vous, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Je suis de votre avis, Spiegel : nous sommes riches puisque nous sommes jeunes.

FRANTZ.

Eh bien, donc, à la grâce de Dieu! Mon amour sera aussi courageux que le tien, chère Frédérique. Bien fou qui sacrifie sa jeunesse à sa vieillesse! Mangeons notre bonheur en herbe, de peur de la grêle.

SPIEGEL.

Va, va, c'est une plante vivace qui repousse du pied.

FRANTZ, *à Frédérique.*

Dans huit jours, tu seras ma femme.

FRÉDÉRIQUE.

Bon Spiegel!...

SPIEGEL, *à part.*

Eh bien,... j'ai un poids de moins sur la poitrine.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN FACTEUR DE LA POSTE.

LE FACTEUR.

Une lettre pour M. Frantz... un demi-florin.

Il remet une lettre à Frantz, qui le paye, et il sort.

SPIEGEL, à Frantz.

Tu reçois des lettres d'un demi-florin!... Sardanapale!

FRANTZ, tenant la lettre.

Le format est respectable!

SPIEGEL.

Encore une commande de *Requiem?*

FRANTZ.

Cachet noir, justement!... et d'une belle largeur.

SPIEGEL.

Quel malheur de casser cette moulure! Il le faut, cependant.

FRANTZ, lisant la lettre.

« Monsieur, conformément aux dernières volontés du comte Sigismond d'Hildesheim, je vous invite, ainsi que M. Spiegel, votre ami, et mademoiselle Frédérique, votre cousine, à vous trouver au château d'Hildesheim, jeudi prochain sur le coup de midi, pour assister à la lecture du testament dudit comte d'Hildesheim.

» Je vous salue.

» GOTTLIEB, *notaire royal.* »

SPIEGEL

Il nous salue... tout simplement... à la bonne franquette, sans être plus fier de l'honneur qu'il se fait... Voilà un patriarche ! Irons-nous à ce château?

FRANTZ.

Parbleu !... Gageons que ce brave comte nous laisse quelque chose.

SPIEGEL.

Au fait, il était assez braque pour cela.

FRÉDÉRIQUE.

Et puis ce sera un voyage !

SPIEGEL.

Je vais commander une berline à quatre chevaux.

FRANTZ.

Tu es fou !

SPIEGEL.

Est-ce trop de quatre chevaux? Alors, allons à pied.

FRANTZ.

Nous prendrons une patache. Veux-tu pas que Frédérique fasse la route le sac sur le dos?

SPIEGEL.

C'est juste ! j'emporterai ma boîte à couleurs et je ferai quelques études en chemin.

FRÉDÉRIQUE.

Ce sera charmant !

FRANTZ.

Au fait, jeudi, c'est après-demain... Nous n'avons pas de temps à perdre.

SPIEGEL, mettant sa boîte à couleurs sur son dos.

En route ! les paquets sont faits.

FRANTZ.

Laisse-moi prendre une valise pour Frédérique et moi.

SPIEGEL.

Buckingham!... Va chercher tes bijoux, va! (Frantz sort par la gauche.) Vous voilà contente, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... et pourtant, si nous laissions le bonheur ici?

SPIEGEL.

Eh bien, nous saurons où il est, nous reviendrons le chercher.

ACTE DEUXIÈME.

Une grande salle au château d'Hildesheim ; porte d'entrée au fond. — A gauche, une table avec un fauteuil ; à droite, trois fauteuils sur une même ligne diagonale au theâtre, derrière lesquels sont placées trois chaises à une certaine distance.

SCÈNE PREMIÈRE.

STURM, DOMESTIQUES.

STURM.

Mettez entre les fauteuils et les chaises un intervalle respectueux... C'est cela. La réunion est pour midi, les héritiers ne sauraient tarder. Préparez-vous à les recevoir avec tous les honneurs dus à leur rang et à leurs qualités.

UN DOMESTIQUE.

Oui, monsieur l'intendant.

STURM.

Pour monsieur le baron, l'appartement de l'aile droite; pour madame la margrave et sa fille, celui de l'aile gauche.

LE DOMESTIQUE.

Où logera-t-on les trois autres?

STURM.

Les trois autres?

LE DOMESTIQUE.

Oui, ceux qui doivent s'asseoir sur les chaises.

STURM.

On ne les logera pas; il y a une auberge dans le village. (Tirant sa montre.) Onze heures, et personne encore d'arrivé! Maître Gottlieb, lui-même...

LE DOMESTIQUE.

Faites excuse, monsieur l'intendant, M. le notaire est depuis deux heures dans la salle à manger

STURM.

A propos, tenez prête une collation. Pour M. le baron, un pâté de venaison et un flacon de johannisberg; pour la margrave et sa fille, des sirops, des gâteaux et les plus beaux fruits du verger.

LE DOMESTIQUE.

Et pour les trois autres?

STURM.

Les trois autres passeront à l'office, et vous veillerez à ce qu'ils n'y fassent pas trop de dégâts. — La margrave et sa fille! Sortez.

Les domestiques sortent par la gauche.

SCÈNE II.

STURM, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

STURM, saluant.

Madame la margrave... Mademoiselle...

LA MARGRAVE.

Qu'est-ce à dire, maître Sturm? Personne dans les antichambres!... On entre ici comme dans une auberge.

STURM.

Quand vous êtes entrée, madame, j'étais occupé à donner des ordres...

LA MARGRAVE.

C'est moi seule que ce soin regarde désormais.

STURM.

Ah!

LA MARGRAVE.

Ce château est mal tenu : le perron est en ruine, le parc m'a semblé négligé.

DOROTHÉE.

Il est plein de mouches.

LA MARGRAVE.

L'herbe et les ronces poussent dans les allées.

STURM.

Madame la margrave n'ignore pas que M. le comte était bizarre en tout. Il aimait à voir pousser en paix les grandes herbes et voulait qu'on respectât autour de lui ce qu'il appelait le travail du bon Dieu.

LA MARGRAVE.

Esprit charmant! belle âme que le ciel jaloux a trop tôt reprise à la terre! — Sans plus tarder, maître Sturm, vous ferez sabler et ratisser les allées du parc... vous m'entendez?

STURM.

Parfaitement, madame la margrave, parfaitement. (A part. C'est clair, c'est elle qui hérite.

LA MARGRAVE.

M. le baron n'a point paru?

STURM.

Pas encore, madame la margrave.

LA MARGRAVE.

Que font là ces trois chaises?

STURM.

Ces trois chaises, madame la margrave, attendent de petites gens à qui M. le comte aura voulu faire quelque galanterie posthume... des artistes... des histrions... C'est le notaire qui les a convoqués.

LA MARGRAVE.

Je devine... C'est bien!... laissez-nous.

Sturm sort.

SCÈNE III.

DOROTHÉE, LA MARGRAVE.

DOROTHÉE.

Enfin, je vais donc pouvoir me marier!

LA MARGRAVE.

Vous dites?

DOROTHÉE.

Je dis qu'à présent que me voilà riche, rien ne s'oppose plus à mon mariage avec Conrad.

LA MARGRAVE.

Vous me comptez pour rien?...

DOROTHÉE.

Mais, maman, quand vous vouliez me faire épouser le comte Sigismond, vous me disiez qu'une fois veuve, j'épouserais Conrad.

LA MARGRAVE.

Êtes-vous veuve?

DOROTHÉE.

Ce n'est pas ma faute si je ne le suis pas.

LA MARGRAVE.

Est-ce la mienne?

DOROTHÉE.

Non, maman; mais...

LA MARGRAVE.

Vous êtes sous mon autorité, et, sachez-le, jamais la margrave de Rosenfeld ne jettera sa fille, une des plus riches et des plus nobles héritières d'Allemagne, à la tête d'un petit lieutenant de chevau-légers.

DOROTHÉE.

Puisque je l'aime!

LA MARGRAVE.

C'est son uniforme que vous aimez.

DOROTHÉE.

Il est bleu de ciel!

LA MARGRAVE.

Bleu de ciel, ou bleu de Prusse, vous ferez ce que je jugerai convenable. Vous avez assez d'esprit, Dorothée, pour savoir que vous n'en avez pas?

DOROTHÉE.

Oh! oui, maman.

LA MARGRAVE.

Reposez-vous donc sur moi du soin de votre bonheur. Vous épouserez un conseiller aulique, ou bien un feld-maréchal. Soyez raisonnable, et je vous laisserai arranger ce château à votre fantaisie.

DOROTHÉE.

Vrai, maman?

LA MARGRAVE.

Je vous le promets.

DOROTHÉE.

C'est moi qui choisirai les tentures?

LA MARGRAVE.

Vous seule.

DOROTHÉE.

Eh bien, alors, ce salon sera bleu de ciel.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, qui est entré depuis un instant.

Gorge-de-pigeon, mon petit ange.

DOROTHÉE.

Comment?...

LE BARON.

C'est la nuance que je préfère.

DOROTHÉE.

Bleu de ciel, monsieur de Berghausen; c'est ma couleur de prédilection.

LE BARON.

Chère margrave !...

Il lui prend la main.

LA MARGRAVE.

Bonjour, baron.

LE BARON, après lui avoir baisé la main.

Voilà ce qu'aucun revers de fortune ne saurait vous ravir... la plus jolie main de toute la Bavière. (Se tournant vers Dorothée.) Mon petit ange, il sera gorge-de-pigeon.

DOROTHÉE.

Bleu ! bleu ! bleu ! Pas vrai, maman ?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous ! — Baron, compteriez-vous hériter, par hasard ?

LE BARON.

Et vous ?

LA MARGRAVE.

Je m'en flatte.

LE BARON.

Moi, j'en suis sûr.

LA MARGRAVE.

J'aurais cru que vous aviez passé l'âge des illusions.

LE BARON.

Ah ! margrave, quand je pense encore tant de bien de vous !

LA MARGRAVE.

Mon pauvre baron, on vous avait noirci dans l'esprit du comte Sigismond.

LE BARON.

Moi, madame ! Et comment, je vous prie ?

LA MARGRAVE.

On lui avait parlé de vous.

DOROTHÉE.

Oui, oui... il en savait de belles sur votre compte!... Il disait que vous étiez un bourreau d'argent, un panier percé, un gouffre sans fond; que vous aviez déjà englouti deux fortunes, et que, s'il vous laissait la sienne, vous n'en feriez qu'une bouchée.

LE BARON.

Oh! oh!

LA MARGRAVE, allant à Dorothée.

Ménagez vos expressions, Dorothée!... — Excusez-la, baron, c'est une enfant. Alors même qu'il parlait de vous, le comte Sigismond ne se départait jamais des égards qu'on se doit entre parents. Parfois même il avait la bonté de vous plaindre; seulement, comme il savait que vous comptiez sur sa succession pour payer vos dettes, il vous plaignait moins que vos créanciers.

DOROTHÉE.

Ce sont les nôtres qui vont être contents!...

LE BARON.

Ah! parfait!

LA MARGRAVE, bas, à sa fille.

Sotte que vous êtes!

LE BARON.

La malice d'un démon et la naïveté d'un ange! Je ne m'explique pas que notre cher parent ait résisté à tant de séductions.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Qu'à sa place, moins sage que lui, je me serais pris au piége de ces beaux yeux...

Il regarde Dorothée.

LA MARGRAVE.

Que signifie ?...

LE BARON.

Voyons, madame la margrave, entre parents aussi tendrement unis que nous le sommes, on se dit tout! Ne vouliez-vous pas lui faire épouser votre fille?

LA MARGRAVE.

Dites donc plutôt que c'est vous qui vouliez vous faire adopter par lui.

LE BARON.

Il se trouvait un peu mûr pour conduire à l'autel une jeune épousée.

LA MARGRAVE.

Il se trouvait un peu jeune pour avoir un fils de votre âge.

LE BARON.

Entre nous, madame la margrave, le comte Sigismond, tout en s'amusant de la petite comédie que vous donniez à sa vieillesse, vous en voulait un peu du rôle que vous lui réserviez.

LA MARGRAVE.

Vous croyez peut-être qu'il vous savait gré de l'honneur que vous lui ménagiez?

LE BARON.

« Mon cousin, me disait-il parfois, il y aura, après ma mort, bien des cupidités déçues! »

LA MARGRAVE.

« Ma cousine, me disait-il souvent, l'ouverture de mon testament trompera bien des convoitises. »

LE BARON.

Eh bien, madame la margrave, précisément voici maître Gottlieb qui porte nos destinées sous son bras.

SCÈNE V.

Les Mêmes, GOTTLIEB,

GOTTLIEB, un portefeuille sous le bras et saluant.

Madame la margrave!... Mademoiselle!... Monsieur le baron!...

LE BARON.

Bonjour, Gottlieb, bonjour.

GOTTLIEB, bas, au baron.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance, dans quelques instants, vous allez sans doute hériter de tous ses droits...

LE BARON, de même.

C'est votre sentiment?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer?...

LE BARON.

Vous pouvez me compter au nombre de vos clients.

GOTTLIEB, bas, à la margrave.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance,

dans quelques instants, madame la margrave, vous allez sans doute hériter de tous ses droits...

LA MARGRAVE, bas.

C'est votre opinion?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer?...

LA MARGRAVE.

Ma clientèle vous est acquise.

LE BARON.

Ah çà! la réunion est complète...

GOTTLIEB.

Pas tout à fait, monsieur le baron.

LE BARON.

Qui donc manque-t-il?

GOTTLIEB.

Quelques bohémiens que j'ai dû convoquer conformément aux ordres du testateur.

LE BARON.

Des bohémiens?

GOTTLIEB.

Un M. Milher... un M. Spiegel.

LE BARON, à lui-même.

Tiens, mes artistes!

GOTTLIEB.

S'ils ne sont pas arrivés à midi sonnant...

LE BARON.

Mais il est midi.

GOTTLIEB, *tirant sa montre.*

Moins trois minutes, monsieur le baron...; c'est moi qui règle le soleil.

LE BARON.

Toujours de l'esprit, mon gaillard!... Mais quel est ce tapage?

GOTTLIEB

Sans doute les voici.

Il va se placer à la table.

SCÈNE VI.

LES MÊMES FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL, *se querellant avec Sturm dans la coulisse.*

Que diable! laissez entrer mon chien!

STURM.

Encore une fois, les chiens n'entrent pas ici.

SPIEGEL, *montrant sa tête.*

Messieurs et dames, dites, je vous en prie, qu'on laisse entrer mon chien.

LE BARON, *à Gottlieb.*

Le chien de monsieur est-il convoqué?

GOTTLIEB.

Je ne le pense pas, monsieur le baron.

LE BARON.

Eh bien, alors, il n'a que faire ici.

SPIEGEL, parlant à son chien dans la coulisse.

Tu l'entends, mon vieux, on n'entre pas sans billet. Va, mon bonhomme, va m'attendre sous la charmille.

Frantz, Frédérique et Spiegel entrent en scène.

LE BARON, saluant Frédérique.

Mademoiselle!... Eh! bonjour, monsieur Milher.

FRANTZ.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Enchanté, mon jeune ami, que le comte Sigismond ait pensé à vous.

FRANTZ.

Madame la margrave, voilà quelques jours, je vous ai présenté ma cousine...; permettez-moi de vous présenter aujourd'hui ma fiancée.

LA MARGRAVE.

Je vous en félicite, monsieur. Il n'est jamais trop tard pour sortir d'une position équivoque.

FRANTZ.

Madame!...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Qu'a-t-elle dit?

SPIEGEL, bas.

Une frivolité.

LE BARON, à Spiegel.

Vous vous mariez donc, vous autres?

SPIEGEL.

Et parfois même il nous en cuit... comme à vous autres.

LA MARGRAVE.

Qui attendons-nous encore, maître Gottlieb ?

GOTTLIEB.

Mesdames et messieurs, veuillez vous asseoir.

LE BARON, *allant offrir la main à la margrave.*

Madame la margrave !...

Il la conduit à un fauteuil.

FRANTZ, *à Frédérique, la conduisant à une des chaises.*

Quel luxe, ma pauvre enfant ! que c'est grand ! que c'est beau !

Dorothée, la margrave et le baron prennent place sur les fauteuils ; Frantz, Frédérique et Spiegel sur les chaises.

LA MARGRAVE.

Maître Gottlieb, nous vous écoutons.

GOTTLIEB, *debout devant la table en face de l'auditoire, et tirant de son portefeuille un pli qu'il lui montre.*

Voici le testament de très-haut et très-puissant seigneur Louis-Ulrick Sigismond, comte d'Hildesheim. La veille de sa mort, le comte Sigismond l'a déposé lui-même entre mes mains, fermé et scellé de ses armes. — Vous voyez tous que les trois sceaux sont intacts.

SPIEGEL, *se soulevant à moitié.*

Ils sont parfaitement intacts... tous les quatre.

LE BARON.

Oui, oui, allez, Gottlieb.

GOTTLIEB, *déployant le testament.*

Le testament est écrit en entier de la main du testateur ; c'est ce que nous autres, officiers publics, nous appelons un testament olographe.

LE BARON.

Mais allez donc, Gottlieb !... à quoi pensez-vous?... Vous n'êtes pas ici pour professer le notariat, mon cher.

GOTTLIEB.

Je commence. (Lisant d'un ton solennel, après avoir toussé.) « Ceci est l'expression libre, pleine et entière de mes dernières volontés. Ayant toujours pensé que la richesse n'était qu'un dépôt entre mes mains... »

LA MARGRAVE.

Belle âme !

LE BARON.

Noble cœur !

GOTTLIEB, lisant.

« Et ne m'étant considéré moi-même que comme le distributeur des bienfaits de la Providence... »

SPIEGEL, à Frantz.

Tu vois bien qu'il y en a de bons.

GOTTLIEB, lisant.

« Je désire que l'œuvre de justice et de charité que j'ai poursuivie de mon vivant ne soit pas interrompue par ma mort. »

LA MARGRAVE.

Sois tranquille, âme généreuse !

LE BARON.

Oui, repose en paix !

GOTTLIEB, lisant.

« En conséquence : à la margrave de Rosenfeld, ma cousine au dix-huitième degré, je lègue en toute jouissance, sa vie durant, et réversible, après sa mort, sur la tête de son aimable fille, une rente de six mille florins.

LA MARGRAVE et DOROTHÉE, se levant.

Six mille florins!...

LA MARGRAVE.

C'est impossible!...

GOTTLIEB.

J'ai parfaitement lu, madame la margrave. (Relisant.) « Une rente de six mille florins. »

LA MARGRAVE.

C'est tout?

GOTTLIEB.

C'est tout.

DOROTHÉE.

Allons-nous-en, maman.

LA MARGRAVE, se rasseyant.

Pas encore.

LE BARON, lui offrant un flacon de sels.

Chère margrave!

SPIEGEL, à Frantz et à Frédérique.

Ah! mais je m'amuse, moi!

LA MARGRAVE, d'un air aimable.

Continuez, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, lisant.

« A mon cousin au dix-neuvième degré, Rodolphe-Alfred, baron de Berghausen, ancien diplomate, commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, je lègue en toute jouissance une rente viagère de six mille florins... »

LE BARON, se levant.

Hein?...

GOTTLIEB, répétant.

« Une rente de six mille florins. »

LE BARON.

C'est tout?

GOTTLIEB.

Oui, monsieur le baron.

LA MARGRAVE, lui offrant son flacon de sels.

Cher baron!

SPIEGEL.

Ah! mais je m'amuse beaucoup, moi.

LE BARON.

Ah çà! qui donc hérite?... Le chien de monsieur?

GOTTLIEB.

Nous allons le savoir. (Lisant.) « A mademoiselle Frédérique Wagner... »

FRÉDÉRIQUE, se levant.

A moi?

GOTTLIEB, lisant.

« Je laisse ma bague de cornaline, en priant cette honnête et belle personne de la porter en souvenir de moi. »

FRÉDÉRIQUE.

Excellent homme!... Je la porterai toute ma vie avec respect.

Elle se rassied.

SPIEGEL.

Mais qu'il était gentil, ce comte Sigismond!

GOTTLIEB.

Silence! (Lisant.) « A M. Spiegel... »

SPIEGEL, se levant.

Présent!

GOTTLIEB, continuant.

« Peintre, demeurant à Munich... »

SPIEGEL.

Rue des Armuriers, nº 9.

GOTTLIEB, continuant.

« Désirant récompenser son admirable dévouement à son ami Milher... »

SPIEGEL.

Quelle idée!

GOTTLIEB, continuant.

« Et lui permettre en même temps de cultiver son art en toute liberté... »

SPIEGEL.

A la bonne heure!

GOTTLIEB.

« Pour prix du tableau que je lui ai commandé et qui reste acquis à ma succession, je lègue une somme de quatre-vingt mille florins. »

SPIEGEL.

Quatre-vingt mille florins!...

FRÉDÉRIQUE, se levant et prenant les mains de Spiegel, que Frantz vient féliciter aussi.

Quel bonheur!

SPIEGEL.

Brave homme, va! brave homme!...

LE BARON, à la margrave.

Voilà de l'argent bien placé!

LA MARGRAVE.

Quelle pitié!

FRANTZ, à Spiegel.

Tu as de la chance, toi!

SPIEGEL.

Eh bien, Frantz, est-ce que cette fortune n'est pas à nous deux, à nous trois?

GOTTLIEB.

Silence donc! je n'ai pas fini. (Lisant.) « Quant à Frantz Milher, musicien à Munich... comme la musique a été, avec l'amour du bien, l'unique passion de ma vie, et que j'ai reconnu chez ce jeune homme un véritable génie musical... »

SPIEGEL.

Bien!

GOTTIEB.

« Voulant donner à ce génie tout le loisir de se développer... »

SPIEGEL.

Très-bien!

GOTTLIEB.

« Ne doutant pas, d'ailleurs, que Frantz Milher ne fasse de la richesse l'usage que j'en ai fait moi-même... »

FRANTZ et FRÉDÉRIQUE, se levant.

Oh! ciel!...

SPIEGEL.

Je réponds de lui!

GOTTLIEB, à Frantz.

Noble jeune homme! le génie comme la vertu trouve toujours sa récompense ici-bas...

SPIEGEL.

Achevez, mais achevez donc !...

GOTTLIEB, achevant de lire.

« C'est lui, c'est Frantz Milher que j'institue mon légataire universel. »

LE BARON.

Voilà le bouquet !

Il se lève ; la margrave et Dorothée en font autant, et tous trois passent à gauche.

FRANTZ.

Moi !

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz !...

FRANTZ.

Spiegel, Frédérique !... Mes amis !... est-ce un rêve ?...

SPIEGEL.

C'est ton rêve réalisé !... Tu voulais la richesse, tu l'as.

FRANTZ.

Nous l'avons !. .

SPIEGEL.

Parbleu !...

FRANTZ.

Ah ! merci, comte Sigismond !... La richesse... et bientôt la gloire !...

SPIEGEL.

Plus de leçons, plus de cachets. (En montrant Frantz.) Il rendra à l'Allemagne Beethoven et Mozart.

FRANTZ.

Tu lui rendras Holbein et Albert Durer.

SPIEGEL.

Oui!

FRÉDÉRIQUE.

Et nous n'oublierons jamais que nous sommes les trésoriers du pauvre.

SPIEGEL et FRANTZ.

Jamais.

Gottlieb s'approche de Spiegel, qui lui saute au cou.

FRANTZ.

Et toi, chère Frédérique, tu m'aimeras toujours?...

FRÉDÉRIQUE.

Oh! toujours, mon cher Frantz! J'ai tant aimé ta pauvreté, que je puis, sans scrupule, aimer ton opulence.

SPIEGEL.

Allons visiter nos propriétés...

FRANTZ.

C'est cela... notre château...

FRÉDÉRIQUE.

Nos jardins!

SPIEGEL.

Notre parc...

TOUS TROIS.

Oui, oui, allons!

Ils se dirigent vivement vers le fond.

GOTTLIEB, à Frantz, qui ne l'écoute pas.

Le comte Sigismond avait mis en moi sa confiance... Puis-je espérer?...

SPIEGEL, dans la coulisse.

Vive Sigismond!

Frédérique et Frantz sortent à la suite de Spiegel.

GOTTLIEB, regardant le baron et la margrave.

Que leur dire ?... Ma foi ! puisqu'ils n'héritent pas, bonsoir !

Il s'esquive.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

Le baron et la margrave se regardent un moment en silence.

LE BARON.

Eh bien, margrave ?

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron ?

LE BARON.

Mais où diable cette ganache de Sigismond avait-il connu ces espèces ?

LA MARGRAVE.

Je ne sais... dans leur atelier... Ce benêt de Frantz lui avait joué une symphonie de sa façon... Il n'en a pas fallu davantage.

LE BARON.

Vertudieu ! voilà une symphonie qui n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

LA MARGRAVE.

Mais les choses n'en resteront pas là. Il y a des juges à Munich !... Nous ferons casser le testament.

DOROTHÉE.

Tiens ! ça se casse donc, maman, les testaments ?

LE BARON.

Comme du verre, mon petit ange. — Chère margrave, j'y avais pensé... Malheureusement, c'est impossible.

LA MARGRAVE.

Pourquoi?

LE BARON.

Parce que, n'étant, ni vous ni moi, parents du défunt au degré successible, nous n'avons pas le droit d'attaquer ses dernières dispositions.

LA MARGRAVE.

En insinuant que la musique lui avait détraqué la cervelle?

LE BARON.

Si vous m'en croyez, nous ne lèverons pas ce lièvre-là, il n'entrerait pas dans notre gibecière.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Que, le testament une fois cassé, le domaine public hériterait du tout, et qu'à ce jeu nous aurions perdu, vous et moi, six mille florins de rente.

LA MARGRAVE.

Mais c'est affreux, cela!...

LE BARON.

Ce n'est pas gai.

DOROTHÉE.

Maman, est-ce qu'à présent je vais pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE, préoccupée.

Épouser Conrad!...

LE BARON, bas.

Chère margrave...

LA MARGRAVE, de même.

Quoi?

LE BARON, de même.

Éloignez votre fille.

LA MARGRAVE, de même.

Pourquoi?

LE BARON, de même.

Éloignez-la.

LA MARGRAVE.

Allez, Dorothée, allez dire adieu à vos propriétés.

Elle passe à droite.

DOROTHÉE, faisant un pas vers le fond.

Adieu? Je ne leur ai pas encore dit bonjour.

LE BARON.

Vous ferez d'une pierre deux coups.

LA MARGRAVE.

Allez, ma fille.

DOROTHÉE, à part.

On me renvoie toujours.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA MARGRAVE.

LE BARON.

Jouons cartes sur table. Nous avons besoin d'une fran-

chise réciproque. Je vais vous en donner l'exemple. Je suis perdu.

LA MARGRAVE.

Voilà le résultat de vos prodigalités et de vos folies.

LE BARON.

Mes folies? Je suis tout simplement le plus grand financier des temps modernes. Je me flatte d'avoir apporté dans ma vie un ordre et une prévoyance dignes de Salomon.

LA MARGRAVE.

Je serais curieuse...

LE BARON.

Rien de plus simple. Maître à vingt ans de mon patrimoine, qui n'allait qu'à cent mille florins de rente, j'avais devant moi l'héritage d'une tante et celui de mon cousin Sigismond. Ma tante, selon toutes probabilités, devait durer encore quinze ans. J'employai ces quinze années à manger magnifiquement le bien de mon père. Vous savez, margrave, si j'ai dignement soutenu l'éclat de ma maison... Au bout de quinze ans, il ne me restait pas un florin.

LA MARGRAVE.

Et votre tante mourait à point?

LE BARON.

Elle fut exacte. Me voilà donc à la tête de cent cinquante mille florins de revenu. Tout bien calculé, le comte Sigismond n'avait plus que quinze ans à vivre... s'il était raisonnable; je divisai ma tante en quinze parts égales.

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le comte Sigismond se fit attendre un peu.

LE BARON.

Vous savez, il était flâneur par nature ; il fut en retard de

dix-huit mois, pendant lesquels il eût été absurde de diminuer mon train. J'hypothéquai la succession de cinq cent mille florins. Pouvais-je prévoir qu'elle me glisserait entre les doigts? Maintenant, si je veux payer mes créanciers, il faudra vendre ma terre de Berghausen, que j'ai respectée jusqu'ici, et j'en serai réduit à vivre de la petite rente que m'a laissée ce mauvais plaisant de Sigismond.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron !

LE BARON.

Mais, vous-même, pauvre margrave?

LA MARGRAVE.

Oh! moi, vous savez que mon existence a toujours été simple; il n'y a que deux manières de porter un grand nom : avec magnificence ou avec austérité. Vous avez pu choisir la première... j'ai dû me résigner à la seconde. Mais, je l'avoue, j'avais rêvé pour ma fille une vie plus brillante que la mienne. La voilà maintenant bien difficile à marier. Elle est jolie et de grande maison, mais elle est sans dot!

LE BARON.

Oui, ce drôle de Milher nous escamote quatre cent mille florins de rente. Nous le regarderions comme notre débiteur que nous serions dans notre droit.

LA MARGRAVE.

Nous n'avons pas d'action contre lui.

LE BARON, finement.

Mais sur lui !

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous entrevoyez ?...

LE BARON.

J'entrevois que la tête va lui tourner. Quatre cent mille

florins de rente qui vous tombent du ciel sont bien faits pour bouleverser les idées d'un pauvre diable... de celui-là surtout. Je ne l'ai vu qu'un moment, mais je suis édifié sur son compte. Il a une vanité!...

LA MARGRAVE.

Quel parti pouvons-nous tirer...?

LE BARON.

Vous n'entrevoyez rien, vous?

LA MARGRAVE.

Non.

LE BARON.

Il est très-gentil, ce petit Milher.

LA MARGRAVE.

Vous croyez?

LE BARON.

Très-gentil! Il me rappelle mon fils, mon pauvre Christian. Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble?

LA MARGRAVE.

Pas du tout!

LE BARON, finement, lui prenant la main.

Je vous assure que si.

LA MARGRAVE.

Ah! ah!

LE BARON.

Oui! — Et savez-vous que, s'il était gentilhomme, ce serait un parti superbe?

LA MARGRAVE.

C'est possible... c'est vrai... vous avez raison!

LE BARON.

Or çà, chère margrave, nous nous sommes fait la guerre, et nous savons ce qu'il nous en coûte...

LA MARGRAVE.

Voici ma main.

LE BARON.

Voici la mienne. Nous sommes gens d'honneur...

LA MARGRAVE.

Le traité d'alliance est signé.

SCÈNE IX.

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *sur le seuil de la porte du fond.*

Puis-je rentrer?

LA MARGRAVE.

Oui.

DOROTHÉE, *descendant en scène.*

Dites, maman, vais-je pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE.

Moins que jamais.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

SPIEGEL, dans la coulisse.

C'est superbe, ce parc! c'est une forêt vierge.

FRANTZ.

Au château, maintenant! (Ils entrent. — Bas, à Spiegel.) Ah! diantre, encore ici! Ils doivent être furieux.

FRÉDÉRIQUE, bas.

Pauvres gens!

LA MARGRAVE.

Nous vous attendions, monsieur Milher. J'ai un petit compte à régler avec vous

FRANTZ.

Avec moi, madame?

LA MARGRAVE.

Oui; à notre première rencontre, il y a eu entre nous un malentendu que je tiens à réparer. J'avais promis à madame Milher un souvenir... Permettez-moi de l'offrir à votre fiancée.

FRANTZ.

Madame!...

LA MARGRAVE.

Dorothée, venez ici.

Elle détache la croix de Dorothée.

DOROTHÉE, bas.

Est-ce que vous allez donner ma croix à cette demoiselle?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous!

DOROTHÉE, à part.

C'est agréable!

LA MARGRAVE, à Frédérique.

Voulez-vous bien, mademoiselle, que je mette à votre cou la croix de ma fille?

FRÉDÉRIQUE.

Que vous êtes bonne, madame!

SPIEGEL, à part.

C'est gentil, ce qu'elle fait là!

LA MARGRAVE.

Elle n'a de valeur que celle que vous voudrez bien y attacher.

FRÉDÉRIQUE, à Dorothée.

Voulez-vous que nous soyons amies, mademoiselle?

DOROTHÉE, d'un air souriant, sur un signe de sa mère.

Je le veux bien, mademoiselle.

Frédérique va auprès d'elle.

FRANTZ.

En un jour comme celui-ci, madame, le procédé est deux fois charmant.

LE BARON, entre la margrave et Frantz, montrant celui-ci.

Margrave, que vous disais-je?

LA MARGRAVE.

C'est vrai; il y a quelque chose.

LE BARON.

Quelque chose? Il y a tout.

FRANTZ.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Rien... une ressemblance! — Allons, chère margrave, il est temps de prendre congé.

FRANTZ.

Vous partez?

LA MARGRAVE.

Pour Munich.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, madame, vous arrivez à peine... Mademoiselle doit être fatiguée de la route... La chaleur est accablante.

DOROTHÉE.

Ah! oui, il fait bien chaud.

FRANTZ.

Ma cousine a raison, madame; dans notre joie, nous n'avons pas songé... et puis nous n'aurions pas osé... mais à présent...

FRÉDÉRIQUE.

Vous ne pouvez partir aujourd'hui... Faites-nous la grâce de vous reposer ici au moins une nuit... Vous êtes chez le comte Sigismond.

LA MARGRAVE.

Je ne sais si je dois...

FRANTZ.

Assez généreuse pour pardonner à ma fortune, vous êtes trop bonne pour vouloir l'humilier.

SPIEGEL, à part.

Ce diable de Frantz, quelle élocution!

FRANTZ.

Monsieur le baron, soyez assez aimable pour donner l'exemple à madame.

LE BARON.

Voyons, margrave, acceptons, pour la rareté du fait. Il sera plaisant de voir les parents qui n'héritent pas rester, ne fût-ce qu'un jour, chez les étrangers qui héritent. Ce sera plaisant et de très-bon goût.

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron...

FRANTZ.

Vous restez. Croyez, madame, que je sens tout le prix d'une faveur si grande.

LE BARON, à Spiegel.

Parbleu! mon jeune Apelles, je veux que nous vidions un vieux flacon et que nous trinquions tous ensemble à la mémoire du défunt.

SPIEGEL.

Ça me va. (A part.) Il n'a pas plus de rancune qu'un poulet.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, STURM.

FRANTZ, à Sturm, qui entre.

Que voulez-vous, mon ami?

STURM.

Je viens prendre les ordres de mon nouveau maître.

FRANTZ, montraut Spiegel.

Adressez-vous à monsieur.

SPIEGEL

A moi?

FRANTZ.

Oui, cher Spiegel, je veux que le premier ordre soit donné par toi.

STURM, à Spiegel.

Parlez, monsieur.

SPIEGEL, après avoir réfléchi.

Faites entrer mon chien.

ACTE TROISIÈME.

Un joli salon style Louis XIV, avec porte au fond et portes latérales ; une fenêtre au premier plan à droite. Sur le devant, à droite, un canapé ; à gauche, un métier à broder. Fauteuils et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOROTHÉE, LA MARGRAVE, assises à gauche devant le métier à broder ; FRANTZ, assis à côté d'elles, mais un peu au-dessus ; LE BARON, assis et tenant un journal ; SPIEGEL, assis à gauche sur un tabouret et dessinant auprès de FRÉDÉRIQUE, qui brode assise sur le canapé.

LE BARON.

Mon jeune ami, vous ne pouvez plus vous défendre de m'avoir sauvé la vie : c'est imprimé.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Encore cette sotte histoire !

FRANTZ.

Imprimé ?

LE BARON.

Oui, c'est un méchant tour que la *Gazette de Munich* joue à votre modestie. Écoutez ! (Lisant.) « Décidément, le château

d'Hildesheim paraît prédestiné aux aventures romanesques. On connaît le testament bizarre du comte Sigismond ; on pouvait croire raisonnablement qu'il donnerait lieu à litige et que les héritiers naturels déclareraient la guerre au légataire universel. Bien loin de là, la margrave de Rosenfeld et le baron de Berghausen sont installés depuis trois semaines chez M. Frantz Milher, et vivent avec lui dans une intimité des plus cordiales. Ce miracle est dû à l'intervention d'un sanglier monstrueux qui s'apprêtait à découdre le baron dans une partie de chasse, quand M. Frantz Milher se jeta devant son hôte, lui fit un rempart de son corps et plongea son couteau dans la gorge du monstre, payant ainsi sa dette à la famille du comte Sigismond. » (A Frantz.) Qu'en dites-vous, mon jeune ami?

FRANTZ.

Je dis, monsieur le baron, qu'en tuant ce sanglier je n'ai sauvé absolument que moi. Vous étiez à quinze pas de la bête...

DOROTHÉE, au baron.

Derrière un petit mur. Je vous ai bien vu du fond de la calèche.

LA MARGRAVE, bas, à Dorothée.

Taisez-vous! (Haut.) Ils sont rares, cher baron, les créanciers assez délicats pour nier leur créance.

LE BARON.

Très-rares.

FRANTZ.

Pas plus que les débiteurs imaginaires, monsieur le baron.

LE BARON.

Prenez garde, mon cher! si vous niez si obstinément mon danger, on finira par croire que la peur m'avait troublé l'esprit, et votre délicatesse tournera à ma confusion.

FRANTZ.

Allons, monsieur le baron, puisque vous le voulez... je vous ai sauvé la vie.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Et ces gens-là n'ont pas un plan?

SPIEGEL, bas.

Bah!

FRANTZ.

Mais comment cette fable... je veux dire cette histoire, est-elle arrivée jusqu'à Munich?

LE BARON.

Je l'ai racontée à quelques gentilshommes du voisinage, à qui je n'ai pas demandé le secret.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Je jurerais que c'est lui qui a envoyé la note au journal.

SPIEGEL, bas.

A quoi bon?

FRÉDÉRIQUE, bas.

Nous ne le saurons que trop tôt.

LE BARON, à Frantz.

Ah çà! mon jeune ami, je vous présente aujourd'hui chez le feld-maréchal. Il a toute la noblesse des environs à sa fête; on va vous complimenter sur votre courage; n'allez pas faire le modeste, au moins, car ce serait à mon détriment.

LA MARGRAVE.

Il faut vous résigner à cette ovation.

FRANTZ.

Ce sera un triomphe à peu de frais; mais, puisque monsieur le baron l'exige, je triompherai.

LA MARGRAVE.

Vous triompherez deux fois... car c'est à cette fête, mademoiselle, que M. Frantz doit annoncer son mariage avec vous.

FRÉDÉRIQUE.

Qu'importe mon mariage à cette noble société?

LA MARGRAVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, on s'en occupe. On vous sait gré d'avoir retardé votre bonheur d'un mois, par respect pour la mémoire du comte Sigismond.

FRÉDÉRIQUE.

C'était la seule façon que nous eussions de porter son deuil, et l'idée nous en fût venue, quand même vous ne nous l'eussiez pas suggérée.

LA MARGRAVE.

J'en suis si convaincue, que je vous en ai laissé tout l'honneur, et voilà ce dont le monde vous sait gré.

FRANTZ.

Serez-vous assez bon, monsieur le baron, pour m'emmener dans votre voiture? car je n'ai trouvé ici que des carrosses antédiluviens.

LE BARON.

Très-volontiers.

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous n'allez pas remonter votre maison?

FRANTZ.

Pardonnez-moi, madame. Le comte Sigismond m'a laissé beaucoup à faire à cet égard. Je compte d'abord remplacer ses domestiques, qui sont véritablement impossibles.

FRÉDÉRIQUE.

On va chasser ces vieux serviteurs?

FRANTZ.

Les chasser? Non pas. Je les renvoie à leurs métairies; car la plupart sont de vrais paysans. J'en garde quelques-uns, les plus vieux.

LA MARGRAVE.

Oui, les serviteurs à tête blanche font bien dans une grande maison.

FRANTZ.

Je voudrais vous soumettre une question très-grave : aurai-je un huissier dans mon antichambre?

LA MARGRAVE.

Oui, cela aurait bon air.

FRANTZ.

Frac noir, chaîne d'argent, épée à poignée d'acier.

LA MARGRAVE.

Savez-vous, monsieur Frantz, que vous avez très-bon goût? Où avez-vous appris toutes ces futilités de la vie des grands seigneurs?

LE BARON.

C'est dans le sang, ces choses-là. Notre ami est un gentilhomme changé en nourrice.

FRANTZ.

Ah! monsieur le baron!...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Vous voyez, Spiegel: il est flatté du compliment.

SPIEGEL, de même.

Voudriez-vous qu'il s'en fâchât?

LE BARON.

Et vos équipages, sont-ils commandés?

FRANTZ.

Pas tous... l'indispensable seulement : une berline, un landau, un tilbury, un briska, un char à bancs...

SPIEGEL, *à part.*

Et un char de triomphe à quatre places.

LE BARON.

Et que mettra-t-on sur les panneaux?

FRANTZ.

J'avais bien songé à une devise ; mais elle est peut-être trop ambitieuse.

LE BARON.

Voyons-la.

FRANTZ.

IPSIUS ATAVUS. (*Se tournant vers la margrave.*) Ancêtre de soi-même, son propre ancêtre.

LA MARGRAVE.

C'est très-joli.

DOROTHÉE.

Mais ce n'est pas possible!...

LE BARON.

Devise fière et modeste à la fois! Je l'envierais si je n'avais la mienne.

FRANTZ.

La vôtre, monsieur le baron?

LE BARON.

SANGUINE SOLVAM... Je paye avec avec mon sang.

SPIEGEL, *à part.*

Ça fait bien la jambe à ses fournisseurs.

FRANTZ.

Elle est superbe, en effet.

DOROTHÉE.

Pourquoi M. Frantz ne prend-il pas des armes de fantaisie? Par exemple, une lyre soutenue par deux anges?

LA MARGRAVE.

Dont l'un ressemblerait à mademoiselle Frédérique.

SPIEGEL

Et l'autre à moi.

FRANTZ.

Il m'a semblé, monsieur le baron, que vous avez de très-belles armes.

LE BARON, se levant.

Je porte d'azur au lion d'argent armé, à la queue tortillée et passée en sautoir, au chef de gueules à trois besans d'or

SPIEGEL, bas, à Frédérique.

Tout simplement.

LA MARGRAVE.

Ces trois besans d'or indiquent, monsieur Frantz, qu'il y a eu des Berghausen aux croisades.

FRANTZ, qui s'est levé en même temps que le baron.

Il est beau, monsieur le baron, d'avoir de pareils souvenirs dans sa famille, et l'art héraldique qui les consacre n'est pas si vain qu'on veut bien le dire.

LA MARGRAVE.

Que décidez-vous pour vos panneaux?

FRANTZ.

Ni chiffre ni devise, madame.

LA MARGRAVE, bas, au baron.

Vos armoiries l'ont découragé...

DOROTHÉE.

Maman, la matinée musicale du feld-maréchal commence à trois heures... Il est temps de penser à notre toilette...

LA MARGRAVE, se levant, ainsi que Dorothée.

Ne parlez pas de toilette devant M. Spiegel.

DOROTHÉE.

Je n'avais pas l'intention de vous rien dire de désagréable, monsieur. Est-ce que je vous ai piqué?

SPIEGEL.

Il n'y a pas de rose sans épines.

LA MARGRAVE.

Charmant!... Venez, ma fille.

DOROTHÉE.

Quel bonheur! nous allons enfin quitter le deuil.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, baron?

LE BARON.

Dans un instant, margrave. J'ai deux mots à dire à notre hôte.

La margrave sort avec Dorothée par la droite.

SCÈNE II.

LE BARON, FRANTZ, SPIEGEL, FRÉDÉRIQUE.

LE BARON.

J'ai perdu hier six mille florins chez le vicomte de Berlinghem. Je n'ai pas cette bagatelle ici... Vous savez que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures...

FRANTZ.

Tout à vous, monsieur le baron.

LE BARON, souriant.

Vous m'aurez sauvé la vie et l'honneur.

FRANTZ.

Souhaitez-vous que je fasse porter au vicomte la somme de votre part ?...

LE BARON.

Inutile... Il sera chez le feld-maréchal. Je vous présenterai à lui, et c'est lui qui sera mon débiteur.

FRANTZ.

Très-bien, monsieur... Je vous remettrai cette misère en partant.

LE BARON.

Merci.

Il sort.

SCÈNE III.

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ, placé derrière le canapé.

Ah çà ! Spiegel, est-ce que tu comptes porter cette veste toute ta vie ?

SPIEGEL.

Hélas ! non. Il faudra songer à la remplacer dans un an ou deux.

FRANTZ.

Ne vois-tu pas que la margrave se moque de toi ?...

SPIEGEL.

Oh! ne t'en préoccupe pas ; ça m'est égal.

FRANTZ.

Elle a raison. Cette tenue est inconvenante... ; je vais plus loin, elle est indécente.

SPIEGEL, *se levant et allant à gauche.*

Indécente? En quoi offusqué-je ta pudeur?

FRANTZ.

Eh ! ce n'est pas pour moi ! Mais tu devrais comprendre que la margrave n'est pas habituée à coudoyer de pareilles souquenilles.

SPIEGEL.

Je ne recherche pas ses coudes, sois-en sûr.

FRANTZ.

Et pour nos gens eux-mêmes...

SPIEGEL.

Les domestiques me trouvent mal mis! Ah! que me dis-tu là ? J'en suis navré.

FRANTZ.

Cela nuit à ta considération.

SPIEGEL.

Diantre ! je n'y avais pas songé. Heureusement qu'on me voit dans la familiarité d'un élégant... car tu es furieusement bien vêtu ! Est-ce que cet habit-là est à toi ?...

FRANTZ.

Et à qui donc?

SPIEGEL.

Et les boutons aussi?... Je t'en félicite.

FRANTZ.

Je t'en ai fait venir un tout pareil de Munich.

SPIEGEL.

A moi?... Ah! non, non, non!

FRANTZ.

Qu'est-ce que ça te fait ?

SPIEGEL.

Qu'est-ce que ça me fait? Un habit bleu à boutons d'or ! ça me fait mal aux yeux.

FRANTZ.

Tu es absurde. Il faut s'habiller comme tout le monde.

SPIEGEL.

Ma foi, non, quand tout le monde s'habille mal ; je ne ferai pas cette concession à tes palefreniers.

FRANTZ.

Pas à eux, mais à moi.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel, qui s'est levé et est passé à gauche.

Cédez-lui.

SPIEGEL.

Allons qu'on me mène au vestiaire.

FRANTZ.

Tu trouveras dans ta chambre une garde-robe complète.

SPIEGEL.

Faut-il tout mettre?

FRANTZ, riant.

Oui. Tout ce que tu pourras. Je veux que la margrave te voie propre avant de partir.

SPIEGEL.

Il suffit.

Fausse sortie.

FRANTZ.

A propos, veille donc un peu sur ton chien.

SPIEGEL.

Qui cela, mon chien?

FRANTZ.

Parbleu ! Sparck...

SPIEGEL.

Alors, tu pourrais dire notre chien.

FRANTZ.

Ce matin, je l'ai trouvé sur un canapé de brocatelle, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'en chasser.

SPIEGEL.

Dame! il se croit toujours dans notre petite maison où les meubles étaient moins fiers.

FRÉDÉRIQUE.

Pauvre bête! notre changement de fortune va le reléguer à la cuisine.

SPIEGEL.

Pas du tout; il habitera ma chambre. Il prendrait de belles manières avec les domestiques.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ.

FRÉDÉRIQUE.

Et moi, mon ami, suis-je assez élégante pour tes hôtes?...

FRANTZ.

Pourquoi cette question? et surtout pourquoi cet air triste?

FRÉDÉRIQUE.

Je ne suis pas triste, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Si fait. Je le remarque depuis quelques jours. Tu ne dis rien, tu te tiens à l'écart.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que peut-être tu m'y laisses.

FRANTZ.

Allons! voilà maintenant que c'est moi... Mais, ma chère, il faut pourtant bien que je fasse les honneurs de ma maison à mes hôtes.

FRÉDÉRIQUE.

Ils ne devaient rester que vingt-quatre heures.

FRANTZ.

Quoi de plus simple? je les ai priés de rester jusqu'à notre mariage.

FRÉDÉRIQUE.

A quoi bon?

FRANTZ.

Ne comprends-tu pas que leur présence chez moi est d'un effet excellent dans le pays? Elle répond aux interprétations plus ou moins bienveillantes auxquelles a dû nécessairement donner lieu le testament du comte Sigismond. Et puis ils vont m'ouvrir les portes du seul monde où je puisse être désormais à ma place. Tu ne penses pas, j'espère, que toi, Spiegel et moi, nous allons manger à nous trois quatre cent mille florins de revenu?

FRÉDÉRIQUE.

Non, mon ami.

FRANTZ.

Alors, pourquoi t'étonner que j'aie retenu le baron et la margrave?

FRÉDÉRIQUE.

Je ne m'en étonne pas; mais je m'étonne qu'ils soient restés.

FRANTZ.

A ton compte, ils devraient m'en vouloir?

FRÉDÉRIQUE.

Il me semble qu'un peu de rancune de leur part...

FRANTZ.

Mais, ma pauvre enfant, tu ne connais pas ce monde de la noblesse. L'argent n'est à ses yeux qu'une puissance subalterne... J'aurais voulu que tu entendisses l'autre jour la margrave parler de tout cela... Et puis le baron, à tort ou à raison, s'est mis dans la tête que je lui ai sauvé la vie... Je lui rappelle son fils... Voyons, mon enfant, qu'est-ce qui t'effarouche?... Pourquoi leur fais-tu froide mine? pourquoi ne veux-tu jamais être de nos parties de plaisir?

FRÉDÉRIQUE.

Que te dirai-je? je me sens gênée avec ces gens-là,... et puis je tiens compagnie à Spiegel.

FRANTZ.

Que Spiegel vive dans son coin comme un ours, si c'est son goût; mais, toi qui dois être la châtelaine d'Hildesheim, profite de l'occasion qui se présente de prendre les façons et le ton du grand monde. Tu ne les as pas, ma chère enfant, et ton éducation est à faire... comme la mienne.

FRÉDÉRIQUE.

Tu me trouves gauche, n'est-ce pas?

FRANTZ.

Un peu... Ce n'est pas ta faute ; mais...

FRÉDÉRIQUE.

Tu ne t'en apercevais pas autrefois...

FRANTZ.

C'est que la grâce et l'élégance de la pauvreté ne sont pas celles de la richesse. Le pot de réséda, qui était autrefois le luxe de ta fenêtre, humilierait tes serres aujourd'hui. Ta condition a changé, fais comme elle !

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, mon ami, j'essayerai.

La margrave paraît sur la porte à droite.

FRANTZ.

Eh bien, tu t'en vas ?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... je ne sais pas ce que j'ai... Une autre fois... Adieu...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V.

FRANTZ, LA MARGRAVE.

LA MARGRAVE.

Est-ce moi qui fais fuir mademoiselle Frédérique ?

FRANTZ.

Vous ne le croyez pas, madame ! Est-ce que nous partons tout de suite ?

LA MARGRAVE.

Oh ! avant que le baron soit prêt... il donne à sa toilette plus de temps que ma fille.

FRANTZ.

C'est qu'il a plus à faire.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron! il pourrait s'écrier comme le Corrége : « Et moi aussi, je suis peintre! »

FRANTZ.

Comment se fait-il qu'un homme d'un esprit si distingué donne dans ce travers?...

LA MARGRAVE.

Cette question m'a longtemps tourmentée moi-même; mais j'ai fini par lui trouver une solution que je crois ingénieuse et qui m'a rendu le sommeil.

FRANTZ.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous l'emprunter?

LA MARGRAVE.

Pas du tout. Vous saurez que, chez les Berghausen, la beauté est une tradition de famille; il y a toujours eu à la cour un Berghausen qu'on appelait le beau Berghausen. Le baron, qui a été un cavalier accompli, ne vous y trompez pas, a brillamment tenu l'emploi pendant une vingtaine d'années. Il s'apprêtait à le résigner entre les mains de son fils Christian, quand il a eu le malheur de le perdre; pareil à la sentinelle qu'on ne relève pas, il continue héroïquement sa faction, et, pour l'honneur des Berghausen, il veut garder son poste de jeune homme jusqu'à ce qu'il y meure de vieillesse.

FRANTZ.

Noble lutte contre les années!

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le courage va bientôt succomber sous le nombre. Le baron sent lui-même les approches de la dé-

faite. Sa figure s'allonge sous son fard ; le regret de son fils s'accroît de jour en jour ; il dit que la solitude lui pèse et qu'il s'ennuie... mais je jurerais que son chagrin n'est que le désespoir du vaincu.

FRANTZ.

Vous le calomniez, madame.

LA MARGRAVE.

Je plaisante ; mais il y a un peu de vrai là dedans. Le baron tient beaucoup à la beauté du sang. Un jour que je le voyais dans un accès de tristesse, je lui suggérai l'idée d'adopter le chevalier de Blumenthal... « Ma foi, non! me répondit-il ; il est trop laid ; il me ferait des petits-fils affreux ! j'aimerais mieux adopter un hallebardier du roi. »

FRANTZ.

Est-ce qu'il ne s'est pas présenté de candidat plus séduisant ?

LA MARGRAVE.

Ce ne sont pas les candidats qui manqueraient, car les plus nobles seraient fiers d'écarteler leur blason aux armes de Berghausen. Mais mon vieil ami, après avoir caressé quelque temps cette idée d'adoption, a fini par y renoncer. « Christian, m'a-t-il dit, vit toujours dans mon cœur. Le jour où je donnerais ce nom de fils à un étranger, il me semble que Christian mourrait une seconde fois... « Et, là-dessus, il a repris intrépidement sa faction.

FRANTZ.

Est-ce que l'adoption incorpore complétement l'adopté à la noblesse de l'adoptant?

LA MARGRAVE.

Comme la greffe à l'arbre.

FRANTZ.

Trouvez-vous, en effet, que je ressemble au fils du baron?

LA MARGRAVE.

Il y a quelque chose...

SCÈNE VI.

FRANTZ, LA MARGRAVE, SPIEGEL, en habit très-habillé, entrant par la gauche et venant à l'extrême droite.

SPIEGEL, à part.

Oh! la margrave! (Haut et grasseyant.) « Aurai-je la témérité, belle dame, de vous baiser la main?... — Bonjour, cher! bonjour! — Et votre charmante fille?... »

LA MARGRAVE.

Quelle galanterie aujourd'hui!... et surtout quelle élégance!

SPIEGEL.

C'est de la propreté, voilà tout... Mais vous-même, belle dame... voilà une toilette qui avait plus besoin de vous que vous n'aviez besoin d'elle.

LA MARGRAVE.

Charmant!... on n'y saurait tenir... je vous cède la place.

Elle sort par la droite, Spiegel passe à gauche.

SCÈNE VII.

SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ?

SPIEGEL.

Ai-je été assez délicieux!... C'est-à-dire que mon habit n'est que de la Saint-Jean à côté de mes manières... toutes les traditions de l'ancienne cour.

FRANTZ.

Que le diable t'emporte !

SPIEGEL.

Je crois la margrave éblouie; j'attends le baron maintenant.

FRANTZ.

Fais-moi l'amitié de laisser le baron en paix. Tes plaisanteries d'atelier sont d'un goût exécrable, et je n'entends pas que mes hôtes te servent de plastron.

SPIEGEL.

C'est donc l'arche sainte, le baron?

FRANTZ.

Tant qu'il est chez moi, oui ; considère-le comme tel, je t'en prie très-sérieusement.

SPIEGEL.

Et même très-sèchement.

FRANTZ.

C'est qu'aussi tu es intolérable. Tu seras bien avancé quand tu les auras forcés de quitter la place.

SPIEGEL.

J'en serais inconsolable.

FRANTZ.

Je le serais, moi.

SPIEGEL.

Ah çà! décidément, tu les adores donc?

FRANTZ.

Je serais un ingrat de ne pas les aimer, et puis, s'il faut le dire, j'ai une idée...

SPIEGEL.

Laquelle?

FRANTZ, allant s'asseoir sur le canapé.

Mets-toi donc là, mon vieux ; il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble !

SPIEGEL, s'asseyant à la droite de Frantz.

Parbleu! les descendants d'Arminius t'absorbent.

FRANTZ.

Tu détestes donc bien les nobles?

SPIEGEL.

Moi? Je ne déteste que les sots.

FRANTZ.

Aimerais-tu à être gentilhomme?

SPIEGEL.

Oui, et joli homme aussi.

FRANTZ.

Si tu avais eu le choix de ton père?...

SPIEGEL.

Je serais prince, parbleu! Mais sont-ce là les épanchements...?

FRANTZ.

Selon toi, la noblesse est donc un mérite?

SPIEGEL.

Non, mais un avantage.

FRANTZ.

Si l'on t'offrait de devenir gentilhomme par un coup de baguette, tu accepterais donc?

SPIEGEL.

Dame! si le coup de baguette pouvait, en même temps, me donner le physique de l'emploi...

FRANTZ.

En sorte que, si tu avais la désinvolture aristocratique, tu accepterais?

SPIEGEL.

Subitement. — Mais où diable veux-tu en venir?

FRANTZ, *se levant et passant à gauche.*

Eh bien, mon cher, je suis bien aise d'avoir ton approbation; je puis, avec un peu d'adresse, être le fils du plus ancien baron de la Bavière.

SPIEGEL.

Comment cela?

FRANTZ.

En me faisant adopter par M. de Berghausen.

SPIEGEL, *se levant.*

M. de Berghausen?..... A ta place, je choisirais mieux.

FRANTZ.

Qu'as-tu à lui reprocher? Sais-tu quelque chose contre lui?

SPIEGEL, se levant et gravement.

Oui, et toi aussi. Nous savons tous qu'il a été déshérité par le comte Sigismond, qui ne l'a pas jugé digne de continuer son œuvre. Rappelle-toi les premiers mots du testament : voilà le langage, voilà les sentiments de l'honnête homme, du vrai gentilhomme!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE.

SPIEGEL.

Dites-lui votre opinion, Frédérique... Il veut se faire adopter par le baron de Berghausen.

FRÉDÉRIQUE.

Que vous disais-je, Spiegel? Leur plan se découvre.

SPIEGEL.

Vous aviez raison... La farce du sanglier s'explique.

FRANTZ.

Vous êtes fous tous deux... Quel intérêt le baron aurait-il à m'adopter? Regardez ses équipages, ses livrées... il est riche...

SPIEGEL.

Moins que toi...

FRANTZ.

En tout cas, est-ce lui qui hériterait de moi, ou moi qui

héritcrais de lui?... D'ailleurs, il ne songe pas à m'adopter. C'est une idée qui me vient à l'instant, qui n'appartient qu'à moi.

FRÉDÉRIQUE.

Tu as eu cette idée de toi-même?

FRANTZ.

Pourquoi pas?

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi pas? Et ton père! est-ce en reniant son nom que tu comptes payer ta dette à sa mémoire? Ne sais-tu pas au prix de quels sacrifices il a fait de toi un artiste, au lieu d'un artisan que tu devais être? Si tu l'as oublié, je m'en souviens, moi qui tenais ta place dans sa pauvre maison... Ame tendre! cœur simple et dévoué! Pendant sa dernière maladie, comme il sentait sa fin prochaine : « Va, ma fille, me disait-il, n'appelle pas de médecins; ils coûtent cher, et Frantz a besoin d'argent là-bas. » Il mourut en bénissant le travail qui te retenait loin de lui... et tu veux quitter son nom!

FRANTZ

Qui parle de le quitter? Je l'illustrerais, au contraire, en y joignant l'éclat d'un titre, et mon père lui-même, dont je n'ai pas oublié la tendresse, se réjouirait de me voir anobli.

FRÉDÉRIQUE.

Non, Frantz, non.

FRANTZ.

Vous m'en aimeriez donc moins, vous autres?...

SPIEGEL.

Je ne dis pas cela.

FRÉDÉRIQUE.

Je t'aimerais toujours, c'est ma destinée; je ne sais pas ce

qui pourrait t'arracher de mon cœur... mais je serais malheureuse.

FRANTZ.

Malheureuse d'être baronne?

FRÉDÉRIQUE.

Ah! c'est déjà trop de ta richesse! Si tu m'aimes, laisse-moi dans mon obscurité, Frantz. Ne me conduis pas dans un monde où je serais toujours déplacée. — Je suis gauche, tu me l'as dit toi-même... je veux toujours l'être. Cette gaucherie dont tu te plains, c'est la sincérité d'une âme honnête. Tu auras beau faire, la pauvre fille qui vint un soir frapper à ta porte avec son petit paquet sous le bras, ne sera jamais une grande dame. T'aimer, élever tes enfants, vivre pour toi, porter dignement ton nom, le nom de ton père, voilà mon rôle, à moi; ne m'en cherche pas d'autre.

SPIEGEL.

Écoute-la, Frantz... C'est ton ange gardien qui parle.

FRANTZ.

Vous êtes deux enfants... Heureusement, je suis un homme et j'ai de la tête pour trois. (Sturm paraît sur la porte.) Entrez, entrez, monsieur Sturm... vous ne nous dérangez pas.

Il passe à droite.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, STURM.

STURM.

Je venais demander à monsieur s'il faut atteler la berline.

FRANTZ.

Non... M. le baron me donne une place dans sa voiture. — A propos, vous lui remettrez six mille florins.

STURM.

C'est fait, monsieur... M. le baron a déjà touché la première année de sa rente.

FRANTZ, à Spiegel.

Ah!... Comment se fait-il alors qu'il songe à me les emprunter?...

STURM.

Il aura sans doute envoyé la somme à Munich, pour apaiser quelques créanciers impolis.

SPIEGEL.

Des créanciers?... Il a donc des dettes?

STURM.

Il en est criblé.

SPIEGEL.

Boum!...

FRANTZ.

Que signifie...? et comment savez-vous...?

STURM.

Il est complétement ruiné. Le comte Sigismond, qui soupçonnait la chose, m'avait chargé de la tirer au clair, du temps que M. le baron voulait se faire adopter par lui.

FRANTZ.

Le baron voulait se faire adopter par le comte Sigismond, dites-vous?... A quoi bon, puisqu'il devait hériter du comte?...

STURM.

C'est qu'il craignait que madame la margrave ne réussît à lui faire épouser sa fille.

SPIEGEL.

Boum !... complet!...

FRANTZ.

C'est bien, monsieur Sturm... Vous remettrez à M. le baron les six mille florins... Allez.

Il s'assied sur le canapé. Sturm se dirige vers la porte.

SPIEGEL.

Un mot encore, monsieur Sturm. Vous avez connu le fils du baron?

STURM.

M. Christian?... Oui, monsieur.

SPIEGEL.

Ressemblait-il à M. Frantz?

STURM

Pas du tout! Il avait les cheveux rouges.

SPIEGEL.

Merci, monsieur Sturm.

Sturm sort.

SCÈNE X.

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ, assis; SPIEGEL.

SPIEGEL, allant à la gauche de Frantz par derrière le canapé.

Eh bien, mon pauvre Frantz?...

FRÉDÉRIQUE, s'approchant aussi de Frantz.

Est-ce assez clair maintenant, mon ami?

SPIEGEL.

Reviens à nous, va!...

FRÉDÉRIQUE.

A nous qui t'aimons...

SPIEGEL.

Nous ne voulons de toi que ton amitié, nous autres.

FRÉDÉRIQUE.

J'ai cru un instant que tu nous échappais; si tu savais comme me voilà heureuse!... Mon bonheur n'était pas perdu, et pourtant il me semble que je le retrouve.

SPIEGEL.

Pour l'honneur de la noblesse, il faut que Frantz jette ces gens-là à la porte.

FRANTZ, se levant et venant en scène.

Sous quel prétexte les mettre à la porte? Ils ne se sont pas assez avancés pour que je puisse les confondre.

FRÉDÉRIQUE.

Fais-leur sentir par ta froideur que tu les as pénétrés. Ils se retireront d'eux-mêmes.

SPIEGEL.

Commence par ne pas les accompagner à cette fête.

FRANTZ.

Il faut pourtant bien que je me crée des relations.

SPIEGEL.

Est-ce que tu n'en as pas? Fais venir nos amis de Munich; fonde ici un prytanée d'artistes : des musiciens, des peintres, des poëtes... Ce sera charmant! quelle bonne vie nous mènerons! Pourquoi Hermann n'est-il pas déjà ici? L'air de la campagne lui ferait du bien.

FRÉDÉRIQUE.

Que nous faut-il pour être heureux? Qu'y a-t-il de changé pour nous depuis que tu es riche?... La nature est-elle moins

belle? l'art est-il moins noble et moins charmant, moins digne d'occuper la vie ?... S'il en était ainsi, le comte Sigismond nous eût appauvris au lieu de nous enrichir.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARGRAVE, DOROTHÉE, LE BARON.

LE BARON.

Nous partons, mon jeune sauveur.

SPIEGEL, *à part.*

Nous restons, monsieur le sauvé.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, monsieur Frantz ?...

FRÉDÉRIQUE.

Nous le gardons, madame.

LA MARGRAVE.

Comment ?

FRÉDÉRIQUE.

Ne nous enviez pas cette joie ; c'est la première que nous aurons eue depuis que nous sommes riches.

DOROTHÉE.

La richesse ne fait pas le bonheur.

SPIEGEL.

Vous avez des opinions avancées, mademoiselle.

LA MARGRAVE.

Vous ne venez pas, monsieur Frantz ?

FRANTZ.

Vous le voyez, madame, on me retient Vous voudrez bien m'excuser auprès du feld-maréchal.

LE BARON.

Prenez garde !... le maréchal est susceptible.

LA MARGRAVE.

Très-susceptible.

LE BARON.

A cheval sur l'étiquette. Ne pas vous rendre à son invitation, c'est repousser les avances qu'il vous a faites, et il n'en fait pas à tout le monde.

LA MARGRAVE.

C'est lui qui donne le ton dans le pays ; que son salon vous soit fermé, aucun ne s'ouvrira devant vous.

SPIEGEL.

C'est tout profit.

LE BARON.

Au surplus, cela vous regarde... nous n'insistons pas...

LA MARGRAVE, à Frantz.

Vous sera-t-il permis, du moins, de me donner la main jusqu'à ma voiture ?

Frantz lui donne la main.

LE BARON, offrant le bras à Dorothée.

Mon petit ange !...

DOROTHÉE.

Nous ne resterons pas jusqu'à la fin, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Vous n'aimez donc pas la musique ?

DOROTHÉE.

Je n'aime que la musique militaire... Avez-vous entendu celle des chevau-légers?

Ils sortent.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Quelle bonne journée nous allons passer!... nous l'avons retrouvé!

Elle s'assied à gauche.

SPIEGEL.

Il n'était pas perdu... ils sont vexés, les autres!... (Il s'approche de la fenêtre du fond.) Voilà qu'il les met en voiture... la margrave d'abord... la petite... M. du Sanglier... Eh bien!... que diable peut-il leur dire sur le marchepied?... Oh! c'est trop fort...

FRÉDÉRIQUE.

Quoi donc?...

SPIEGEL.

Il part avec eux.

ACTE QUATRIÈME.

Un immense salon brillamment éclairé ; portes latérales et trois grandes portes au fond donnant sur un autre salon également illuminé. — Au premier plan, de chaque côté, consoles avec des vases de fleurs. — Un portrait en pied du comte Sigismond sur un pan coupé au fond à gauche. — Canapés, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARGRAVE, LE BARON.

Ils entrent par la droite, de la salle du fond.

LE BARON.

Quel luxe! quel éclat! c'est princier.

LA MARGRAVE.

C'est royal.

LE BARON.

Que voilà bien nos parvenus! Il y a un mois à peine, c'était trop gueux pour entrer en ménage, et ça tranche aujourd'hui du grand seigneur! Ça donne une soirée de contrat, à laquelle est conviée toute la noblesse du pays.

LA MARGRAVE.

L'accueil qu'il a reçu chez le feld-maréchal lui a tourné la tête. Je savais bien ce que je faisais en l'introduisant dans ce

monde, qu'on peut railler de loin, mais où nul n'est entré sans en subir le charme. Il en est sorti enivré.

LE BARON.

Oh ! il a été le roi de la fête.

LA MARGRAVE.

Je l'avais bien prévu ; toutes les bizarreries de sa situation, le testament du comte Sigismond, notre séjour ici, l'histoire du sanglier, tout cela faisait de lui le point de mire d'une curiosité qu'il a pu prendre pour de l'empressement. Puis il s'est mis au piano, il a joué sa fameuse symphonie, qui a été couverte d'applaudissements polis ; bref, il a pu se croire complétement accepté par l'aristocratie, et il a trouvé tout simple de l'inviter sans façon à venir fêter son contrat.

LE BARON.

Oh ! il va vite ! Je n'aurais pas osé compter moi-même sur des progrès si rapides.

LA MARGRAVE.

Oui, c'est une riche nature. Ses instincts, qui végétaient dans le froid de la pauvreté, ont éclaté tout à coup, comme les fleurs des tropiques, dans la serre chaude de la richesse. Et, à mesure que la température s'élève autour de lui, ses vanités jettent de nouvelles pousses, de nouveaux bourgeons. A peine enrichi, il étalait devant nous toutes les puérilités du faste ; la vue seule de nos armoiries a suffi pour lui montrer l'infériorité de la fortune ; il n'a fait qu'entrevoir notre monde, et son orgueil n'admet déjà plus qu'on puisse en voir un autre. De là à vouloir la noblesse, il n'y a qu'un pas, et, une fois de notre caste, je suis tranquille, il n'en prendra que les préjugés, mais il les prendra tous.

LE BARON.

En attendant, le contrat se signe ce soir.

LA MARGRAVE.

Ce n'est pas fait.

LE BARON.

Hum! Il n'est pas douteux que Frantz n'ait pénétré nos projets.

LA MARGRAVE.

Oh! ce n'est pas douteux. Les allusions délicates de M. Spiegel...

LE BARON.

Le drôle! Tout à l'heure encore, n'est-il pas venu me prévenir d'un air mystérieux qu'il y avait un huissier dans l'antichambre! J'en ai frissonné, margrave.

LA MARGRAVE.

Il y avait de quoi. Mais, en fin de compte, notre hôte n'a pas fait la moindre allusion, et, puisqu'il n'a pas rompu la glace, notre position est entière. Le reste me regarde. Vous avez sur vous la lettre du feld-maréchal?

LE BARON.

La voici. Il nous donne là, sans s'en douter, un fameux coup d'épaule, grâce à sa morgue habituelle!

LA MARGRAVE.

Quelle lettre!

LE BARON.

Il a un peu raison.

LA MARGRAVE.

Oui, mais la forme!

LE BARON.

Elle est féroce, j'en conviens. Que voulez-vous! il écrit avec son épée!

LA MARGRAVE.

Et il se bat avec sa plume.

LE BARON.

Ah! margrave!... Le fait est que sa lettre est tout au plus polie pour nous... Il a trop oublié que Milher est notre hôte.

LA MARGRAVE.

Croyez-moi, baron, ne nous en plaignons pas.

FRANTZ, *au dehors.*

C'est entendu...

LA MARGRAVE.

Voici Milher... laissez-moi seule avec lui.

Ils remontent vers la droite.

FRANTZ, *à la cantonade du fond, à gauche.*

Le feu d'artifice immédiatement après la signature du contrat. Pendant toute la durée du bal, les plateaux ne cesseront pas de circuler... les buffets renouvelés d'heure en heure... le souper dans l'orangerie.

LE BARON, *à la margrave.*

Au train dont il y va, ce garçon-là va nous ruiner.

Il sort par la droite.

SCÈNE II.

FRANTZ, LA MARGRAVE.

FRANTZ.

Ah! madame la margrave...

LA MARGRAVE.

Vous venez à propos, monsieur Milher... J'admirais l'ordonnance de votre fête.

FRANTZ.

Une petite fête, toute simple, sans prétention.

LA MARGRAVE.

C'est digne d'un prince. Et pourtant ce que j'admire ici, c'est moins encore la magnificence que le goût qui se révèle en tout.

FRANTZ.

Madame la margrave, vous allez me donner de l'orgueil.

LA MARGRAVE, à part.

Où le logerait-il? (Haut.) Non, sans flatterie...

FRANTZ.

Eh bien, madame, je vous prends au mot : que peut-il en effet manquer à une fête que vous honorez à la fois de votre présence et de votre suffrage?

LA MARGRAVE.

Prenez garde!... Il y manque encore quelque chose.

FRANTZ.

Et quoi donc?

LA MARGRAVE.

Faut-il vous le dire? Presque rien... un gentilhomme pour en faire les honneurs. Le comte Sigismond a laissé son œuvre inachevée ; pour un homme tel que vous, la richesse ne suffit pas, et, tant que vous n'y aurez pas joint la noblesse, vous serez comme une colonne sans chapiteau.

FRANTZ, se croisant les bras.

Vous allez me proposer de me faire adopter par le baron?

LA MARGRAVE.

Précisément. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que, le baron et moi, nous caressons ce projet.

FRANTZ.

Vous en convenez?

LA MARGRAVE.

Pourquoi m'en défendrais-je? Il est né dans notre esprit en même temps que notre amitié pour vous. Depuis quinze jours, c'est là notre unique préoccupation ; si nous ne vous en avons pas parlé plus tôt, c'est que vous n'étiez pas encore en état de comprendre vos véritables intérêts ; mais nous étions certains que le moment viendrait, et nous préparions toutes choses à votre insu. Cette révélation vous donne la clef de bien des énigmes. Vous comprenez maintenant l'aventure du sanglier... Il fallait justifier d'avance votre adoption aux yeux du monde et vous en assurer ainsi les avantages.

FRANTZ.

Ma foi, madame, je tombe des nues! Le baron n'est donc pas ruiné?

LA MARGRAVE.

Il est parfaitement ruiné.

FRANTZ.

Mais alors, c'est un marché que vous me proposez là?

LA MARGRAVE.

C'est un marché sans doute, mais qui n'a rien d'odieux, s'il se conclut entre gens qui s'aiment et s'estiment. Si vous n'avez pour le baron ni estime ni affection, tout est dit. Quant à lui, il vous aime et fait grand cas de vous. Êtes-vous assez modeste pour vous en étonner, assez ingrat pour vous en plaindre?

FRANTZ.

Ce n'est pas par modestie, madame ; mais il est difficile de croire à la sincérité d'une affection si dispendieuse. Les dettes du baron sont un gouffre où je n'entends pas jeter ma fortune. Je ne veux pas que son nom me coûte aussi cher...

LA MARGRAVE.

Que lui a coûté votre symphonie, n'est-ce pas? Vous voyez

bien qu'en payant ses dettes, vous ne feriez qu'une restitution. Rassurez-vous, vous ne feriez même qu'une avance. Le baron doit en tout cinq cent mille florins hypothéqués sur sa terre de Berghausen, qu'il s'est interdit d'aliéner et qui vaut six cent mille florins. Vous dégrèveriez la terre, dont vous hériteriez un jour, et, jusque-là, le baron vivrait honorablement du revenu. — Vous voyez qu'il n'y a là rien de semblable à un marché de dupe.

FRANTZ.

C'est vrai, madame, et je suis heureux de ces explications. Je vous avoue que j'avais pénétré vos intentions et que je souffrais pour vous de ce qu'il y avait de singulier dans votre conduite. Encore une fois, je suis heureux de croire à votre franchise et à votre loyauté.

LA MARGRAVE.

Dites : et à notre amitié. Et maintenant que pensez-vous de ma proposition?

FRANTZ.

C'est un traité fort acceptable. Le nom de Berghausen vaut bien un million pour un homme qui ne pourrait pas s'en passer. Mais je n'en suis pas là. L'aristocratie à laquelle vous avez eu l'obligeance de me présenter m'a complétement accepté ; ma fortune, ma qualité d'artiste, le talent qu'elle veut bien m'accorder, m'assurent de sa bienveillance. Je n'ai donc pas besoin d'un titre pour en avoir les bénéfices.

LA MARGRAVE.

C'est possible; un grand artiste est l'égal d'un prince, et je conçois que vous ne vouliez pas mêler à ce lustre naturel un éclat emprunté...

FRANTZ.

Et qui me coûterait un million.

LA MARGRAVE.

N'en parlons plus; si je me suis mêlée de cette affaire, c'était par intérêt pour vous, par amitié pour le baron.

FRANTZ.

Veuillez lui expliquer mon refus de la façon la moins désobligeante.

LA MARGRAVE.

Il est homme à le comprendre. Je vais lui donner vos raisons en deux mots, et soyez sûr que, tout en renonçant à l'espoir d'être votre père, il restera pour vous le meilleur et le plus dévoué des amis. — A tout à l'heure, mon cher Frantz. (A part.) Tout va bien.

Elle sort par la droite.

SCÈNE III.

FRANTZ, seul; puis STURM, venant du fond à droite.

FRANTZ.

Elle a beau dire, au fond de tout cela, il reste un gentilhomme qui cherche à trafiquer de son nom, et ce trafic, pour ne plus être une supercherie, n'en est pas moins un trafic. Grâce au ciel, pour m'élever jusqu'à la noblesse, je n'ai pas besoin de m'abaisser jusque-là.

STURM.

Le notaire est arrivé, monsieur.

FRANTZ.

Qu'il attende.

Il passe à droite.

STURM.

Monsieur est-il content de l'ordonnance de sa fête?

FRANTZ, s'asseyant.

Point mécontent... c'est convenable.

STURM.

Monsieur est-il satisfait de la décoration de ses salons?

FRANTZ.

Cela ne manque pas de goût, j'en suis assez satisfait, monsieur Sturm.

STURM.

Monsieur ne souhaite pas qu'il y soit rien changé?

FRANTZ.

Pourquoi cette question?

STURM.

C'est que M. Spiegel prétend que monsieur l'a autorisé à couvrir de peintures tous les murs du château.

FRANTZ, à part, avec humeur.

Ma parole d'honneur, il se croit chez lui. (Haut.) Je ne veux pas dans ce salon d'autre peinture que le portrait du comte Sigismond.

STURM.

Dans tous les cas, si monsieur se décide à commander des peintures à M. Spiegel, je ne pense pas qu'il veuille y mettre le prix qu'y mettait le comte Sigismond... quatre-vingt mille florins pour un tableau !

FRANTZ.

Pardieu! vous m'y faites penser... Quatre-vingt mille florins, un tableau... (A part.) de Spiegel! (Haut, se levant.) Dites-moi, monsieur Sturm, vous avez beaucoup connu le comte Sigismond? Est-ce qu'il n'était pas un peu...?

Il se frappe le front avec le doigt. — Sturm cligne les yeux en souriant.

FRANTZ.

Voilà!... Avez-vous délivré le legs à M. Spiegel?

STURM.

Pas encore.

FRANTZ.

Ne négligez point cette affaire. (Il se rassied. — A part.) Quatre-vingt mille florins! Il a eu de la chance de me connaître, celui-là.

STURM.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

FRANTZ.

Pas pour l'instant...

Sturm sort.

SCÈNE IV.

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL, en tenue élégante d'étudiant.

Bonjour, monsieur Sturm. (A Frantz.) Suis-je à ton goût?

FRANTZ. Il se lève.

A la bonne heure!

SPIEGEL.

Et je n'ai pas fumé de la journée, mon cher! La bouche fraîche comme une rose!... Demain matin, les papillons viendront se poser sur mes lèvres.

FRANTZ.

Décidément, tu te ranges, mon cher Spiegel.

SPIEGEL.

Je m'étonne moi-même... Sais-tu que c'est diablement bien éclairé ici? Qui nous eût dit cela quand nous étions tous

trois dans notre petite chambre; qui nous eût dit que tu te marierais sur tes terres, dans ton château, et que toute la noblesse des environs viendrait signer à ton contrat?

FRANTZ.

Mais, mon cher, on a vu des choses plus surprenantes.

SPIEGEL.

Pas beaucoup... pas beaucoup. Dis donc, est-ce que je vais être obligé de danser?

FRANTZ.

Non.

SPIEGEL.

Bonne affaire! Ah! à propos, que je te dise : je te ménage une surprise.

FRANTZ.

Une surprise?... Tu me fais frémir! qu'est-ce que c'est?

SPIEGEL.

Tu verras!... une idée myrobolante... un trait de génie!

FRANTZ.

Mais quoi encore?

SPIEGEL.

Puisque c'est une surprise...

FRANTZ.

Tiens, Spiegel, là, vrai, tu m'épouvantes!... Il est temps d'en finir avec les enfantillages de notre vie d'artistes. Tout cela pouvait être charmant; mais la saison en est passée.

SPIEGEL.

Sois donc tranquille!... tu seras surpris et charmé. Attention! Voici des princesses.

FRANTZ.

Déjà! Non, ce n'est que Frédérique et mademoiselle de Rosenfeld.

SPIEGEL.

Que ça! Frédérique! (A part.) Qu'elle est belle!... Allons! est-ce que ça me regarde?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE, DOROTHÉE.

FRANTZ, à Frédérique.

Ce n'est pas ma richesse qu'on enviera ce soir.

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz... Tu me trouves belle?

FRANTZ.

Comme le jour.

FRÉDÉRIQUE.

Tant mieux, mon ami!... Mais, vois donc, que mademoiselle est charmante!

FRANTZ.

Oui, charmante.

DOROTHÉE.

Près de mademoiselle Frédérique, il est bien difficile de paraître jolie.

SPIEGEL.

Très-difficile... excessivement diffi...

FRANTZ.

Tais-toi donc!

FRÉDÉRIQUE

Eh bien, mon bon Spiegel, c'est ce soir que vous faites votre entrée dans le monde?

SPIEGEL.

Le petit vicomte m'a dit qu'il n'était bruit que de cela à la cour.

DOROTHÉE.

Si vous croyez qu'on s'occupe de vous à la cour!...

SPIEGEL.

Je le croyais, mademoiselle... Vous effeuillez une de mes dernières illusions.

DOROTHÉE, à Frédérique.

Nous pouvons nous asseoir; il y a de la place.

Elles s'asseyent l'une près de l'autre à droite.

FRANTZ, tirant sa montre.

Dix heures... et personne encore...

Il se promène dans le salon du fond.

SPIEGEL, se promenant de son côté.

C'est amusant, le monde!

DOROTHÉE, à Frédérique.

Vous devez être bien contente, mademoiselle : vous avez une soirée de contrat comme n'en ont pas beaucoup de duchesses.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas là ce qui me rend contente, mademoiselle; j'aurais voulu autour de mon bonheur moins d'éclat et de bruit.

DOROTHÉE.

Pourquoi donc?... Vous aimez la danse?

FRÉDÉRIQUE.

Je n'en sais rien... je n'ai jamais dansé.

DOROTHÉE.

Oh! que c'est drôle!

Un laquais leur présente un plateau chargé de glaces.

FRANTZ, qui paraît un instant. — Un laquais lui présente un plateau chargé de verres de punch.

Non!...

Le laquais présente le plateau à Spiegel, qui est assis à gauche ; il prend un verre.

SPIEGEL, après avoir bu.

Qui a fait ce punch ?

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas moi, monsieur.

SPIEGEL.

Je vous en félicite, mon bon ami... Dis donc, Frantz, le punch est faible.

FRANTZ.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait ?

Il sort.

DOROTHÉE.

Est-ce que M. Spiegel va demeurer ici avec vous ?

FRÉDÉRIQUE.

Sans doute.

DOROTHÉE.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que vous ignorez, mademoiselle, tout ce que son cœur renferme de dévouement et de bonté.

DOROTHÉE.

Connaissez-vous M. Conrad ?

FRÉDÉRIQUE.

M. Conrad ?

DOROTHÉE.

De Stolzenfeld... Un officier de chevau-légers.

FRÉDÉRIQUE.

Non, mademoiselle, je ne le connais pas.

DOROTHÉE.

C'est lui qui est joli avec son uniforme bleu de ciel !

FRÉDÉRIQUE.

Bleu de ciel !... Il doit être en effet bien joli.

DOROTHÉE.

Mais nous sommes seules ici ; M. Spiegel s'endort poliment ; monsieur Frantz est sorti...

FRÉDÉRIQUE.

Voulez-vous que nous allions faire un tour dans la galerie ?

DOROTHÉE.

Je le veux bien.

Elles sortent par la droite.

SCÈNE VI.

SPIEGEL, endormi ; FRANTZ.

FRANTZ, rentrant par le fond, à droite.

Onze heures... Personne encore... c'est étrange !... (Frappant sur l'épaule de Spiegel.) Réveille-toi donc !

SPIEGEL, se réveillant en sursaut.

Est-ce qu'on arrive ?

FRANTZ.

Eh non ! mais on ne peut tarder. — Onze heures !

SPIEGEL.

Dis donc, ça me fait bien l'effet qu'il ne viendra personne.

FRANTZ.

Impossible... Ils auraient écrit....

SPIEGEL.

A cette heure-ci, ils sont tous couchés.

Il tire un cigare de sa poche.

FRANTZ.

Eh bien, tu vas fumer?

SPIEGEL.

Pas ici, sois tranquille !

Il sort.

SCÈNE VII.

FRANTZ, seul; puis LE BARON.

FRANTZ. Il tire sa montre.

Personne!... Qu'est-ce qui peut les empêcher de venir? Il faut qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, quelque grand événement que j'ignore. Je n'ai pas lu le journal aujourd'hui : y aurait-il bal à la cour? Oh! non, le baron et la margrave le sauraient.

LE BARON, entrant.

Mauvaise nouvelle, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Quoi donc?

LE BARON.

Vous n'aurez personne.

FRANTZ, avec effroi.

Est-ce que le roi est mort?

LE BARON.

Rassurez-vous, Sa Majesté se porte à merveille.

FRANTZ.

Eh bien, alors?

LE BARON.

Voici une lettre que je reçois à l'instant du feld-maréchal; mais je ne sais si je dois...

FRANTZ.

Donnez, donnez... Je suis prêt à tout.

LE BARON.

Vous l'exigez? Eh bien, du courage, mon cher enfant.

Il lui donne la lettre.

FRANTZ, lisant.

« Mon cher Alfred, ton petit millionnaire se moque-t-il du monde de nous inviter à son contrat de mariage avec mademoiselle Javotte? »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Non non, je vous l'ai dit, je suis prêt à tout. (Reprenant.) « ... Avec mademoiselle Javotte. Se figure-t-il, parce que je l'ai reçu poliment, que nous ayons couru le cachet ensemble? Il a donné assez de leçons pour en recevoir une à son tour, et, afin qu'elle soit complète, personne de nous ne daignera s'excuser auprès de ce petit monsieur. Quant à son art... »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz... Ce diable de maréchal!

FRANTZ.

Non, non, j'irai jusqu'au bout. (Reprenant.) « ... Quant à son

art, conseille-lui d'y renoncer. Lorsqu'on a le malheur d'avoir écrit une symphonie payée dix-huit millions, on n'a plus le droit de faire de la musique. Son génie, si tant est qu'il en ait, serait toujours fort au-dessous de son salaire.

» Tout à toi. »

(Il rend la lettre au baron. — Silence.) Monsieur le baron, votre nom est à vendre, je vous l'achète.

LE BARON.

A qui croyez-vous parler, monsieur?... Vous vous méprenez étrangement. Oui, j'ai pu penser à rentrer, en vous adoptant, dans une partie de mon héritage, mais à la condition d'y rentrer tête haute. Vos manières m'avaient plu, et, dans ma pensée, vos intérêts étaient consultés pour le moins autant que les miens. Dès que vous le prenez sur ce ton...

FRANTZ.

Pardon, monsieur... j'ai la tête perdue... vous devez le comprendre... Si, comme on me l'a dit, vous avez de l'amitié pour moi, eh bien, relevez-moi, faites-moi l'égal de ceux qui me foulent aux pieds.

LE BARON.

Vous venez de rendre la chose difficile, monsieur.

FRANTZ.

Ah! monsieur le baron, ne n'accablez pas... Je vous l'ai dit, j'ai la tête perdue. Vous seul pouvez effacer le soufflet que je viens de recevoir... et je vous supplie!...

LE BARON.

A la bonne heure... Mais, si j'y consentais, il est bien entendu que vous vous regarderiez comme mon obligé, et

qu'une fois adopté, vous auriez pour moi les égards qu'un fils doit à son père.

FRANTZ.

Oh ! je vous le jure, monsieur.

LE BARON.

C'est bien, monsieur. Soyez sûr que, de votre côté, quand je vous aurai donné mon nom, vous trouverez chez moi un appui sérieux.

FRANTZ.

J'y compte, monsieur, et je vous remercie... Partons pour Munich.

LE BARON.

Allons, monsieur, partons. Je présenterai demain votre requête au roi. Ce soir, on n'est pas venu chez le musicien Milher; on viendra dans huit jours chez le chevalier de Berghausen. Faites atteler une berline pendant que je vais prendre un costume de voyage. (Fausse sortie ; il redescend à la gauche de Frantz.) Ah çà! plus de symphonie?

FRANTZ.

Soyez tranquille.

LE BARON.

Les Berghausen aiment la musique, mais ils n'en font pas; vous n'irez plus divertir les gens à domicile?

FRANTZ.

C'est assez d'une fois... c'est trop.

LE BARON.

Faites atteler.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VIII.

FRANTZ, seul; puis FRÉDÉRIQUE et PIEGEL.

FRANTZ, après un silence.

C'est fait! (Entrent Spiegel et Frédérique.) Ah! c'est vous? Adieu, je pars pour Munich... une affaire de la dernière importance...

SPIEGEL.

Et le contrat?

FRANTZ.

Dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Dans huit jours?

FRANTZ.

Oui, oui, sois tranquille... dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, mon Dieu! qu'as-tu donc, Frantz? Est-ce qu'il nous est arrivé un malheur?

FRANTZ.

Non... non... ne t'inquiète pas... je n'ai pas le temps de vous expliquer... Adieu!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Que le diable emporte la richesse! Les riches ont toujours un tas d'affaires plus pressées que le bonheur.

FRÉDÉRIQUE.

Allons! nous signerons le contrat dans huit jours. Frantz aura pensé que nous sommes assez jeunes pour perdre une semaine.

SPIEGEL.

Il ne s'agit pas seulement du contrat... je ménageais une surprise à Frantz, moi.

FRÉDÉRIQUE.

Une surprise!... Vous ne m'en avez pas parlé.

SPIEGEL.

C'est que je vous la ménageais, à vous aussi.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! dites-moi ce que c'est.

SPIEGEL.

Vous savez que Frantz n'a jamais eu la joie d'entendre sa symphonie à grand orchestre. Autrefois, il était trop pauvre pour se donner ce plaisir.

FRÉDÉRIQUE.

Aujourd'hui, il est trop riche pour avoir le temps d'y penser.

SPIEGEL.

Eh bien, moi, l'autre jour, sans en rien dire à personne, j'étais allé à Munich, j'avais retiré la partition de la Société des concerts, je l'avais distribuée aux musiciens qui sont là, et tout à l'heure la symphonie devait éclater sur nos têtes pendant qu'on aurait signé votre contrat... Une fameuse idée, n'est-ce pas? la Gloire couronnant le Bonheur. Une petite allégorie. Mais à quoi pensez-vous ?

FRÉDÉRIQUE.

Je pense, mon ami, à tout ce que votre cœur renferme de choses exquises et charmantes. Vous avez des délicatesses de femme.

SPIEGEL.

Oh! oh! je ne suis pas méchant.

FRÉDÉRIQUE.

C'est moi qui aurais dû avoir cette idée... et, pourtant, j'aime mieux qu'elle vienne de vous.

SPIEGEL.

Pourquoi?

FRÉDÉRIQUE.

Parce qu'à vous voir, on ne se douterait pas des raffinements de tendresse dont vous êtes capable.

SPIEGEL.

Bah! je ne suis qu'un vieil égoïste... J'ai commencé par me donner le plaisir que je voulais vous faire : j'ai entendu hier la répétition générale de la symphonie... Si vous saviez comme c'est beau!

FRÉDÉRIQUE.

Je le sais.

SPIEGEL.

Ouich!... vous ne l'avez entendue qu'au piano... C'est bien autre chose à grand orchestre... Voyez-vous, je buvais du

nectar, je voyais défiler devant mes yeux tous les tableaux que je n'ai pas faits. Et quand je pensais que je suis l'ami de cet homme-là!...

FRÉDÉRIQUE.

Oui, vous avez le droit d'être fier quand vous songez à Frantz; vous avez été le père nourricier de son génie.

SPIEGEL.

Ah! sa symphonie l'acquitte envers moi... Mais, dites donc, Frédérique, les violons sont payés. Qui nous empêche de nous donner ce luxe à nous deux?

FRÉDÉRIQUE, montrant le portrait du comte Sigismond.

A nous trois.

SPIEGEL.

Oui, digne homme, cela te réjouira. (Disposant deux fauteuils en face de la porte de gauche, à la cantonade.) Commencez, messieurs, l'assemblée est au complet!

FRÉDÉRIQUE.

Que ce monde a bien fait de ne pas venir! Chère symphonie! cher poëme de nos belles années! pas une note n'en tombera ailleurs que dans nos cœurs. — En l'écoutant, nous entendrons chanter les douces heures de notre pauvreté. Oh cher et bon Spiegel.

Elle lui tend la main; Spiegel la conduit à un fauteuil et s'assied auprès d'elle sans quitter sa main; il fait signe aux musiciens à gauche. — On entend la symphonie, qui, après quelques mesures, s'arrête brusquement à la voix de Frantz.

FRANTZ.

Silence, malheureux! silence donc!

SPIEGEL, se levant.

Frantz!

FRÉDÉRIQUE, se levant.

Qu'a-t-il donc?

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANTZ, en costume de voyage; puis LE BARON.

FRANTZ, tenant la partition et entrant furieux par la gauche.

C'est la surprise que tu me ménageais, Spiegel? J'aurais dû m'en douter.

Il déchire la partition.

SPIEGEL.

Que fais-tu?

FRANTZ.

Je déchire mon passé, je ne suis plus un artiste.

Spiegel le saisit par le bras, et le fait retourner vers le portrait du comte.

SPIEGEL.

Dis-lui donc ça, à lui!

Frantz reste immobile, les yeux baissés.

LE BARON, entrant, à Frantz.

Eh bien, partons-nous?

FRANTZ, brusquement.

Partons.

FRÉDÉRIQUE.

Le malheureux! renier son génie!

SPIEGEL.

C'est qu'il n'en avait pas!

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTTLIEB, FRANTZ.

Frantz est assis à droite.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le notaire.

FRANTZ.

Qu'il entre. — Bonjour, Gottlieb.

GOTTLIEB.

M. Frantz Milher avait mis en moi toute sa confiance; j'ose espérer que M. le chevalier de Berghausen ne me la retirera pas.

FRANTZ.

Asseyez-vous. (Gottlieb s'assied.) Je vous ai fait appeler pour m'entendre avec vous sur les modifications que mon titre nécessite dans le contrat : au nom de Milher, vous ajouterez celui de Berghausen.

GOTTLIEB.

J'écrirai donc : « Monsieur Frantz Milher, chevalier de Berghausen. »

FRANTZ.

Non, vous mettrez : « Le chevalier Milher de Berghausen. »

GOTTLIEB.

N'y a-t-il rien de changé dans les clauses du contrat?

FRANTZ.

Si fait. Je constituais en dot à la future trois cent mille florins : vous y substituerez ma terre de Ransberg, qui représente la même valeur, et vous ajouterez le nom de la terre à celui de ma cousine.

GOTTLIEB.

Mademoiselle Frédérique Wagner de Ransberg.

FRANTZ.

C'est cela.

GOTTLIEB.

Monsieur le chevalier a eu là une idée des plus heureuses

FRANTZ.

Je ne vous demande pas votre opinion.

GOTTLIEB, à part.

S'il croit que je la lui donne!

Entre Spiegel

SCÈNE II.

LES MÊMES, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Bonjour. J'ai à te parler.

FRANTZ.

Tu vois bien que je suis en affaires. (A Gottlieb, qui s'est levé et se confond en salutations.) Ne vous dérangez donc pas, monsieur Gottlieb. (A part.) Une explication ! des reproches ! (Gottlieb se rassied. — A Gottlieb.) Demain, à huit heures du soir, la signature du contrat.

GOTTLIEB.

C'est entendu. M. le chevalier n'a plus rien à me dire?

FRANTZ.

Si fait. Comment vont vos petites affaires, maître Gottlieb?

GOTTLIEB.

M. le chevalier est trop bon.

FRANTZ.

Se marie-t-on beaucoup dans le pays?

GOTTLIEB.

Peu, peu; mais on y meurt pas mal. Je me rattrape sur les testaments.

FRANTZ.

Quel âge avez-vous donc, monsieur Gottlieb?

GOTTLIEB.

Cinquante-cinq ans, monsieur le chevalier.

FRANTZ.

Vous vous portez bien?... (Voyant que Spiegel s'assied à gauche; à part.) Allons, décidément, il faut en passer par là. (Haut.) Au revoir, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, saluant.

M. le chevalier...

Il sort par le fond; en même temps, Spiegel se lève et se tient debout au milieu du théâtre.

SCÈNE III.

FRANTZ, SPIEGEL.

FRANTZ, *après un silence.*

Si tu viens me faire des remontrances sur mon adoption, je te préviens qu'elles sont inutiles. Les lettres royales sont signées, et le baron, qui est resté à Munich pour en presser l'expédition, doit les apporter aujourd'hui. Ainsi, il n'y a plus à revenir là-dessus.

SPIEGEL.

Est-ce que je t'ai parlé de cela depuis ton retour?

FRANTZ.

Je vois bien sur ton visage que je n'ai pas l'honneur de ton approbation.

SPIEGEL.

Je pense que tu t'en passes.

FRANTZ.

Parfaitement... quand j'ai le témoignage de ma conscience.

SPIEGEL.

Ta conscience ! Non, rien... je ne veux pas parler de cela.

FRANTZ.

Pourquoi donc? Crois-tu que je redoute l'entretien?

SPIEGEL.

Il serait inutile. D'ailleurs, il s'agit d'autre chose.

FRANTZ, *allant et venant devant Spiegel, qui reste immobile.*

J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire à ma position.

SPIEGEL.

Rien de mieux.

FRANTZ.

Ce que j'ai cru devoir à moi, à ma cousine.

SPIEGEL.

D'accord.

FRANTZ.

Et au comte Sigismond lui-même.

SPIEGEL.

Qui dit le contraire?

FRANTZ.

Enfin, j'ai fait ce qui m'a plu, tu m'entends?

SPIEGEL.

Tu as raison.

FRANTZ.

Si j'ai raison, pourquoi me boudes-tu?

SPIEGEL.

Je ne te boude pas.

FRANTZ.

Il n'y a moyen de rien tirer de toi! Va te promener avec tes airs de victime.

SPIEGEL.

J'irai tout à l'heure, quand je t'aurai parlé.

FRANTZ, à la droite de Spiegel.

Alors, dépêche-toi!

SPIEGEL.

J'ai reçu une lettre d'Hermann. Il entre en convalescence.

FRANTZ.

Tant mieux pour lui!

SPIEGEL.

Mais il n'a pas le sou.

FRANTZ.

Tant pis pour lui !

SPIEGEL.

Je lui ai écrit tes intentions à son égard.

FRANTZ.

Mes intentions ?

SPIEGEL.

Ne veux-tu pas lui envoyer dix mille florins ?

FRANTZ.

Moi? Je n'ai pas parlé de cela.

SPIEGEL.

Tu as la mémoire courte. Tu ne te souviens pas de ce que tu disais dans notre atelier? « Si je devenais riche, je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi. »

FRANTZ.

Bon, bon !

SPIEGEL.

« J'enverrais dix mille florins à Hermann. »

FRANTZ.

Dix mille seulement? Es-tu sûr que ce ne soit pas cent mille ?

SPIEGEL.

Je n'ai entendu que dix mille ; mais tu as le droit d'envoyer davantage... tu es assez riche.

FRANTZ.

Riche, moi? Je n'ai pas un écu disponible; j'ai payé quatre-vingt-douze mille florins de legs; la succession a trois

procès en train; il faut réparer la toiture du château qui menace ruine; tout mon revenu se trouve absorbé.

SPIEGEL, mettant la main à sa poche.

C'est triste. Veux-tu que je te prète quelque monnaie?

FRANTZ.

Je n'ai pas dix mille florins à jeter par la fenêtre.

SPIEGEL.

Il faut donc qu'Hermann meure de faim?

FRANTZ.

Est-ce qu'on meurt de faim? C'est une phrase inventée par les paresseux. Je ne veux pas être la vache à lait de tous les bohémiens que j'ai connus. J'aime les arts, j'entends protéger les artistes, mais les véritables artistes, et non pas ces fainéants qui abritent leur paresse sous une prétendue vocation. S'ils ont du talent, qu'ils travaillent et ils s'enrichiront.

SPIEGEL.

Comme toi, n'est-ce pas? (Entre Frédérique, qui s'arrête au fond de la scène et écoute, les bras croisés sur sa poitrine.) N'en parlons plus! J'enverrai la somme à Hermann sur le legs du comte Sigismond. Toute sa fortune n'est pas tombée en mauvaises mains.

FRANTZ.

Voyons, puisque tu le veux absolument, je m'exécuterai.

SPIEGEL.

Il est trop tard. Tu as dit un mot de trop. Hermann ne peut plus rien accepter de toi.

FRANTZ.

Parbleu! pour un mot qui m'est échappé.

SPIEGEL.

Ces mots-là n'échappent pas aux cœurs bien placés.

FRANTZ.

Oh! alors, prends-le comme tu voudras. J'ai offert d'envoyer l'argent, tu ne veux pas, je m'en lave les mains.

SPIEGEL.

C'est un mot connu! — Tiens, je vois le fond de ta pensée : tu veux te brouiller avec Hermann parce qu'il te tutoie et que son père n'était qu'un petit marchand — comme le tien.

FRANTZ.

Crois-tu m'humilier en me le rappelant?

SPIEGEL.

Je crois te le rappeler.

FRANTZ.

Sais-tu que tes aigres façons de censeur sont parfaitement ridicules, que tu abuses des droits de l'amitié, et que je ne suis ni d'âge ni d'humeur à supporter ce contrôle perpétuel de toutes mes actions?

SPIEGEL.

Crois-tu, toi, parce que tu es riche et anobli, que tu échappes au jugement de tes amis? Espères-tu traiter mon estime en pays conquis?

FRANTZ.

Si ce qui se fait ici te déplaît...

SPIEGEL.

Si j'y suis encore, crois bien que ce n'est pas à cause de toi... Tu n'as pas de cœur.

FRANTZ.

Si un autre me parlait ainsi!

SPIEGEL.

Provoque-moi, chevalier! cela t'achèvera de peindre.

FRANTZ.

Tiens! je m'en vais, car je finirais par m'oublier.

Il sort par la porte de droite sans voir Frédérique.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! malheureuse!... Vous l'avez dit, il n'a pas de cœur.

Elle tombe dans un fauteuil en pleurant.

SPIEGEL.

Vous avez entendu?...

FRÉDÉRIQUE.

Tout, Spiegel, tout!

SPIEGEL, *à part.*

Pauvre enfant! Elle l'aime encore! (*Haut.*) Ne pleurez pas!

FRÉDÉRIQUE.

Quelle dureté! quelle sécheresse!

SPIEGEL.

Mais non... vous vous trompez... vous n'avez pas tout entendu... C'est ma faute, je m'y suis mal pris... Vous savez... je suis maladroit... je l'ai irrité... Ne pleurez pas... (*Il se met à genoux devant Frédérique et lui prend les mains.*) Vous me brisez le cœur... Je vous dis qu'il n'est pas méchant... je suis sûr qu'il reviendra de lui-même... Je vais lui demander pardon... il est bon... il vous aime... Mais, au nom du ciel, ne pleurez pas!...

FRÉDÉRIQUE.

Ah ! je suis perdue, Spiegel, je suis perdue! Lâche que je suis ! pourquoi suis-je restée?... (Elle se lève.) Partons ! emmenez-moi.

SPIEGEL.

Non; vous l'aimez toujours... ne partez pas... vous ne pourriez pas vivre sans lui... au nom de votre bonheur...

FRÉDÉRIQUE.

Mon bonheur!... vous savez bien que je l'ai perdu jour par jour, heure par heure, depuis que je suis ici... Ne sentez-vous pas qu'il rougira de moi, comme il a rougi de son père et de son art ?

SPIEGEL.

Rougir de vous ! si je le croyais ! mais non, Frédérique... nous avons fait un mauvais rêve... tout cela n'est pas vrai... nous allons nous réveiller... Et puis, dans tous les cas, nous aurons fait notre devoir jusqu'au bout.

FRÉDÉRIQUE.

Et pourtant, vous voulez partir, vous.

SPIEGEL.

Eh bien, je resterai, je resterai pour vous, pour vous aider, pour vous soutenir... et je ne partirai que lorsque vous serez heureuse.

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes mon véritable ami, vous !

SPIEGEL.

Vous ne savez pas combien je vous aime, vous ne le saurez jamais.

FRÉDÉRIQUE.

Tenez, voici le père qu'il s'est donné. Allons-nous-en !

Elle sort par le fond.

SPIEGEL, regardant le baron qui entre.

Vieux misérable!

Il sort à la suite de Frédérique.

SCÈNE V.

LE BARON, seul ; puis FRANTZ et STURM.

LE BARON.

Je leur fais l'effet de la tête de Méduse... Ah çà! est-ce que monsieur mon fils ne m'attend pas, qu'il n'est pas venu à ma rencontre ?... Ah!

Frantz entre par la porte de gauche, suivi de Sturm.

STURM.

On l'enchaîne bien, mais M. Spiegel le détache toujours.

FRANTZ.

Eh bien, qu'on m'en débarrasse, qu'on ne m'en rompe plus la tête. Allez. (Sturm sort. Frantz allant au baron.) J'apprends votre arrivée monsieur, et j'accours...

LE BARON.

Monsieur?... Voici qui vous donne le droit de m'appeler désormais votre père. (Il lui tend un parchemin ; Frantz l'ouvre et le parcourt des yeux.) Êtes-vous content, chevalier?

FRANTZ.

Merci! (Tirant des papiers de sa poche.) Vous n'avez plus qu'un seul créancier, et celui-là ne vous tourmentera pas.

LE BARON, prenant les papiers de la main de Frantz.

Bien, mon fils!

FRANTZ.

Je dois vous apprendre, monsieur, que mon contrat de mariage avec ma cousine se signe demain...

LE BARON.

Demain !... pourquoi cette précipitation?

FRANTZ.

Il faut en finir.

LE BARON.

Qui vous y force?

FRANTZ.

L'honneur... ma parole.

LE BARON.

Votre parole?... Le chevalier de Berghausen est-il obligé de tenir les engagements de M. Frantz Milher? L'honneur?... Devez-vous donc une réparation à mademoiselle Frédérique? l'avez-vous compromise ? Vous l'avez recueillie, élevée, nourrie... Elle vous doit tout... vous ne lui devez rien...

FRANTZ.

Je me dis tout cela... et pourtant... j'aime Frédérique.

LE BARON.

Que diable! mon cher, vous pouviez faire un mariage d'inclination, quand vous n'étiez qu'un artiste; mais un gentilhomme n'a pas le droit d'épouser une grisette.

FRANTZ.

Une grisette?

LE BARON.

Eh! sans doute. Aux yeux du monde, votre cousine ne sera jamais autre chose. Vous vous perdez par le ridicule. On se demandera si vous n'avez revêtu un grand nom que

pour le salir. C'est tout simplement impossible. Je comprends votre situation. Ce n'est pas l'amour qui vous retient, mais une mauvaise honte. Je me charge de tout. Soyez tranquille : c'est votre cousine qui vous rendra votre parole ; vous lui donnerez cent mille florins de dot, pour mettre votre conscience en paix, et vous épouserez mademoiselle de Rosenfeld.

FRANTZ, qui a écouté jusque-là les yeux baissés, regardant le baron.

Vous vous acquittez envers la margrave, monsieur.

LE BARON.

Vous êtes un enfant. Ce mariage est une excellente affaire pour vous. J'en ai parlé à Sa Majesté, qui le verra d'un très-bon œil.

FRANTZ.

Vous pensez que le roi...?

LE BARON.

Le roi vous tiendra compte d'avoir relevé la fortune d'une des plus anciennes maisons du royaume, et l'aristocratie vous saura gré d'avoir saisi une occasion de restituer l'héritage du comte Sigismond à sa famille. La petite est jolie ; tant mieux pour vous ! Elle est bête : qu'est-ce que cela vous fait ? En vous donnant sa main, elle complète mon œuvre, elle donne le sacre à votre noblesse. C'est tout ce qu'il vous faut. La voici.

SCÈNE VI.

FRANTZ, LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

LE BARON, bas, à la margrave.

Il est à nous ! (Haut.) Bonjour, chère margrave ; le chevalier me parlait justement de votre fille.

LA MARGRAVE.

Et que disait-il?

FRANTZ.

Des banalités, madame. Je disais qu'elle est charmante et que son mari sera le plus heureux des hommes.

DOROTHÉE.

Vous vous trompez bien, monsieur ; si on me marie contre mon goût, je serai insupportable.

LA MARGRAVE.

Est-ce qu'on vous mariera malgré vous ? Je ne suis pas une mère barbare.

DOROTHÉE.

Je puis choisir ?

LA MARGRAVE.

Oui, pourvu que votre choix soit conforme à votre rang.

DOROTHÉE, à part.

Pauvre Conrad!

FRANTZ.

Vous payez cher votre noblesse, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Oh! oui. — J'aimerais mieux être une simple bergère.

FRANTZ, à part.

Quelle compagne !

LE BARON, bas, à Frantz, et l'attirant à droite.

Ayez donc l'air plus aimable.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, tres-pâle, traînant STURM par le collet.

SPIEGEL.

Est-ce vrai ? est-ce par ton ordre ?

FRANTZ.

Quoi ?

SPIEGEL.

Qu'il a tué Spark ?

FRANTZ.

Par mon ordre ?... Je ne sais ce que tu veux dire...

LE BARON.

Vous le savez très-bien, mon fils... Ayez le courage de vos actes. Vous avez ordonné tout à l'henre qu'on nous délivrât de cette odieuse bête, et vous avez bien fait.

SPIEGEL.

Est-ce vrai?

FRANTZ.

Eh bien, oui. — Après?

FRÉDÉRIQUE.

O mon Dieu!

SPIEGEL, lâchant l'intendant et tombant sur un fauteuil à gauche.

Il l'a tué!... Pauvre Spark! tu avais pourtant partagé sa misère; tu avais couché sur ses pieds l'hiver; tu étais heureux d'une de ses caresses; tu lui étais aussi tendrement dévoué que moi! mais il n'avait plus besoin de toi; tu n'étais plus bon qu'à l'aimer; tu n'étais ni beau ni élégant; tu le gênais comme moi... comme moi!

FRÉDÉRIQUE.

Ne pleurez pas devant ces gens-là, Spiegel; ils riraient de votre douleur.

LE BARON.

Pardon, belle demoiselle, je compatis... un chien qui donnait tant d'espérances!

SPIEGEL, se levant et passant au milieu.

Ce n'est pas lui seulement que je pleure, monsieur, ce n'est pas lui seulement qui est mort : c'est l'amitié qui remplissait ma vie. (A Frantz.) Je crois tout de toi maintenant. Ce dernier trait a déchiré le voile que j'épaississais sur mes yeux, et je vois toute ton âme. O égoïste! ô ingrat! ô lâche!

FRANTZ.

Spiegel!

SPIEGEL.

Tais-toi! Je t'ai nourri, nourri de mon pain, de mon cœur, de mon espérance. J'ai fait de mon talent litière à ton génie... Si tu m'avais demandé mon sang, je te l'aurais donné! Et sache tout! je l'aimais, elle... Oui, je l'aimais comme tu n'es pas capable de l'avoir aimée un seul instant! Ce qui me donnait la force de te sacrifier ma vie, c'est qu'elle

approuvait mon sacrifice, et qu'elle m'en payait par un regard. Eh bien, quand j'ai découvert qu'elle t'aimait, toi ! je t'ai pardonné ton bonheur et j'en suis resté le témoin. Et comment m'as-tu récompensé? Tu m'as amené au point de trouver un âcre plaisir à te reprocher mes bienfaits!... Après m'avoir pris mon talent, m'avoir pris Frédérique, tu m'as pris ta gloire, le but et la consolation de tous mes sacrifices. Il me restait mon chien, tu me l'as ôté... Ah! tu devais pourtant bien sentir dans ton cœur que je n'avais pas d'autre ami! Mais tu l'as tué pour te débarrasser de son maître... Sois content... je m'en vais.

FRÉDÉRIQUE.

Nous nous en allons! Il y a longtemps que je me sens de trop ici! Je vous connais aussi maintenant! mon amour a fini en même temps que l'amitié de Spiegel.

SPIEGEL.

Noble fille !

Il lui prend la main.

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Restez dans votre fortune et votre noblesse ; mais, je vous le dis, votre châtiment commence, votre triomphe sera votre supplice.

SPIEGEL.

Regarde-nous bien, Frantz : c'est le bonheur qui sort de chez toi pour n'y plus rentrer. Garde mon tableau, accroche-le dans ton alcôve ; un jour, tes yeux se rempliront de larmes en s'y arrêtant; mais il sera trop tard! Adieu! — Venez, Frédérique.

FRANTZ.

Arrêtez! Oui, c'est le bonheur qui s'en va... Reste, Frédérique; je ne t'ai rien fait, à toi!... Reste, je t'en supplie!... tu m'aimes encore!

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes rayé de mon cœur. (Montrant Spiegel.) Tout ce que

j'aimais en vous n'existait qu'en lui. (A Spiegel.) Tu étais sa bienfaisance, sa bonté, son enthousiasme... Toi parti, il n'a plus d'âme.

FRANTZ.

Vous oubliez que je vous ai recueillie.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas vous, c'est lui; je le comprends, maintenant.

FRANTZ.

C'est bien! Voici ma réponse à vos outrages : je suis votre seul parent, c'est mon droit et mon devoir de vous doter...

Spiegel s'élance sur lui; Frédérique l'arrête.

SPIEGEL, après un silence.

Partons, Frédérique.

Ils sortent.

LE BARON.

Bon voyage!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Conrad de Stolzenfeld!

LE BARON.

Un de nos amis, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Faites entrer.

FIN DE LA PIERRE DE TOUCHE

LE

MARIAGE D'OLYMPE

PIÈCE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE
le 17 juillet 1855.

A MON AMI

ERNEST MEISSONIER

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE PUYGIRON.
HENRI DE PUYGIRON.
LE BARON DE MONTRICHARD.
BAUDEL DE BEAUSÉJOUR.
ADOLPHE.
LA MARQUISE DE PUYGIRON.
GENEVIÈVE DE WURZEN.
PAULINE.
IRMA.

Le 1er acte aux eaux de Pilnitz. — Le 2e et le 3e acte chez le marquis de Puygiron, à Vienne.

LE

MARIAGE D'OLYMPE

ACTE PREMIER.

Le salon de conversation aux eaux de Pilnitz. — Trois grandes portes cintrées au fond donnant sur un jardin ; au milieu, un divan rond ; à droite, une table couverte de journaux ; à gauche, un tête-à-tête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE PUYGIRON, lisant un journal, à gauche, près de la table ; MONTRICHARD, assis sur le divan en face du public. BAUDEL DE BEAUSÉJOUR, sur le divan de façon que le public ne voie que ses jambes.

MONTRICHARD, lisant le *Guide du Voyageur*.

« Pilnitz, à neuf kilomètres sud-est de Dresde, résidence de la cour pendant l'été. Château royal ; eaux thermales ; magnifique établissement de bains ; maison de jeux publics... » (Il jette le livre.) Ce petit ouvrage est palpitant d'intérêt !

LE MARQUIS.

Dites-moi donc, monsieur de Montrichard, vous qui êtes au courant de la France moderne, qu'est-ce que c'est que mademoiselle Olympe Taverny? une actrice?

MONTRICHARD.

Non, monsieur le marquis; c'est tout simplement une des femmes le mieux et le plus entretenues de Paris. Comment son nom arrive-t-il jusqu'aux eaux de Pilnitz?

LE MARQUIS.

Le Constitutionnel annonce sa mort.

MONTRICHARD.

Est-il possible? Une fille de vingt-cinq ans! Pauvre Olympe!

BAUDEL, se levant derrière le divan.

Olympe est morte?

MONTRICHARD, après avoir cherché d'où sort la voix, se lève et salue.

Monsieur l'a connue?

BAUDEL, très-fat.

Comme tout le monde... beaucoup.

MONTRICHARD.

Comment est-elle morte, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Voici la nouvelle : (Lisant.) « On écrit de Californie : « La » fièvre jaune vient d'enlever à la fleur de l'âge une de nos » plus charmantes compatriotes, mademoiselle Olympe Ta- » verny, huit jours après son arrivée à San-Francisco. »

MONTRICHARD.

Que diable allait-elle faire en Californie? Elle avait dix mille livres de rente.

BAUDEL.

Elle les aura perdues à la Bourse.

MONTRICHARD, au marquis.

Cela m'a toujours paru un contre-sens énorme que ces joyeuses créatures fussent sujettes à un accident aussi sérieux que la mort, ni plus ni moins que les honnêtes femmes.

LE MARQUIS.

C'est la seule façon qu'elles aient de régulariser leur position. Mais ce qui m'étonne, c'est que les journaux leur accordent des articles nécrologiques.

MONTRICHARD, s'asseyant à droite de la table.

Voilà longtemps que vous avez quitté la France, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Depuis la Vendée de 1832.

MONTRICHARD.

Il y a eu du changement en vingt-deux ans.

LE MARQUIS.

Cela devait être, et les choses marchaient déjà vers une confusion générale. Mais, que diable! il y avait une pudeur publique.

MONTRICHARD.

Eh! que peut la pudeur publique contre un fait reconnu? Or, l'existence de ces demoiselles en est un. Elles ont passé des régions occultes de la société dans les régions avouées. Elles composent tout un petit monde folâtre qui a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles; elles reçoivent et donnent des bals; elles vivent en famille, elles mettent de l'argent de côté et jouent à la Bourse. On ne les salue pas encore quand on a sa mère ou sa sœur à son bras, mais on les mène au bois en calèche découverte et au spectacle en première loge... et cela sans passer pour un cynique.

BAUDEL.

Voilà!

LE MARQUIS.

C'est très-curieux. De mon temps, les plus affronteurs n'auraient pas osé s'afficher ainsi.

MONTRICHARD.

Parbleu! de votre temps ce nouveau monde était encore un marais; il s'est desséché, sinon assaini. Vous y chassiez bottés jusqu'à la ceinture; nous nous y promenons en escarpins. Il s'y est bâti des rues, des places, tout un quartier; et la société a fait comme Paris, qui tous les cinquante ans s'agrége ses faubourgs : elle s'est agrégé ce treizième arrondissement. Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles ont pris droit de cité dans les mœurs publiques, le théâtre a pu les mettre en scène.

LE MARQUIS.

Comment! en plein théâtre, des femmes qui... Et le parterre supporte cela?

MONTRICHARD.

Très-bien ; ce qui vous prouve qu'elles sont du domaine de la comédie, et par conséquent du monde.

LE MARQUIS.

Je tombe des nues.

MONTRICHARD.

D'où tomberiez-vous donc si je vous disais que ces dames trouvent à se marier?

LE MARQUIS.

Avec des chevaliers d'industrie?

MONTRICHARD.

Non pas! avec des fils de bonne maison.

LE MARQUIS.

Des idiots de bonne maison.

MONTRICHARD.

Mon Dieu, non. La turlutaine de notre temps, c'est la réhabilitation de la femme perdue... déchue, comme on dit ; nos poëtes, nos romanciers, nos dramaturges, remplissent les jeunes têtes d'idées fiévreuses de rédemption par l'amour, de virginité de l'âme, et autres paradoxes de philosophie transcendante... que ces demoiselles exploitent habilement pour devenir dames, et grandes dames.

LE MARQUIS.

Grandes dames ?

MONTRICHARD.

Parbleu ! l'hyménée est leur dernier coup de filet ; il faut que le poisson en vaille la peine.

LE MARQUIS, se levant.

Vertubleu ! monsieur de Montrichard, leur beau-père ne leur tord pas le cou ?

MONTRICHARD, se levant.

Et le Code pénal, monsieur le marquis?

Bandel se lève et descend peu à peu à gauche.

LE MARQUIS.

Je me moquerais bien du Code pénal en pareille circonstance! Si vos lois ont une lacune par où la honte puisse impunément s'introduire dans les maisons, s'il est permis à une fille perdue de voler l'honneur de toute une famille sur le dos d'un jeune homme ivre, c'est le devoir du père, sinon son droit, d'arracher son nom au voleur, fût-il collé à sa peau comme la tunique de Nessus.

MONTRICHARD.

C'est de la justice un peu sauvage pour notre temps, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est possible; aussi ne suis-je pas un homme de ce temps-ci.

BAUDEL.

Cependant, monsieur le marquis, supposez que cette fille ne laisse pas traîner dans le ruisseau cette robe volée, comme vous dites...

LE MARQUIS.

Supposition inadmissible, monsieur.

BAUDEL.

Ne se peut-il pas que, lasse de son dévergondage, heureuse d'une vie calme et pure...

LE MARQUIS.

Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes, vous verrez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner.

MONTRICHARD.

La nostalgie de la boue!

BAUDEL.

Vous n'admettez donc pas de Madeleines repentantes?

LE MARQUIS.

Si fait, mais au désert seulement.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE, entrant par le fond à droite.

LE MARQUIS.

Chut, messieurs! Voici des oreilles chastes.

MONTRICHARD.

Comment se portent madame la marquise et mademoiselle Geneviève?

LA MARQUISE.

Mieux, monsieur, je vous remercie... — Avez-vous lu vos journaux, mon ami?

LE MARQUIS.

Oui, ma chère, et je suis à vos ordres.

GENEVIÈVE.

Il n'y a pas de nouvelles de Turquie, grand-père?

LE MARQUIS.

Non, mon enfant.

MONTRICHARD.

Vous vous intéressez à la guerre, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Oh! je voudrais être un homme pour y aller.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite folle.

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas poltronne; je tiens cela de vous, grand'-maman; vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LA MARQUISE, lui donnant une petite tape sur la joue et se retournant vers son mari.

Voulez-vous venir à la source, Tancrède? C'est l'heure.

LE MARQUIS.

Allons. (Aux jeunes gens.) Nous sommes ici pour les eaux, nous autres invalides... Prenez mon bras, marquise; marchez devant, petite fille. (Bas, à la marquise.) As-tu mieux dormi?

LA MARQUISE, de même.

Presque bien, et toi?

LE MARQUIS.

Moi aussi.

Ils sortent. — Montrichard les accompagne et se dirige vers le fond.

SCÈNE III.

MONTRICHARD, BAUDEL.

BAUDEL, à Montrichard.

Je suis ravi, monsieur, d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

MONTRICHARD, se retournant.

Quand donc ai-je eu cet honneur, monsieur?

BAUDEL.

Mais... là... tout à l'heure.

MONTRICHARD.

Pour quelques mots échangés? Diantre! vous êtes prompt connaisseur.

BAUDEL.

Voilà longtemps que je vous connais de réputation, et que j'ai un ardent désir d'être de vos amis...

MONTRICHARD.

Vous êtes bien bon; mais, quoique mon amitié ne soit pas le temple de l'étiquette, encore n'y entre-t-on pas sans se faire annoncer! (A part.) Quel est cet olibrius?

BAUDEL, saluant.

Anatole de Beauséjour...

MONTRICHARD.

Chevalier de Malte?

BAUDEL.

Je l'avoue.

MONTRICHARD.

La croix de Malte coûte quinze cents francs... le nom de Beauséjour coûte combien?

BAUDEL.

Deux cent mille francs en terres...

MONTRICHARD.

C'est cher. Vous devez en avoir un autre... meilleur marché.

BAUDEL.

Ah! ah! ah! très-joli! — En effet, monsieur, je m'appelle Baudel de mon nom patronymique.

MONTRICHARD.

Baudel? Comme les Montmorency s'appelaient Bouchard. Il me semble, monsieur, que j'ai déjà entendu parler de vous... Ne vous êtes-vous pas présenté au Jockey l'an dernier?

BAUDEL.

Effectivement.

MONTRICHARD.

Et vous n'avez pas été admis parce que... attendez donc... parce que monsieur votre père était marchande de modes.

BAUDEL.

C'est-à-dire qu'il était le bailleur de fonds, le commanditaire de mademoiselle Aglaé.

MONTRICHARD.

Son associé en un mot. Eh bien, monsieur, si j'étais le fils de votre père, je m'appellerais Baudel tout court; il n'y a pas de mal à être chauve : le ridicule commence à la perru-

que, monsieur de Beauséjour. Sur ce, je suis votre serviteur.

Fausse sortie.

BAUDEL, *l'arrêtant.*

Monsieur!... la terre de Beauséjour est située sur la route d'Orléans, à trente-trois kilomètres de Paris; pourriez-vous me dire où est située la terre de Montrichard?

MONTRICHARD, *revenant en scène.*

Trois curieux m'ont déjà fait cette question imprudente. Au premier j'ai répondu qu'elle était située dans le bois de Boulogne; au second dans le bois de Vincennes, et au troisième dans la forêt de Saint-Germain. J'ai conduit ces trois sceptiques sur ma terre, et ils sont revenus convaincus... très-grièvement; si bien que personne ne s'est plus avisé de m'interroger, et je crois, monsieur, que vous n'avez pas besoin vous-même de plus amples renseignements.

BAUDEL.

Vous ne parlez là que des parties d'agrément de votre propriété; vous oubliez les fermes qui en dépendent et qui sont situées à Spa, à Hombourg, à Bade et à Pilnitz.

MONTRICHARD.

Monsieur tient absolument à un coup d'épée?

BAUDEL.

Oui, monsieur, j'en ai besoin; j'ai même une petite affaire à vous proposer à ce sujet.

Ils s'asseyent à droite sur le tête-à-tête.

MONTRICHARD.

Très-bien, mon cher monsieur Baudel. Je vous avertis que vous avez déjà un pouce de fer dans le bras; prenez garde de grossir la carte.

BAUDEL.

Oh! je sais que vous êtes la meilleure lame de Paris. Votre épée vous tient lieu de tout, même de généalogie.

MONTRICHARD.

Deux pouces.

BAUDEL.

De noblesse ambiguë, sans autre ressource connue que le jeu, vous êtes parvenu par votre bravoure et votre esprit à vous faire accepter dans le monde des viveurs élégants ; vous êtes même un des coryphées de ce monde... où vous vous conduisez d'ailleurs en parfait gentilhomme : dépensant beaucoup, n'empruntant jamais, beau joueur, beau convive, fin tireur et vert galant.

MONTRICHARD.

Trois pouces !

BAUDEL.

Malheureusement, votre déveine a commencé. Vous êtes à sec, vous cherchez cinquante mille francs pour tenter encore la fortune, et vous ne les trouvez pas.

MONTRICHARD.

Cinq pouces.

BAUDEL.

Eh bien, moi, je vous les prête.

MONTRICHARD.

Bah !

BAUDEL.

Combien de pouces, maintenant ?

MONTRICHARD.

Cela dépend des conditions du prêt... car il doit y avoir des conditions ?

BAUDEL.

Sans doute.

MONTRICHARD.

Parlez, monsieur de Beauséjour.

BAUDEL.

Oh! c'est fort simple; je voudrais...

MONTRICHARD.

Quoi?

BAUDEL.

Diable! ce n'est pas aussi simple qu'il me semblait d'abord.

MONTRICHARD.

Je suis très-intelligent.

BAUDEL.

Monsieur, j'ai cent vingt-trois mille livres de rente.

MONTRICHARD.

Vous êtes bien heureux!

BAUDEL.

Eh bien, non; j'ai reçu une éducation de gentleman, j'ai tous les instincts aristocratiques; ma fortune, mon éducation m'appellent dans les sphères brillantes du monde...

MONTRICHARD.

Et votre naissance vous en repousse.

BAUDEL.

Précisément. Chaque fois que je frappe à la porte, on me la ferme au nez. Pour entrer et pour me maintenir, il faudrait me battre une dizaine de fois. Or, je ne suis pas plus lâche qu'un autre, mais j'ai, comme je vous le disais, cent vingt-trois mille raisons de tenir à la vie, et mon adversaire n'en aurait, la plupart du temps, que trente ou quarante mille tout au plus; la partie ne saurait donc être égale.

MONTRICHARD.

Je comprends; vous voulez faire vos preuves une fois pour toutes, et vous vous adressez à moi.

BAUDEL.

Vous y êtes.

MONTRICHARD.

Mais, mon cher monsieur, quand je vous aurai fourré un pouce de fer dans le bras, cela ne prouvera pas que vous tiriez bien l'épée.

BAUDEL.

Aussi n'est-ce pas là ce que...

MONTRICHARD.

Quoi donc alors?

BAUDEL.

C'est très-délicat à expliquer.

MONTRICHARD.

Dites la chose brutalement, parbleu! nous avons un compte ouvert.

BAUDEL.

Vous avez raison... c'est un échange que je voudrais vous proposer.

MONTRICHARD.

Un échange de quoi contre quoi? Sapristi! vous ressemblez à ces bouteilles de champagne qui font semblant de partir pendant un quart d'heure!... Demandez le tire-bouchon, morbleu!

BAUDEL.

Eh bien, monsieur .... n'avez-vous pas pris pour devise *Cruore dives ?*

MONTRICHARD.

Oui, monsieur, oui, *Cruore dives*, enrichi par son sang. Seulement, je n'ai pas pris cette devise; elle fut donnée par Louis XIV, avec la terre de Montrichard, à mon quadrisaïeul, qui avait reçu huit blessures à la bataille de Senef.

BAUDEL.

Combien valait alors la terre de Montrichard?

MONTRICHARD.

Un million.

BAUDEL, les yeux baissés.

Cela fait cent vingt-cinq mille francs par blessure. Je ne suis pas aussi riche que Louis XIV, monsieur ; mais il y a blessure et blessure... Une égratignure au bras, par exemple, ne vous semblerait-elle pas bien payée à cinquante mille francs?

MONTRICHARD, sévèrement.

Vous voulez m'acheter un coup d'épée?... Vous êtes fou!

BAUDEL.

Remarquez bien que j'ai plus intérêt que vous à tenir notre marché secret... Ce marché en lui-même n'a rien de répréhensible : le prix du sang a toujours été honorable, votre devise le prouve ainsi que le remplacement militaire.

MONTRICHARD, après une hésitation.

Ma foi, mon cher, vous me plaisez... je serais bien embarrassé de dire pourquoi, mais vous me plaisez, et je veux m'amuser à faire de vous un homme à la mode. Je recevrai votre coup d'épée, mais gratis, entendez-vous?

BAUDEL, à part.

Ce sera plus cher, n'importe!

MONTRICHARD.

Envoyez-moi vos témoins.

BAUDEL.

Mais la cause de la querelle?

MONTRICHARD.

Vous vous appelez Baudel : j'ai dit qu'il faudrait barrer l'L.

BAUDEL.

Très-bien! Montrichard, c'est entre nous à la vie, à la mort!

MONTRICHARD.

Après l'affaire, nous pendrons la crémaillère de notre amitié à l'hôtel du *Grand Scanderberg*. Allez, j'attends vos témoins ici, mon cher monsieur Baudel.

BAUDEL.

De Beauséjour.

MONTRICHARD.

Oui, oui... de Beauséjour.

Baudel sort.

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, seul.

Voilà un fier original! J'en ferai quelque chose... j'en ferai mon ami d'abord... un ami fidèle et attaché... par la patte. — Ma foi! j'avais grand besoin de cette rencontre pour me remettre à flot. Ah! Montrichard, mon brave, il faut faire une fin; l'heure du mariage a sonné pour toi!

Il descend vers la porte de gauche, se croise avec Pauline, la salue, puis s'arrête.

SCÈNE V.

MONTRICHARD, PAULINE.

MONTRICHARD.

Tiens! c'est toi? tu n'es donc pas morte? Les journaux n'en font jamais d'autres!

PAULINE.

Il y a méprise, sans doute.

MONTRICHARD.

Comment, n'est-ce pas à Olympe Taverny que?...

PAULINE.

J'aurais dû m'en douter! Ce n'est pas la première fois qu'on me fait l'honneur de me prendre pour cette personne. — Je suis la comtesse de Puygiron, monsieur.

MONTRICHARD.

Ah! madame, que de pardons! Mais cette ressemblance est si miraculeuse... Il n'y a pas jusqu'à la voix... Vous m'excuserez d'avoir pu m'y tromper... d'autant que nous sommes sur un terrain vague aussi accessible à Olympe Taverny qu'à la comtesse de Puygiron. Pardon, madame.

PAULINE, descendant à droite.

Vous êtes tout excusé, monsieur. — Je croyais trouver mon oncle et ma tante dans ce salon.

MONTRICHARD.

Ils sont à la source. — M. le marquis ne m'avait pas dit que son neveu fût marié.

PAULINE.

Pour une bonne raison, c'est qu'il ne le sait pas encore.

MONTRICHARD.

Ah!

PAULINE.

C'est une surprise que mon mari et moi lui avons ménagée. Ainsi veuillez ne pas l'avertir de notre arrivée, si vous le voyez avant nous... ou plutôt indiquez-moi le chemin de la source.

MONTRICHARD.

Faites-moi la grâce d'accepter mon bras, madame. J'ai

l'honneur de connaître un peu votre famille... (S'inclinant.) Baron de Montrichard... et je suis heureux du hasard qui... que... Que c'est bête de faire poser un vieil ami!

PAULINE.

Monsieur...

MONTRICHARD.

As-tu peur que je ne te vende? Tu sais bien que je suis toujours du parti des femmes. D'ailleurs, nous pouvons nous servir mutuellement : mon intérêt te répond de ma discrétion.

PAULINE.

Comment serais-je assez heureuse pour vous rendre service, monsieur le baron... de Montrichard, je crois?

MONTRICHARD.

C'est de la défiance? Vous voulez des arrhes? volontiers. Je songe à me marier : votre grand oncle, le marquis de Puygiron, a une petite fille charmante; j'ai ébauché un commencement de connaissance avec lui, mais je ne suis pas encore admis dans la famille; vous m'y ferez entrer et vous servirez mes projets, moyennant quoi, quiconque aurait l'impertinence de vous reconnaître, aura affaire à moi. Voilà.

Il lui tend la main. Pauline jette un coup d'œil pour s'assurer qu'ils sont seuls.

PAULINE, mettant sa main dans celle de Montrichard.

A quoi m'avez-vous reconnue?

MONTRICHARD.

A ta figure d'abord... Ensuite au petit signe rose de ta nuque d'ivoire, ce petit signe que j'adorais.

PAULINE.

Tu t'en souviens encore?

MONTRICHARD.

Parbleu! tu as été mon seul amour.

PAULINE.

Et toi le mien, mon cher Édouard.

MONTRICHARD.

Non, Alfred, tu confonds; mais je ne t'en veux pas. Ton seul amour a eu tant de petits noms! — Comment diable t'est venue l'idée saugrenue de te marier? Tu étais heureuse comme une poule en pâte.

PAULINE.

Ne vous êtes-vous jamais aperçu en arrivant au boulevard que vous aviez oublié votre canne dans un cabinet de restaurant?

MONTRICHARD.

Cela s'est vu.

PAULINE.

Vous êtes retourné la chercher. Vous avez trouvé toute l'orgie rangée dans un coin, les candélabres éteints, la nappe enlevée; un bout de bougie sur la table tachée de graisse et de vin; dans cette salle tout à l'heure éclatante de lumières, de rires et de parfums savoureux, la solitude, le silence et une odeur fade. — Des meubles dorés qui ont l'air de ne connaître personne et de ne pas même se connaître entre eux; pas un de ces objets familiers qui retiennent autour d'eux quelque chose de la vie du maître absent et semblent attendre son retour; en un mot l'abandon.

MONTRICHARD.

C'est exact.

PAULINE.

Eh bien, mon cher, notre existence ressemble à celle de ce cabinet de restaurant : des fêtes ou l'abandon, pas de milieu. Vous étonnerez-vous que l'hôtellerie aspire à devenir la maison?

MONTRICHARD.

Sans parler d'un certain appétit de vertu que vous avez dû contracter à la longue?

PAULINE.

Vous croyez rire?

MONTRICHARD.

Non pas! La vertu, pour vous, c'est du fruit nouveau, je dirais presque du fruit défendu. — Mais je vous préviens qu'il vous agacera les dents.

PAULINE.

Nous verrons.

MONTRICHARD.

C'est un rude labeur, ma chère, que la vie d'une honnête femme!

PAULINE.

Ce n'est qu'un jeu au prix de la nôtre. Si l'on savait ce qu'il nous faut d'énergie pour ruiner un homme!

MONTRICHARD.

Enfin, n'importe, vous voilà comtesse de Puygiron. Que signifie la nouvelle de votre mort que donne *le Constitutionnel*?

PAULINE.

C'est une note que ma mère a fait mettre dans tous les journaux.

MONTRICHARD.

Comment va-t-elle, cette bonne Irma?

PAULINE.

Très-bien. Elle est heureuse. En me mariant, je lui ai donné tout ce que je possédais, meubles, bijoux, rentes.

MONTRICHARD.

Ça l'a consolée de vous perdre... Mais pourquoi cette mort supposée?

PAULINE.

Ne fallait-il pas dépister les gens? Grâce à mon trépas, personne n'osera reconnaître Olympe Taverny dans la comtesse de Puygiron. Toi-même, mon cher, tu m'aurais encore fait tes excuses si j'avais voulu nier mordicus, et je l'aurais fait si tu n'avais pas donné des arrhes.

MONTRICHARD.

Suppose pourtant que tu sois rencontrée par un de tes amis qui ait connu ta liaison avec le comte?

PAULINE.

Personne ne l'a connue.

MONTRICHARD.

Bah?

PAULINE.

Henri m'a prise tout de suite au sérieux; il faisait de la discrétion à mon endroit... Didier et Marion Delorme, quoi! Tu comprends : j'ai pris la balle au bond, j'ai joué mon jeu. J'ai parlé d'entrer au couvent, il m'a demandé ma main, et je la lui ai accordée. J'ai feint un départ pour la Californie, et j'ai été rejoindre Henri en Bretagne, où je l'ai épousé, il y a un an, sous mon vrai nom de Pauline Morin.

MONTRICHARD.

C'est donc un pur imbécile?

PAULINE.

Insolent! C'est un jeune homme très-instruit et charmant.

MONTRICHARD.

Alors, comment se fait-il?...

PAULINE.

Il n'avait jamais eu de maîtresse; son père le tenait très-sévèrement; à sa majorité, il était aussi naïf que...

MONTRICHARD.

Que toi... à quatre ans. Pauvre garçon!

PAULINE.

Il est bien à plaindre! je le rends complétement heureux.

MONTRICHARD.

Est-ce que vous l'aimez?

PAULINE.

Ce n'est pas la question. Je sème sa vie de fleurs... artificielles, si vous voulez; mais ce sont les plus belles et les plus solides.

MONTRICHARD.

Voyons, ma chère, la main sur la conscience, trouvez-vous que le jeu en vaille la chandelle?

PAULINE.

Jusqu'à présent, non! Nous avons passé dix mois en Bretagne dans le tête-à-tête le plus complet; nous voyageons depuis deux mois dans le plus complet tête-à-tête... je ne peux pas dire que ce soit d'une gaieté folle. Je vis en recluse nomade, transférée d'auberge en auberge, comtesse pour mes domestiques, les servantes et les postillons. J'aurais fait un triste rêve s'il n'y avait que cela dans mon rêve... mais il y a autre chose! Maintenant qu'Olympe Taverny (Dieu ait son âme!) a eu le temps d'aller en Californie, d'y mourir, et d'être pleurée à Paris, je peux entrer hardiment dans le monde par la grande porte, et c'est le marquis de Puygiron qui me l'ouvrira.

MONTRICHARD.

Votre mari va vous présenter à son oncle?

PAULINE.

Ah bien, oui! il ne s'attend seulement pas à la rencontre que je lui ai ménagée.

MONTRICHARD.

Eh bien, voilà un brave garçon pris dans un joli piége.

PAULINE.

Bah! c'est pour son bonheur! je lui rends une famille. D'ailleurs, en me présentant comme une honnête femme, je ne mentirai pas. Depuis un an, je suis la vertu même. J'ai fait peau neuve.

MONTRICHARD.

Vous n'avez pu qu'y perdre, comtesse.

PAULINE.

Vous êtes un impertinent. — Voilà mon mari.

Montrichard remonte un peu en faisant un grand salut à Pauline.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI.

MONTRICHARD.

Faites-moi la grâce, madame, de me présenter à M. le comte.

PAULINE.

M. le baron de Montrichard, mon ami.

HENRI, saluant.

Monsieur...

PAULINE.

Nous venons de faire connaissance d'une façon assez

étrange. M. de Montrichard, en me voyant entrer, m'a prise pour cette personne... vous savez... à qui on prétend que je ressemble...

MONTRICHARD.

La méprise était d'autant plus inexcusable que cette personne est morte en Californie, et que je ne crois pas aux revenants.

PAULINE.

Elle est morte, la pauvre fille? Ma foi, je n'ai pas le courage de la pleurer; il faut espérer que désormais on ne me confondra plus avec elle.

HENRI.

Prenez garde, madame ; M. de Montrichard est peut-être plus sensible que vous à cette perte.

MONTRICHARD.

J'en conviens, monsieur ; c'était une femme dont je faisais le plus grand cas. Elle avait le cœur fort au-dessus de sa destinée.

HENRI.

Ah! — Sans doute monsieur a été en position de l'apprécier mieux que personne?

MONTRICHARD.

Non, monsieur, non. Je n'ai jamais eu avec elle que des relations très-courtes et très-amicales.

HENRI, *lui serrant la main avec effusion.*

Je suis ravi, monsieur, de vous avoir rencontré... Il ne tiendra qu'à vous que nous devenions amis.

MONTRICHARD.

Monsieur! (*A part.*) Il me fait de la peine.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Il y là a deux messieurs qui demandent M. de Montrichard.

MONTRICHARD, *à part.*

Ah! ah! les témoins du jeune Baudel. (*Haut.*) C'est bien, j'y vais. (*A Henri.*) J'espère, monsieur le comte, que nous reprendrons bientôt cette conversation. — Madame...

HENRI, *à part, voyant entrer le marquis.*

Mon oncle!

MONTRICHARD, *rencontrant le marquis à la porte.*

Monsieur le marquis, vous allez vous trouver en famille.

Il sort.

SCÈNE VIII.

PAULINE, HENRI, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

C'est Henri! — Ah! cher enfant de mon cœur, la bonne surprise! (*Il lui tend les bras, Henri l'embrasse et baise le main de la marquise.*) Trois ans sans venir voir les exilés! dont un sans leur écrire, ingrat!

LA MARQUISE.

Qu'importe ! les affections de famille ne s'éteignent pas comme les autres par l'absence et le silence. A deux cents lieues d'intervalle, nous avons été frappés du même malheur, nous avons porté le même deuil.

LE MARQUIS.

Nous t'attendions presque après la mort de ton pauvre père. Il nous semblait que tu devais avoir besoin de te serrer contre nous.

Pauline est remontée au fond sans perdre de vue les personnages ; elle se débarrasse de son chapeau et de son mantelet, qu'elle place sur un fauteuil ; puis elle descend à gauche.

HENRI.

Je me suis trouvé bien seul en effet, et j'ai songé à vous; mais des affaires importantes...

LE MARQUIS.

Oui, je comprends... une succession à recueillir... C'est le côté le plus triste des douleurs humaines, qu'elles ne puissent s'abstraire des intérêts matériels. Enfin, te voilà, sois le bienvenu.

LA MARQUISE.

Comment avez-vous su que nous étions ici?

HENRI.

Mais... j'avoue que je l'ignorais... Je comptais vous trouver à Vienne en achevant mon tour d'Allemagne.

LE MARQUIS.

Eh bien, vive le hasard si c'est lui qui nous réunit ; nous te tenons, nous ne te lâchons pas.

HENRI.

Je serais heureux de passer quelques jours auprès de vous... mais je ne fais que traverser Pilnitz... et je repars dans une heure...

LE MARQUIS.

Allons donc!

HENRI.

Une affaire impérieuse...

LE MARQUIS.

Tu me la donnes belle! Il n'y a pas d'affaire qui puisse t'empêcher...

HENRI.

Pardonnez-moi.

Il regarde Pauline qui est près de la table. Le marquis surprend ce regard.

LE MARQUIS.

Ah! c'est autre chose! (Bas, à Henri.) Tu voyages en compagnie?... Bien! bien! c'est de ton âge. (Haut.) Puisque tu n'as qu'une heure à nous donner, passons-la du moins ensemble, chez nous. Notre hôtel est à deux pas. Offre le bras à ta tante.

Il prend son chapeau. Henri donne le bras à la marquise; ils font quelques pas vers la porte.

PAULINE.

Henri, je t'attends ici.

LE MARQUIS, se retournant.

Vous manquez de tact, mademoiselle.

HENRI, traversant la scène et prenant la main de Pauline.

La comtesse de Puygiron, mon oncle.

LA MARQUISE.

La comtesse de Puygiron?

LE MARQUIS.

Vous êtes marié?

HENRI.

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS, *sévèrement.*

Comment se fait-il, monsieur, que je n'en aie rien su, moi, le chef de la maison?

HENRI.

Permettez-moi de ne pas aborder une explication qui mettrait mon respect aux prises avec ma dignité. Je ne vous cherchais pas à Pilnitz, et je n'ai pas l'intention de vous y braver par ma présence ; mais, en vous cédant la place, je crois faire tout ce que vous pouvez attendre de ma déférence.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas ici de déférence, monsieur! Il y a dans les familles une solidarité d'honneur dont on ne s'affranchit pas à son caprice. Demandez-moi ce que j'ai fait de notre nom ; je vous répondrai que je l'ai toujours porté avec respect et que je ne l'ai taché que de mon sang. A mon tour, j'exige de vous le même compte.

HENRI.

Vous exigez ?... En épousant Pauline, j'ai rompu le pacte de famille, et j'ai le droit d'en rejeter les servitudes puisque je n'en réclame pas les priviléges.

LA MARQUISE.

Henri, mon enfant, ne trouvez-vous pas de paroles plus conciliantes?

LE MARQUIS.

Eh! madame, croyez-vous que ce soit lui qui parle? Ne voyez-vous pas qu'on lui a soufflé un esprit de révolte contre tout ce qu'il respectait?

HENRI.

Vous vous trompez, monsieur; je respecte toujours ce qui

est véritablement respectable. Mais les préjugés du monde, ses conventions absurdes, ses hypocrisies, ses tyrannies, non, rien ne m'empêchera de les mépriser et de les haïr!

LE MARQUIS.

Qui donc avez-vous épousé pour haïr la société?

HENRI.

Permettez-moi de ne pas répondre.

PAULINE.

Pourquoi ne pas le dire, mon ami? voulez-vous laisser croire à votre oncle que votre mariage est pis qu'une mésalliance? cette pensée le tuerait. Je vais, si vous le voulez bien, rassurer son honneur inquiet... après quoi, nous partirons.

HENRI.

A la bonne heure!

Il remonte un peu.

PAULINE.

Je m'appelle Pauline Morin, monsieur le marquis; je suis fille d'un honnête fermier.

LE MARQUIS.

Vous, fille d'un fermier? avec ce langage, cette élégance?

PAULINE.

La tendresse aveugle de ma mère m'a donné, pour mon malheur, une éducation au-dessus de ma naissance.

LE MARQUIS.

C'est possible. Venez, marquise.

Il donne le bras à sa femme et remonte vers le fond.

PAULINE.

Restez... C'est à moi de me retirer puisque ma présence vous est odieuse.

LE MARQUIS.

Vous ne prétendez pas sans doute être accueillie par une famille où vous êtes entrée à la dérobée?

Mouvement d'Henri.

PAULINE.

Pourquoi pas furtivement? Dites toute votre pensée, monsieur le marquis! mon mariage doit vous sembler un miracle d'astuce et de rouerie.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas eu besoin de miracle contre l'inexpérience d'un enfant.

HENRI.

Mais elle voulait me fuir dans un couvent!

PAULINE.

C'était une comédie et une comédie grossière... Qui espérez-vous persuader de ma sincérité? Qui admettra qu'une fille du peuple, rencontrant chez vous les élégances d'esprit et les délicatesses de cœur qu'elle avait rêvées, vous ait donné toute son âme? Vous avez été bien naïf de le croire; demandez à votre oncle. Si je vous avais véritablement aimé, j'aurais refusé d'être votre femme... N'est-ce pas, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

C'est vrai.

HENRI.

Croyez-vous qu'elle n'ait pas refusé? Tout ce que vous auriez pu me dire contre ce mariage, elle me l'a dit.

PAULINE.

Ce n'était pas votre bonheur seulement que je défendais, c'était aussi le mien. (Henri s'assied à droite de la table.) Vous croyez que j'ai fait un beau rêve, monsieur le marquis? Si vous

saviez ce que je souffre! Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, j'avais prévu ce qui arrive. (A Henri.) J'avais demandé à Dieu un an de ton amour en échange du bonheur de toute ma vie... il a tenu le marché, et il m'a fait la bonne mesure puisque tu m'aimes encore.

HENRI, lui tendant les mains.

Je t'aime encore?... je t'aime comme au premier jour!

PAULINE.

Pauvre ami! vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe en vous! j'ai peut-être tort de vous le dire... mais je n'avance votre clairvoyance que d'une heure. Votre amour s'est fatigué dans la lutte impossible que vous avez entreprise contre les lois du monde; vos traditions de famille, que vous avez foulées aux pieds, et que vous appelez encore des préjugés, se redressent peu à peu...

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Ce doit être vrai.

PAULINE.

Vous résistez, vous vous indignez de trouver votre bonheur inégal à votre sacrifice; mais chaque jour le bonheur diminue et le sacrifice augmente. En sortant d'ici, vous sentirez nettement le poids de la solitude qui vous entoure; vous regarderez avec d'autres yeux la femme qui doit vous tenir lieu pour toujours de famille, d'amis, de société... et bientôt le regret des biens que vous m'avez sacrifiés se changera en remords.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Ce n'est pas le langage d'une intrigante.

PAULINE.

Mais sois tranquille, ami; ce jour-là, je te rendrai tout ce que tu as perdu pour moi, et ton amour aura été ma vie entière.

HENRI.

Qui peut t'entendre et ne pas t'adorer?

LA MARQUISE, *bas, au marquis.*

Pauvre femme!

PAULINE.

Adieu, monsieur le marquis; pardonnez-moi l'honneur que j'ai de porter votre nom... je le paye assez cher.

LA MARQUISE, *bas, au marquis.*

Dites-lui une parole moins dure.

LE MARQUIS.

Le principe inflexible qui a régi ma vie entière nous sépare, madame, et je le regrette.

PAULINE.

Merci! je pars bien fière, j'emporte l'estime du Grand Marquis!

LE MARQUIS.

Vous connaissez mon nom de guerre?

PAULINE.

Ne suis-je pas fille d'un Vendéen?

HENRI, *à part.*

Que dit-elle?

LA MARQUISE.

Fille d'un Vendéen?

PAULINE.

Mort au champ d'honneur.

LE MARQUIS.

Dans quelle rencontre?

PAULINE.

A Chanay.

LE MARQUIS.

Je n'y étais pas, mais les nôtres s'y sont comportés héroïquement!... Comment dites-vous que s'appelait votre père?

PAULINE.

Yvon Morin.

LE MARQUIS.

Je ne me souviens pas...

PAULINE.

Je le crois... c'était le plus humble soldat de la cause que vous défendiez.

LE MARQUIS.

Nous étions tous égaux, tous anoblis par la fidélité, et, s'il y a eu des distinctions, c'est la mort qui les a faites. (A Henri.) Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu as épousé la fille d'un Vendéen? ce n'est pas une mésalliance, cela!... Votre père a déjà mêlé son sang au nôtre, comtesse.

PAULINE.

Oh! monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Votre oncle!

Il lui ouvre les bras, elle s'y jette.

LA MARQUISE, tendant la main à Pauline qui la baise.

Je savais bien qu'Henri ne pouvait avoir fait un mariage indigne de lui.

LE MARQUIS, à Henri.

Il ne s'agit plus de départ, j'espère?

HENRI.

Mon oncle...

LE MARQUIS.

Pars si tu veux, nous gardons ta femme... Venez à notre auberge, comtesse ; je veux vous présenter à ma petite-fille... Il faudra bien que ce fier gentilhomme vous suive.

HENRI.

Eh bien, oui! Nous vous rejoignons, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ne nous fais pas trop attendre... Nous ne nous mettrons pas à table sans toi... (Il leur serre les mains et remonte vers la porte.) C'est au *Lion d'or*.

Il sort avec la marquise.

SCÈNE IX.

PAULINE, HENRI.

HENRI.

Jure-moi que tu ignorais la présence de mon oncle à Pilnitz, jure-le-moi sur ta vie!

PAULINE.

Sur ma vie, sur la tête de ma mère! Quelle mauvaise pensée t'a traversé l'esprit?

HENRI.

Pardonne-moi! mais, tu l'as deviné, je souffre, je vais quelquefois jusqu'à douter de toi ; et ce roman que tu as si vite imaginé ..

PAULINE.

Tu crois qu'il était préparé?

HENRI.

Je l'ai craint un moment, et mon cœur s'est serré.

PAULINE.

Pauvre enfant! tu as pensé que je voulais entrer dans ta famille, que je voulais être comtesse pour tout de bon?

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Je ne t'aurais donc épousé que par ambition? O Henri! à quoi tient ton estime pour moi?

HENRI.

Ne m'en veux pas: j'ai l'esprit malade.

PAULINE.

Je le sais, et c'est pourquoi j'ai voulu te rendre ta famille, car je sens bien que mon amour ne te suffit plus... Mais, plutôt que d'encourir un soupçon de toi, je vais dire toute la vérité à ton oncle.

HENRI.

Elle le tuerait... elle le tuerait!...

Il tombe assis sur le divan.

PAULINE, s'asseyant près de lui.

D'ailleurs, nous partirons après-demain... demain, si ce mensonge te pèse...

HENRI.

Oui! Tu l'as fait dans une intention pieuse, et je t'en remercie; mais je n'ai pas le droit de violer les préjugés de mon oncle, et surtout de les violer à l'abri d'une supercherie. Chaque serrement de main, chaque mot que tu échangerais avec ma famille serait un abus de confiance dont je rougirais.

PAULINE, l'entourant de ses bras.

Nous partirons ce soir... Chassez les nuages de votre beau front, mon enfant adoré! je ne demande pas mieux que de ne vous partager avec personne. Allons, venez! venez re-

joindre ces pauvres gens à qui vous enviez la joie que je leur procure.

HENRI.

Tu es un ange!

PAULINE.

C'est toi qui m'as donné des ailes! (Elle lui donne mignardement le bras; Henri l'embrasse au front. — A part.) Me voilà comtesse!

ACTE DEUXIÈME.

A Vienne, chez le marquis.

Le salon de famille. — Vaste pièce dans le style du temps de Louis XIII, à pans coupés, lambrissée du haut en bas de chêne sculpté. — Porte au fond ; portes latérales au second plan ; dans le pan coupé, à gauche, une grande cheminée, au-dessus de laquelle est le portrait en pied de la marquise ; de chaque côté du portrait une torchère à cinq bougies. — Dans le pan coupé, à droite, une fenêtre à embrasure profonde ; sur le premier plan, un miroir de Venise.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE et GENEVIÈVE, assises sur le devant de la scène, à gauche, et travaillant à des ouvrages de femme ; LE MARQUIS, debout, au fond, devant la cheminée ; PAULINE, à demi étendue sur une causeuse à droite.

LA MARQUISE.

N'oubliez pas, Tancrède, que nous dînons ce soir chez madame de Ransberg.

LE MARQUIS, se levant.

Je n'aurais garde. Vous savez que madame de Ransberg est ma passion.

LA MARQUISE.

Et je crois que vous êtes payé de retour. Si elle avait seulement une trentaine d'années de plus, je serais jalouse.

GENEVIÈVE.

Au contraire, grand'maman! c'est parce qu'elle a vingt ans, il me semble...

LA MARQUISE.

Qu'elle ne peut pas lutter avec moi, qui en ai soixante.

GENEVIÈVE.

Vous croyez que la victoire est du côté des gros bataillons?

LA MARQUISE.

En fait d'amitié, oui.

LE MARQUIS.

Je lui sais bon gré à cette chère petite baronne de l'accueil qu'elle a fait à notre Pauline.

GENEVIÈVE.

A ce compte, vous pourriez étendre votre reconnaissance à toute la société de Vienne.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas non. J'ai été touché et flatté, je n'en disconviens pas, des honneurs qu'on a rendus à mon pavillon.

GENEVIÈVE.

Dirait-on pas qu'il couvrait de la contrebande?

LE MARQUIS.

Tu as raison... La fatuité m'emporte, je fais comme l'âne chargé de reliques.

GENEVIÈVE, se levant.

Vous entendez, Pauline?

PAULINE, *sortant de sa rêverie.*

Quoi donc?

GENEVIÈVE, *allant à Pauline.*

Tant pis pour vous! vous perdez un beau madrigal... Cela vous apprendra à ne jamais être à la conversation.

PAULINE.

Je suis souffrante.

LA MARQUISE.

Encore!

GENEVIÈVE.

Vous êtes toujours souffrante!

PAULINE.

Ce n'est rien... (*A part.*) L'ennui!

LE MARQUIS, *s'asseyant près de la marquise.*

Nous vous avons fait coucher trop tard hier. Vous n'avez pas l'habitude de veiller.

PAULINE.

C'est vrai.

GENEVIÈVE.

La soirée était si amusante!

PAULINE, *à part.*

Comme la pluie.

GENEVIÈVE.

Madame de Rosenthal est si gaie! Il semble qu'elle souffle sa gaieté à tout le monde. Nous avons fait la partie de vingt-et-un la plus bruyante! Le whist des anciens a dû s'en émouvoir.

LA MARQUISE.

Le chevalier de Falkenstheim, mon partenaire, coupait mes rois à tout bout de champ...

LE MARQUIS.

Et il s'en excusait sur les éclats de rire de Pauline, qui le troublaient.

GENEVIÈVE.

C'est bien d'un sourd qui fait la fine oreille! Pauline n'a pas desserré les dents... ce qui ne l'a pas empêchée de gagner des sommes folles.

LA MARQUISE.

Vraiment?

PAULINE.

Folles!... cent francs au moins.

LE MARQUIS.

C'est joli, dans une partie à vingt sous le jeton. Mais je soupçonne que vous n'aimez pas le jeu.

PAULINE.

J'en conviens, monsieur le marquis, je n'aime pas le jeu... (A part.) A vingt sous.

GENEVIÈVE.

Pauline est une personne grave qui s'ennuie dans le monde, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Cependant, vous vous faisiez une fête d'y aller.

PAULINE.

Je me le figurais autrement qu'il n'est.

LE MARQUIS.

Vous avez un caractère trop sérieux pour votre âge, ma chère nièce.

PAULINE.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais le monde ne se compose pas uniquement de frivolités. Pourquoi, si vous vous ennuyez dans le camp de la jeunesse, ne venez-vous pas dans celui des gens mûrs? vous trouveriez là une conversation solide et intéressante.

PAULINE.

Mon Dieu, madame, je l'avoue à ma honte, la plupart des choses dont on parle dans le monde ne m'intéressent pas. Je suis une sauvage, j'ai trop vécu dans notre rude Bretagne.

LE MARQUIS.

Nous vous civiliserons, chère enfant. — Quel temps fait-il?

GENEVIÈVE, *allant à la croisée.*

Superbe!

LA MARQUISE.

Cela ne durera pas.

LE MARQUIS.

Est-ce que votre blessure vous fait souffrir?

LA MARQUISE.

Un peu.

PAULINE.

Quelle blessure?

GENEVIÈVE, *redescendant en scène.*

Vous ne savez donc pas que grand'maman est un ancien militaire?

LE MARQUIS.

Geneviève, vous perdez le respect.

GENEVIÈVE, *allant à la marquise.*

Je vous ai déplu, bonne maman?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

LE MARQUIS.

Vous lui passez tout, ma chère; elle devient trop familière.

LA MARQUISE.

Eh ! mon ami, la familiarité est la menue monnaie de la tendresse. Nous sommes trop vieux pour thésauriser.

LE MARQUIS.

Soit! mais cette enfant vous parle comme je n'oserais pas le faire, moi.

GENEVIÈVE.

C'est entre bonne maman et moi, grand-papa; cela ne vous regarde pas.

LA MARQUISE.

Geneviève, vous vous oubliez...

GENEVIÈVE.

Ah! vous voyez bien que vous êtes aussi sévère que grand-papa. — Vous ai-je fâché, grand-papa?

LE MARQUIS.

Non, ma fille; je te permets avec moi certaines choses...

GENEVIÈVE.

Ah! vous voyez bien que vous êtes aussi indulgent que bonne maman.

Elle l'embrasse.

LE MARQUIS.

L'enfant se joue de nous, marquise.

GENEVIÈVE, leur prenant la main.

Pardonnez-moi ma petite ruse ; j'ai voulu expérimenter

ce que m'a dit Henri, du respect que vous avez l'un pour l'autre.

LE MARQUIS.

Cela t'étonne que je respecte ta grand'mère?

GENEVIÈVE.

Oh! non; mais je n'avais pas encore pris garde à quel point... c'est Henri qui me l'a fait remarquer. « Comme c'est beau, me disait-il, ces deux existences qui se sont appartenu tout entières l'une à l'autre! Ces deux vieillesses sans tache! ces deux cœurs qui ont traversé la vie ensemble et dans lesquels la vie n'a déposé qu'une vénération mutuelle! Le chef et la sainte de la famille! »

PAULINE, à part.

Philémon et Baucis.

GENEVIÈVE.

Et une larme est venue dans ses yeux... une larme d'attendrissement et d'admiration.

LA MARQUISE.

Cher Henri!

LA MARQUIS.

Il a dit vrai, ma fille : ta grand'mère est une sainte.

LE MARQUISE, souriant.

Tancrède... ce n'est pas à vous de me canoniser.

LE MARQUIS.

Vous demandiez l'histoire de cette blessure, Pauline? La voici : La marquise m'avait suivi au château de la Pénissière... Vous savez les circonstances de ce siége terrible. Quand l'incendie nous força d'abandonner le château, nous fîmes notre retraite en combattant jusqu'à la lisière d'un bois où nous nous dispersâmes après avoir essuyé une dernière décharge. J'arrivai avec la marquise à une ferme où

j'étais sûr de trouver un asile. En frappant à la porte, elle s'évanouit, et je m'aperçus alors qu'elle avait le bras cassé d'un coup de feu. Tant que nous avions été en danger, elle n'avait pas poussé une plainte, de peur de retarder ma fuite. (Lui tendant la main.) O chère femme ! cette balle reçue sans un soupir te sera comptée dans le ciel !

LA MARQUISE.

Je ne l'espère pas, mon ami : vous me l'avez payée sur la terre.

PAULINE.

Admirable héroïsme ! (A part.) Posent-ils tous les deux !

GENEVIÈVE.

Je voudrais avoir votre âge et avoir fait cela !

LA MARQUISE.

Tu le ferais dans l'occasion, j'en suis sûre.

GENEVIÈVE.

Oui, je vous le jure !... et Pauline aussi.

LA MARQUISE.

Sans doute... elle est Bretonne.

PAULINE, à part.

Ils finissent par croire que c'est arrivé.

UN DOMESTIQUE.

La voiture est attelée.

LE MARQUIS, à la marquise.

Venez, ma chère... (A Geneviève et à Pauline.) Nous reviendrons vous prendre pour dîner... Habillez-vous, mesdames.

GENEVIÈVE.

Oh ! nous avons le temps.

PAULINE.

Est-ce que je ne peux pas me dispenser de ce dîner?

LE MARQUIS.

Impossible, mon enfant : c'est en votre honneur qu'on le donne.

Le marquis et la marquise sortent par le fond.

PAULINE, *à part.*

Quel ennui!

SCÈNE II.

PAULINE, GENEVIÈVE.

PAULINE.

Où vont-ils donc tous les jours, à la même heure, en tête-à-tête?

GENEVIÈVE.

Ils vont soi-disant à la promenade, mais personne ne les y rencontre.

PAULINE.

Quel mystère!

GENEVIÈVE.

Oh! j'en sais le fin mot, mais je ne fais pas semblant de le savoir... Ils vont visiter les pauvres.

PAULINE.

Allons donc! est-ce que l'on se cache pour cela?

GENEVIÈVE.

La charité ne doit-elle pas être pudique?

PAULINE.

Sans doute... sans doute... (*A part.*) Ma parole, je vis à tâtons avec ces gens-là... je me casse le nez à chaque instant.

GENEVIÈVE.

Où donc est Henri?

PAULINE.

Je n'en sais rien... Chez les pauvres, probablement.

GENEVIÈVE.

Il a l'air triste depuis quelque temps.

PAULINE.

Il n'a jamais été gai... C'est un jeune homme mélanco-ique.

GENEVIÈVE.

Vous ne lui connaissez pas de chagrin?

PAULINE.

Ma chère, la mélancolie vient de l'estomac. Voyez si les gens bien portants sont tristes... M. de Montrichard, par exemple...

Elle s'assied.

GENEVIÈVE, souriant.

Il doit avoir un bien bon estomac.

PAULINE.

Quelle verve! quelle gaieté!

GENEVIÈVE.

Il est amusant.

PAULINE.

Et brave comme son épée... En voilà un qui rendra sa femme heureuse!

GENEVIÈVE.

Vous dites cela comme si vous n'étiez pas heureuse avec Henri?

PAULINE.

Très-heureuse! Henri est charmant. Mais madame de

Montrichard n'aura rien à m'envier... et je voudrais que ce fût vous.

GENEVIÈVE.

Moi?

PAULINE.

N'avez-vous pas remarqué que M. de Montrichard vous regarde beaucoup?

GENEVIÈVE.

Non. Est-ce qu'il vous l'a dit?

PAULINE.

Quoi?

GENEVIÈVE.

Qu'il me regarde beaucoup?

PAULINE.

Je m'en suis bien aperçue... Il est manifeste qu'il est amoureux de vous.

GENEVIÈVE.

Vous intéressez-vous à lui?

PAULINE.

Oui, parce que je vous aime.

GENEVIÈVE.

Eh bien, chargez-vous de le décourager.

PAULINE.

Pourquoi?... Vous déplaît-il?

GENEVIÈVE, *étourdiment.*

Non, pas plus qu'un autre; mais je veux rester fille.

PAULINE, *se levant.*

Vous m'étonnez... Je ne vous croyais pas d'une dévotion incompatible avec le mariage.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas dévotion... c'est une idée comme cela.

PAULINE.

Vous aimez donc quelqu'un que vous ne pouvez pas épouser ?

GENEVIÈVE.

Je n'aime personne...

PAULINE.

Vous rougissez... (L'attirant vers elle.) Voyons, Geneviève, ayez confiance en moi ; ne suis-je pas votre amie ?

GENEVIÈVE.

Je n'aime personne, je vous le jure.

PAULINE.

Alors, vous avez aimé quelqu'un?

GENEVIÈVE.

Laissons cela. (Se dégageant des bras de Pauline.) Je ne dois pas me marier, voilà tout.

Elle s'approche du canapé à droite.

PAULINE.

Ah! je comprends. (A part.) Bonne affaire pour Montrichard. (Haut.) Eh bien, ma chère, M. de Montrichard n'est pas de ces esprits étroits qui ne pardonnent pas un enfantillage à une jeune fille.

Elle vient près d'elle.

GENEVIÈVE.

Un enfantillage ?

PAULINE.

C'est l'homme qu'il vous faut. Il ne vous fera jamais un reproche, et, si quelqu'un s'avise de la moindre allusion...

GENEVIÈVE.

A quoi?

PAULINE.

A ce que vous n'osez pas me dire... Ne rougissez pas, ma toute belle. (Elle la fait asseoir.) Quelle est la jeune fille qui n'a pas été imprudente une fois dans sa vie? On rencontre un beau jeune homme au bal; on se laisse serrer le bout des doigts, on répond peut-être à un billet... (Geneviève fait un mouvement pour se lever, Pauline la retient.) Tout cela, le plus innocemment du monde, et on se trouve compromise sans avoir fait de mal.

GENEVIÈVE.

Un billet? compromise? moi?

PAULINE.

Que signifie alors que vous ne devez pas vous marier?

GENEVIÈVE, se levant, avec hauteur.

Cela signifie, madame, qu'il y a de par le monde un homme que j'ai été élevée à regarder de loin comme mon mari, et... Mais vous ne me comprendriez pas, puisque vous êtes capable d'un pareil soupçon.

Elle lui tourne le dos.

PAULINE.

Pardonnez-moi si je vous ai offensée, mon enfant; mais vos réticences ne laissaient de place qu'à cette conjecture, et vous avez vu que mon amitié cherchait encore à l'atténuer.

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

C'est vrai... j'ai tort.

PAULINE.

Voyons, du courage. Il y a donc de par le monde un homme que vous avez été élevée à regarder de loin comme votre mari...

GENEVIÈVE.

Je lui ai donné tout ce qu'on peut donner de son âme à un fiancé inconnu, mon respect et ma soumission. C'est à lui qu'à son insu j'ai toujours rapporté mes actions et mes sentiments ; j'ai été sa compagne dans le secret de mes pensées ; enfin, que je vous dirais-je ? il me semble que je suis veuve.

PAULINE.

Il est donc mort ?

GENEVIÈVE.

Il est mort pour moi : il est marié.

PAULINE.

Oh ! les hommes !

GENEVIÈVE.

Il me connaissait à peine ; il a rencontré une femme digne de lui ; il l'a épousée, il a bien fait.

PAULINE.

Eh bien, faites comme lui.

GENEVIÈVE.

Oh ! moi, c'est différent.

PAULINE.

Vous l'aimez donc encore ?

GENEVIÈVE.

Si j'avais jamais eu de l'amour pour lui, je n'en aurais plus depuis qu'il est le mari d'une autre.

PAULINE.

Alors, par quelle subtilité de sentiments...?

GENEVIÈVE, souriant.

C'est une simple question de clef. (Elles se lèvent.) Un mari doit ouvrir tous les tiroirs de sa femme, n'est-ce pas ?

PAULINE.

Sans doute !

GENEVIÈVE.

Eh bien, voici une petite clef dorée que je serais obligée de refuser à mon seigneur et maître.

PAULINE.

Qu'ouvre-t-elle donc ?

GENEVIÈVE.

Un coffret d'ébène qui renferme mon journal.

PAULINE.

Votre journal ?

GENEVIÈVE.

Oui ; ma grand'mère m'a habituée dès mon enfance à écrire tous les soirs ce que j'ai fait et pensé dans la journée.

PAULINE.

Quelle drôle d'idée !

GENEVIÈVE.

C'est bien sain, allez, de faire tous les jours l'inspection de son cœur. S'il y pousse une mauvaise herbe, on l'arrache avant qu'elle ait pris racine.

PAULINE.

La guerre au chiendent, je comprends. Et vous avez écrit jour par jour l'histoire de votre roman ? — En sorte que cette petite clef est, sans métaphore, la clef de votre cœur ?

GENEVIÈVE.

Précisément.

PAULINE.

Eh bien, soyez sûre que quelqu'un vous la volera.

GENEVIÈVE.

En tout cas, ce ne sera pas M. de Montrichard.

PAULINE.

Tant pis pour lui et pour vous.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Beauséjour !

GENEVIÈVE.

Ce sera encore moins celui-là. Il me déplaît outre mesure, ce spadassin doucereux... Je vais m'habiller.

Elle sort.

SCÈNE III.

PAULINE, BAUDEL.

BAUDEL.

Je mets quelqu'un en fuite ?

PAULINE.

Ma cousine.

BAUDEL.

Je le regretterais si l'on pouvait regretter quelque chose auprès de vous, comtesse.

PAULINE, allant chercher un petit miroir à main placé sur la console à droite et faisant signe à Baudel de s'asseoir.

Très-galant !

BAUDEL, à part.

Elle est seule ! à merveille !... profitons des conseils de Montrichard, et que Buckingham me protége.

Il avance sa chaise près de Pauline.

PAULINE, s'asseyant sur le canapé.

Est-ce que de M. Montrichard est malade, que nous voyons Pylade tout seul ?

BAUDEL, s'asseyant.

Non, madame, non ; il doit venir vous présenter ses hommages.

PAULINE.

Savez-vous que votre amitié est digne des temps de la chevalerie?

BAUDEL.

Cimentée dans notre sang... Mais je dois une revanche à Montrichard et je crois que je la lui donnerai bientôt.

PAULINE.

Comment ! deux inséparables ?

BAUDEL.

Que voulez-vous ! il est absurde ! il m'exaspère ! Croiriez-vous qu'il s'obstine à trouver une ressemblance impertinente entre vous...

PAULINE, se regardant dans le miroir.

Et cette pauvre fille qui est morte en Californie, je sais cela. — Est-ce que vous n'êtes pas de son avis ?

BAUDEL.

Il y a quelque chose, j'en conviens... elle vous ressemblait comme l'oie au cygne.

PAULINE.

Merci pour elle !

BAUDEL.

Elle n'avait pas cette grâce, cette distinction, ce cachet aristocratique !

PAULINE.

Montrichard prétend qu'on l'aurait prise pour ma sœur...

BAUDEL.

Votre sœur de laid... l, a, i, d. (Il rit.)

PAULINE.

Le mot est charmant... Mais vous n'êtes pas poli pour les femmes que vous avez aimées... car vous avez aimé cette Olympe, je crois?

BAUDEL.

Pas du tout! c'est elle qui s'était monté la tête pour moi.

PAULINE.

Vraiment?

BAUDEL.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre raison : ne parlait-elle pas de s'asphyxier!

PAULINE.

Est-il possible! C'est peut-être le chagrin de vous perdre qui l'a poussée en Californie?

BAUDEL, se lève.

J'en ai peur. Mais voilà comme va le monde : nous n'aimons pas celles qui nous aiment, et nous aimons celles qui ne nous aiment pas. Vous vengez cette pauvre créature, madame la comtesse.

PAULINE.

Je croyais vous avoir interdit ce sujet de conversation.

BAUDEL.

Hélas! de quoi voulez-vous que je vous parle?

PAULINE pose le miroir sur le canapé.

De tout le reste, du raout d'hier, si vous voulez.

BAUDEL.

Il était charmant.

PAULINE.

Prenez garde ! c'est un piége que je vous tends ; je vais juger de votre goût. Comment avez-vous trouvé ma voisine?

BAUDEL.

Laquelle?

PAULINE.

Ma voisine de droite, la maigre, celle qui avait sur la tête toute une autruche... dont les pieds passaient sous sa robe.

BAUDEL.

Ah! ah! vous êtes méchante. Eh bien, je trouve qu'il faut être un naturaliste endiablé pour la classer parmi les mammifères.

PAULINE.

Pas mal. — Et la maîtresse de la maison, avec tous ses diamants ?

BAUDEL.

J'ai trouvé ses diamants superbes.

PAULINE.

Ils ressemblent à ses dents, il y en a la moitié de faux.

Elle se lève.

BAUDEL, *à part.*

Quelle transition ! (*Haut.*) Vous vous y connaissez donc, comtesse ?

PAULINE.

Toutes les femmes sont des joailliers en chambre.

BAUDEL.

Voulez-vous me dire votre avis sur ce colifichet ?

Il tire un écrin de sa poche et l'ouvre.

PAULINE.

C'est très-beau ! la perle du fermoir est magnifique. Mais qu'avez-vous à faire d'une rivière ?

BAUDEL.

J'ai à la faire couler aux pieds de... à des pieds.

PAULINE.

De danseuse, je parie ?

BAUDEL.

En fait de pieds, ce sont les plus méritants.

PAULINE, à part.

Ces filles-là sont bien heureuses !

Elle fait miroiter la rivière.

BAUDEL, à part.

C'est vrai qu'elle ressemble à Olympe !

PAULINE.

Vous êtes un mauvais sujet.

BAUDEL.

N'en accusez que vous, madame ; ce sont les mauvais souverains qui font les mauvais sujets. (A part.) Allez donc !

PAULINE.

Vous avez trop d'esprit. — Votre collier me semble un peu étroit.

BAUDEL.

Croyez-vous ?

BAUDEL.

Tenez, vous allez voir. (Elle le retire de l'écrin, va chercher le petit miroir. Baudel, qui a pris l'écrin, le pose sur la table et revient près de Pauline, qui lui fait tenir le miroir. Elle passe le collier à son cou.) Non, il est bien. (A part, se mirant dans la glace.) Comme cela relève le teint !

BAUDEL, à part.

Montrichard avait raison : les grandes dames sont aussi friandes de bijoux que les petites ! — Comme il connaît les femmes, cet être-là ! — Amant d'une comtesse, moi ! quel rêve ! voilà qui achèverait de me poser dans le monde !

PAULINE, ôtant le collier.

Allez porter ces diamants à votre danseuse.

BAUDEL.

Après qu'ils ont touché votre cou ? ce serait une profanation.

PAULINE.

Qu'en ferez-vous donc ?

BAUDEL.

Je les conserverai comme un souvenir...

PAULINE.

Mais je n'entends pas cela, je vous le défends !

BAUDEL.

Alors, comtesse, il n'y a qu'un moyen : c'est de garder ces diamants vous-même et de vous résigner à avoir un souvenir de moi, puisque vous ne voulez pas que j'aie un souvenir de vous.

PAULINE.

Vous êtes fou. Est-ce que ces choses-là sont possibles !

BAUDEL.

Pourquoi pas ? C'est tout simple. N'accepteriez-vous pas un bouquet ? Des diamants sont des fleurs... qui durent plus longtemps, voilà tout.

PAULINE.

Croyez-vous que mon mari fût de votre avis ?

BAUDEL, *déposant la boîte sur le guéridon à gauche.*

Vous lui diriez que c'est du strass.

PAULINE, *à part.*

Tiens, je n'y pensais pas ! — Ah ! je suis folle ! j'oublie que j'ai cent mille livres de rente. (*Haut.*) Finissons cet enfantillage, monsieur. Rendez cette rivière au bijoutier qui vous l'a vendue... voilà qui arrangera tout.

Elle lui met la rivière dans la main.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI.

BAUDEL, *à part.*

Le mari... quelle idée ! (*Haut.*) Bonjour, monsieur le comte; vous arrivez à propos pour mettre fin à une mystification dont je suis victime.

HENRI.

Laquelle, monsieur ?

BAUDEL.

Madame ne veut-elle pas me persuader que ces diamants sont du strass ?

Il remet à Henri le collier.

PAULINE, *à part.*

Qui aurait cru cela de lui ?

HENRI.

Je ne m'y connais pas. (*A la comtesse.*) Vous avez acheté cela, madame ?

PAULINE.

Oui... pour la monture qui est ancienne... C'est une fantaisie à bon marché.

BAUDEL.

Je me tiens pour battu, madame, et je promets de garder le secret le plus inviolable à ce strass merveilleux...Il est de mon honneur qu'il fasse d'autres dupes que moi. Le porterez-vous ce soir chez madame de Ransberg?

HENRI.

Est-ce que vous y dînez, monsieur?

BAUDEL.

Non, monsieur le comte; mais Montrichard doit me présenter à la soirée. J'espère me dédommager là du contretemps de votre absence ici, car je suis forcé de vous quitter... (Saluant.) Madame la comtesse!... Monsieur le comte!... (A part.) Mes affaires sont en bon chemin!

Il sort.

SCÈNE V.

HENRI, PAULINE.

HENRI.

Vous avez un grand défaut, Pauline : c'est l'adresse; vous en mettez partout.

PAULINE.

Je ne vois pas...

HENRI.

Ne pouviez-vous pas me déclarer tout franchement que vous désiriez des diamants?

PAULINE, à part.

L'eau va à la rivière... c'est le cas de le dire.

HENRI.

Je ne vous ai jamais rien refusé de raisonnable; puisque vous allez dans le monde, je comprends qu'il vous faut des parures, et, si je ne vous en ai pas donné plus tôt, c'est qu'en vérité je n'y ai pas songé. Mais, encore une fois, je n'aime pas les détours.

Il lui rend le collier.

PAULINE, le prenant.

Je vous demande pardon, mon ami ; cette exigence de notre position est si futile, que j'étais honteuse de vous en parler.

HENRI.

Combien vous faut-il pour cette dépense ?

PAULINE.

Votre mère n'avait-elle pas un écrin ?

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Eh bien ?

HENRI.

Ses diamants sont devenus des choses saintes par sa mort ; ce ne sont plus des bijoux, ce sont des reliques. (Il descend à gauche.) Je mets cinquante mille francs à votre disposition : est-ce assez ?

PAULINE.

Merci.

Un silence.

HENRI, remontant vers la croisée.

Ma tante est sortie ?

PAULINE.

Avec votre oncle. — Puis-je vous demander d'où vous venez vous-même ?

HENRI.

J'ai été me promener dans la campagne.

PAULINE.

Dans ce costume?

HENRI.

J'en ai changé en rentrant.

PAULINE, le rejoignant.

Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ?

HENRI.

Vous n'aimez que la promenade en voiture et dans les endroits à la mode.

PAULINE.

La campagne doit être bien belle.

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Toutes les splendeurs mélancoliques de l'automne.

HENRI.

Quelle robe mettez-vous ce soir ?

Il descend près de la cheminée.

PAULINE.

Henri, qu'avez-vous contre moi ?

HENRI.

Que puis-je avoir contre vous?

PAULINE.

Je vous le demande... car évidemment vous avez quelque

chose. Ma conduite n'est-elle pas irréprochable? Vous ai-je donné un sujet de mécontentement?

HENRI.

Vous aurais-je moi-même manqué d'égards à mon insu?

PAULINE.

Vous me parlez d'égards!

HENRI.

De grâce, madame, laissons les scènes de ménage aux petites gens; vous êtes trop grande dame pour aller sur leurs brisées.

PAULINE.

Je le vois, vos méchants soupçons vous sont revenus.

HENRI.

Je n'ai pas de soupçons.

PAULINE.

C'est une certitude, voulez-vous dire? Parlez, Henri; je suis forte de ma conscience, et j'appelle une explication.

HENRI.

Elle est inutile, madame; vous n'aurez jamais à vous plaindre de mes procédés.

PAULINE.

Mais c'est un refroidissement complet! Et vous avec cru que je l'accepterais?

HENRI.

Que vous importe?

PAULINE.

Voyons, Henri, au nom du ciel! C'est tout notre bonheur qui se joue là! Soyons de bonne foi tous les deux. Je vais vous donner l'exemple. — Oui, en vous conduisant à Pilnitz, je savais que nous y trouverions votre oncle.

HENRI.

Son intendant m'a en effet parlé d'une lettre que vous lui auriez écrite...

PAULINE, à part.

Je m'en doutais !

HENRI.

Mais je n'en ai rien cru ; vous m'avez juré le contraire sur la tête de votre mère.

PAULINE.

Je l'aurais juré sur la tête de mon enfant, si j'en avais un, car vous m'êtes plus cher que le monde entier, et mon premier devoir, c'est votre bonheur !... J'ai voulu vous faire rentrer malgré vous dans votre milieu naturel, vous rendre votre air respirable, voilà mon crime.

HENRI.

Je vous en suis très-reconnaissant.

PAULINE.

Comme vous dites cela ! Vous figurez-vous, par hasard, que j'aie obéi à un instinct de vanité personnelle ? Que j'aie voulu figurer dans le monde et jouer à la grande dame? Triste jeu, mon ami ; je ne demande pas mieux que d'en être dispensée.

HENRI.

Je le crois.

PAULINE.

Cette vie factice m'ennuie !

HENRI, s'asseyant.

Je le sais.

PAULINE.

Alors, de quoi m'accusez-vous?

HENRI.

De rien.

Il s'assied à droite de la table.

PAULINE, s'asseyant près de lui sur un tabouret.

Voyons, monsieur, ne froncez plus le sourcil ; embrassez votre femme, qui n'aime que vous... (Elle lui tend son front ; Henri l'effleure de ses lèvres.) Tu m'en voulais d'avoir pris un détour pour te demander des diamants ? Ne m'en donne pas ; je n'en ai pas besoin ; je n'irai plus dans le monde. — Quant à l'écrin de ta mère, pardonne-moi mon étourderie... mon manque de tact. J'aurais dû comprendre que les reliques d'une sainte ne peuvent appartenir qu'à un ange. Garde-les religieusement ; et, si le ciel nous accorde une fille...

HENRI, se levant, avec violence.

Une fille de vous ? elle n'aurait qu'à vous ressembler !...

PAULINE.

Henri !...

Elle veut se lever, Henri la rejette sur son tabouret.

HENRI.

Silence ! assez de comédie ! Je vous connais trop !... Les vertus dont vous vous parlez, le désintéressement, l'amour, le repentir, tout ce fard est tombé de vos joues dans l'atmosphère pénétrante de la famille ! J'ai vu clair ! je ne suis plus l'enfant que vous avez séduit.

PAULINE, se levant.

Vous vous rajeunissez, mon cher ; vous aviez l'âge de discernement !

HENRI, douloureusement.

J'avais vingt-deux ans ! Je venais de perdre un père dont la sévérité avait prolongé mon enfance jusque dans ma jeunesse ; vous étiez ma première maîtresse, et je ne savais rien de la vie, sinon ce que vous m'en appreniez. Il vous a

été facile de vous emparer de moi, de me prendre pour marchepied de votre ambition !

PAULINE.

Mon ambition ? montrez-m'en donc les résultats !... Je vous admire ! on dirait que j'ai mené une vie de plaisirs avec vous ! un an de tête-à-tête...

HENRI.

Oui, vous devez regretter amèrement les ennuis de la route après les déceptions du but ! Le monde et la famille n'ont pas tenu ce que vous en attendiez, je le sais, et le spectacle de votre déconvenue n'a pas peu contribué à m'ouvrir les yeux. Le monde, votre vanité y reste en souffrance, vous vous y sentez hors de votre élément, vous y êtes gauche, décontenancée ; vous ne pardonnez pas aux véritables grandes dames la supériorité de leurs manières et de leur éducation... (Mouvement de Pauline.) Votre amertume se trahit dans toutes vos paroles !... La famille, vous n'en comprenez ni la grandeur ni la sainteté ; vous vous y ennuyez comme l'impie dans une église !

PAULINE, d'un ton bref.

Assez, mon cher ! Puisque vous ne m'aimez plus, car toute votre diatribe revient à cela, nous n'avons qu'un parti à prendre : c'est de nous séparer à l'amiable.

HENRI.

Nous séparer ? Jamais !

PAULINE.

Me feriez-vous l'honneur de tenir à ma compagnie ?

HENRI.

Vous portez mon nom, madame, et je ne le laisserai pas courir les champs. (Un silence.) Croyez-moi, acceptons tous les deux sans murmurer la destinée que nous nous sommes faite. Nous sommes compagnons de chaîne : marchons côte à côte, et tâchons de ne pas nous haïr.

PAULINE.

Cela vous sera difficile.

HENRI.

Soyez tranquille ; si je ne puis oublier par quels moyens vous êtes comtesse de Puygiron, je n'oublierai pas non plus que vous l'êtes ; et, passé cette explication où le trop plein de mon cœur a débordé malgré moi, nous vivrons selon toutes les bienséances.

PAULINE.

Jolie perspective, en vérité !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, en toilette.

GENEVIÈVE.

Eh bien, Pauline, vous ne pensez donc pas à vous habiller? on va venir nous prendre.

PAULINE.

Je causais avec Henri, et je me suis oubliée. J'aurai bientôt réparé le temps perdu. (Fausse sortie.) Grondez un peu votre cousine, mon cher ; ne veut-elle pas rester fille ?

GENEVIÈVE.

Pauline !

PAULINE.

Henri est un autre moi-même... Ne veut-elle pas rester fille par fidélité à un petit mari d'enfance qui l'a laissée veuve avec trois poupées sur les bras ?

HENRI, troublé.

Quoi ! Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Je ne sais ce qu'elle veut dire.

PAULINE, à part.

Comme ils sont troublés !

HENRI, à Pauline.

Vous ne serez jamais prête.

PAULINE, à part.

Il rompt les chiens. Le petit mari, serait-ce lui ? Je le saurai... (Mouvement d'Henri. — Haut.) Je m'en vais... Faites-lui entendre raison, n'est-ce pas ?

Elle sort.

SCÈNE VII.

HENRI, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Cette Pauline est folle !... elle ne peut pas croire qu'on veuille rester fille sans qu'il y ait quelque mystère sous roche.

HENRI.

C'est donc vrai, que vous ne voulez pas vous marier ?

GENEVIÈVE.

Je n'en sais rien, je n'ai pas de parti pris ; mais je trouve que le mariage est une domesticité, à moins d'être une religion, et je suis trop fière pour accepter un maître dont je ne pourrais pas faire mon dieu.

HENRI.

Vous avez raison, Geneviève ; attendez un homme digne de vous.

GENEVIÈVE.

L'exemple de mon grand-père et de ma grand'mère m'a donné une si haute idée du mariage, que j'aime cent fois mieux coiffer sainte Catherine que de me marier par bienséance, selon l'usage, avec le premier venu...

HENRI.

Le plus affreux malheur qui puisse tomber sur une créature humaine, c'est une... c'est une union mal assortie.

GENEVIÈVE.

D'ailleurs, je suis si heureuse ici... mes parents sont si bons ! L'homme pour qui je quitterais leur maison me semblerait toujours un étranger, je croirais changer un temple contre une auberge.

HENRI, à part.

Mon bonheur était là, insensé !... je n'avais qu'à étendre la main.

Il se détourne et porte la main à ses yeux.

GENEVIÈVE.

A quoi pensez-vous donc ?

HENRI.

A rien ; je regardais ce portrait.

Il montre le portrait de la marquise sur la cheminée.

GENEVIÈVE.

Comme il est tutélaire ! quelle douce présence ! Il semble que la maison tout entière soit sous son invocation.

HENRI, à part, regardant le portrait.

Voilà celle qui devait être ma mère ! (On annonce madame Morin. — A part.) Madame Morin?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, IRMA.

IRMA.

Où est-elle ? où est ma fille ?... Bonjour, mon gendre !

GENEVIÈVE.

Oh ! que Pauline va être heureuse !

IRMA.

Où est-elle ?

GENEVIÈVE.

A sa toilette. — Ne l'avertissons pas, nous jouirons de sa surprise.

IRMA.

Vous devez être la petite cousine, mademoiselle. Quel joli physique ! Voulez-vous m'embrasser, mon petit ange ?

GENEVIÈVE.

Bien volontiers, madame.

Elle s'avance vers Irma, Henri passe vivement entre les deux.

HENRI.

A quoi dois-je le plaisir de vous voir, madame ?

IRMA.

A ma sensibilité.

On entend une voiture.

GENEVIÈVE.

Voilà grand-papa qui rentre ; je vais l'avertir de votre arrivée.

Elle sort.

SCÈNE IX.

IRMA, HENRI.

HENRI.

Que venez-vous faire ici ?

IRMA.

Tiens donc ! on a une fille ou on n'en a pas !

HENRI.

Vous n'en avez plus. Elle est morte pour vous : vous avez hérité d'elle.

IRMA.

Oh ! mon cher, l'héritage est loin ! J'ai joué à la Bourse.

HENRI.

Je comprends. Combien vous faut-il pour partir ?

IRMA.

Dieu du ciel ! il veut acheter l'amour d'une mère !

HENRI.

Quinze cents francs de pension

IRMA.

Ce qu'il me faut, c'est mon enfant !

HENRI.

Trois mille ?

IRMA.

Le malheureux !

HENRI.

Dépêchons, madame, on va entrer ; dites votre chiffre.

IRMA.

Cinq mille.

HENRI.

Vous les aurez, mais vous partirez demain matin.

IRMA.

C'est convenu.

HENRI.

Chut! voici mon oncle!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Madame Morin, je suis enchanté de vous voir.

IRMA.

Monsieur le marquis, j'ai l'honneur d'être...

LE MARQUIS.

D'être la mère d'une aimable fille, c'est vrai.

IRMA.

Excusez mon négligé de voyage ; j'aurais dû faire un bout de toilette; mais ça me démangeait d'embrasser ma fille.

LE MARQUIS.

C'est trop naturel. Mais votre costume breton aurait été le bienvenu chez un vieux chouan; vous avez eu tort de le quitter.

HENRI, bas, à Irma.

Ayez l'air de comprendre.

IRMA.

Que voulez-vous! en voyage, il ne faut pas s'habiller comme une bête curieuse.

LE MARQUIS, bas, à Henri.

Elle a l'air d'une revendeuse à la toilette ; mais ta femme l'arrangera. (Haut.) Tu feras préparer une chambre à madame Morin.

IRMA.

Mille et un remercîments, monsieur le marquis; je ne fais que passer. Il faut que je parte demain matin pour Dantzick.

LE MARQUIS.

Et qui vous presse tant d'aller à Dantzick?

IRMA.

Il s'agit d'une créance de cent mille francs qui m'échappe si je ne pars pas demain. Demandez plutôt à mon gendre.

HENRI.

En effet.

LE MARQUIS.

Je n'ai plus rien à dire ; mais vous nous dédommagerez au retour.

IRMA.

Vous êtes trop honnête, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je veux faire connaissance avec vous. Nous causerons de la Bretagne et nous parlerons breton.

IRMA, à part.

Fichtre!

HENRI.

Je crois, mon oncle, qu'il est temps d'aller chez madame de Ransberg. Pauline restera avec sa mère, dont l'arrivée est une excellente excuse.

LE MARQUIS.

C'est juste.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE, puis PAULINE.

LA MARQUISE.

Soyez la bienvenue, madame.

LE MARQUIS.

Ma femme, madame Morin.

IRMA, balbutiant.

Madame... je... j'ai... l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous ne trouverez ici, madame, que des gens tout prêts à aimer la mère de votre fille.

IRMA.

Oh! si... je... mais... madame est bien bonne.

Entre Pauline en toilette, la rivière au cou.

PAULINE.

Partons-nous?

LE MARQUIS.

Vous êtes dispensée de cette corvée, mon enfant.

PAULINE.

Comment cela? (Geneviève la prend par la main et la conduit devan Irma.) Ma mère!

Elle recule et regarde le marquis avec inquiétude.

IRMA.

Oui, minette.

LE MARQUIS à la marquise.

Nous gênons les épanchements de ces dames. Nous sommes obligés de vous quitter, madame Morin ; nous dînons en ville.

LA MARQUISE.

Nous le regretterions, madame, si nous ne vous laissions un tête-à-tête dont votre cœur doit avoir un grand besoin.

IRMA.

Oh ! je crois... je vous en prie...

GENEVIÈVE à Pauline.

Ah ! les beaux diamants !

LE MARQUIS.

Malepeste ! Henri est galant.

PAULINE.

C'est du strass, un caprice ridicule que je me suis passé.

LA MARQUISE.

C'est merveilleux d'imitation, la perle surtout ; mais, mon enfant, la comtesse de Puygiron ne doit pas porter de bijoux faux. — Au revoir, madame Morin.

Elle prend le bras d'Henri, Geneviève celui du marquis, et ils sortent.

La nuit commence à venir.

SCÈNE XII.

PAULINE, IRMA.

PAULINE, après avoir écouté les pas s'éloigner.

Ah ! ma bonne mère ! quel bonheur de te voir ! (Elle l'em-

brasse.) Que fait-on à Paris ? Comment va Céleste ? et Clémence ? et Taffetas ? et Ernest ? Jules ? Gontran ? et le bal de l'Opéra ? et la Maison d'or ? et le Mont-de-piété ?

IRMA.

Si on t'entendait !

PAULINE.

Ah ! j'étouffe depuis un an, laisse-moi ôter mon corset !... Dieu ! que c'est bon de causer un peu avec sa mère !

IRMA.

Je retrouve ton cœur ! je savais bien que les grandeurs ne te changeraient pas ; tu es toujours la même !

PAULINE.

Plus que jamais !... La nouvelle de ma mort a-t-elle fait de l'effet dans Paris ?

IRMA.

Je t'en réponds, et il y avait du monde à ton service funèbre ! c'était pis qu'au convoi de Lafayette... j'étais bien fière d'être ta mère, je t'en donne mon billet !

PAULINE.

Pauvre chérie !... mais je suis là à te questionner, je ne pense pas que tu as peut-être besoin de te rafraîchir...

IRMA.

Je prendrais bien un fruit... un peu saignant : il est six heures.

PAULINE.

Je l'avais oublié... La joie de te voir.

Elle sonne.

IRMA.

Moi, les émotions me creusent.

Entre un domestique. — Irma ôte son chapeau et son châle.

PAULINE.

Vous mettrez deux couverts. (A Irma.) Veux-tu que nous dînions ici ?

IRMA.

Le local me plaît.

PAULINE, durement au domestique.

Vous entendez ? Tâchez de ne pas nous faire attendre une heure.

LE DOMESTIQUE, à part.

Elle croit toujours parler à des chiens.

Il sort.

PAULINE, revenant à Irma.

Comment mes petites amies ont-elles pris mon trépas ?

IRMA.

Le luxe de tes obsèques les a joliment vexées ! Clémence s'est jetée dans mes bras en s'écriant : « Quel genre ! Excusez ! »

PAULINE.

Pauvre biche ! — Avec qui est-elle ?

IRMA.

Ne m'en parle pas ! elle a plus de chance qu'une honnête femme. Elle a trouvé un excellent général qui lui a fait quinze mille de viager.

PAULINE.

Elle n'a pas été si bête que moi !

On apporte la table qu'on place sur le devant de la scène, à droite.

IRMA.

Est-ce que tu n'es pas heureuse ?

PAULINE.

Nous parlerons de cela plus tard. (Bas.) Comment Henri t'a-t-il reçue ?

IRMA, de même.

Très-bien ; il m'a flanquée à la porte avec cinq mille francs de pension.

PAULINE.

Ah ! voilà ce que tu venais chercher ?

IRMA.

Subsidiairement, comme dit la *Gazette des Tribunaux*. Que veux-tu ! j'ai fait des pertes à la Bourse !

On annonce M. de Montrichard.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONTRICHARD.

MONTRICHARD.

J'ai appris en bas, comtesse, que madame votre mère était arrivée, et je m'empresse... (Les domestiques sortent.) Bonjour, Irma.

IRMA, à Pauline.

Il sait donc...?

PAULINE.

Oui, c'est un ami. (Entrent deux domestiques avec deux candélabres allumés.) Avez-vous dîné, monsieur de Montrichard ?

MONTRICHARD.

Non, madame.

PAULINE.

Vous dînerez avec nous. (A un domestique.) Ajoutez un couvert.

IRMA, bas, à Pauline.

Est-ce que la valetaille va nous tenir compagnie ?

PAULINE, aux domestiques.

Approchez ce guéridon, et laissez-nous.

Les domestiques sortent.

MONTRICHARD.

Qui est-ce qui nous servira ?

IRMA.

Moi, parbleu !

MONTRICHARD.

Diantre ! servis par Hébé !

IRMA.

Hébé vous-même ! Voilà qu'il va recommencer à m'ennuyer en latin !

MONTRICHARD.

Ne vous fâchez pas, ô Irma ! Hébé était une jeune personne très-adroite de ses mains.

PAULINE.

A table !

On s'assied.

IRMA.

Qui est-ce qui meurt de faim ? Moi !

MONTRICHARD.

Quelle belle nature !

IRMA.

Tiens ! je ne fais que deux bons repas par jour !

MONTRICHARD.

Savez-vous que vous êtes toujours belle, Irma ?

IRMA.

Farceur !

MONTRICHARD.

Non, parole! vous avez gagné depuis trois ans. Il vous est venu un peu de barbe qui donne à votre beauté un air viril.

IRMA.

Vous êtes un malhonnête !

PAULINE.

Voyons, sois gentille.

IRMA.

Ce n'est pas de la barbe, c'est un grain de beauté.

PAULINE.

Laisse-nous rire un peu... il y a si longtemps que ça ne m'est arrivé !

IRMA.

Tu t'ennuies donc ?

PAULINE.

Demande à Montrichard, et enlève les assiettes.

Irma se lève et prend les assiettes.

IRMA.

Est-ce qu'elle s'ennuie, Montrichard ?

MONTRICHARD, servant du poulet.

Parbleu !

IRMA.

Ce n'est pas Dieu possible ! une comtesse !

PAULINE.

Je ne sais pas comment les grandes dames peuvent s'habituer à la vie qu'elles mènent.

MONTRICHARD.

On les prend toutes petites.

IRMA, à Pauline.

Du cresson, sans te commander. — Est-ce que ton mari n'est pas bon pour toi ?

PAULINE.

Je n'ai pas à m'en plaindre, le pauvre garçon ! mais il ne m'aime plus.

MONTRICHARD.

Alors, il doit vous détester. Est-ce qu'il y a eu explication?

PAULINE.

Aujourd'hui même.

MONTRICHARD, à part.

Bon !

PAULINE.

Ah ! j'ai fait un sot mariage !

IRMA.

Pauvre chatte ! tu me coupes l'appétit !

MONTRICHARD.

Avec les sots mariages on fait des séparations bien spirituelles.

IRMA.

Il a raison, Montrichard, il me rouvre l'appétit... Il faut te séparer. (Elle se verse à boire.) Tu gardes ton titre de comtesse, vingt-cinq mille livres de rente, et tu t'amuses !

PAULINE.

Henri ne veut pas entendre parler de séparation.

IRMA.

Puisqu'il ne t'aime plus !

PAULINE.

Il a peur que je ne galvaude son nom.

MONTRICHARD.

L'impertinent !

IRMA.

Il faut le mettre dans son tort... sévices, injures graves, article 231... On aposte des témoins et on se fait souffleter.

PAULINE.

Il est trop niais pour battre une femme.

MONTRICHARD.

Faites-vous enlever ; Baudel est là.

IRMA.

Vous êtes bon, vous ! Séparation pour cause d'adultère, ça rapporte de trois mois à deux ans de prison... article 308.

PAULINE.

C'est tout ce qu'il désire.

MONTRICHARD.

Moi ?

PAULINE.

Croyez-vous que je ne lis pas dans votre jeu ? Vous attendez pour démasquer vos prétentions conjugales le jour où cette illustre famille aura l'oreille basse, et vous me poussez à une escapade, sans vous soucier de ce qu'il m'en coûterait.

MONTRICHARD.

Vous voilà bien malade pour trois mois de prison, que vous passeriez dans une maison de santé ! Vous y retrouveriez vos bonnes joues d'autrefois, et votre procès serait une réclame superbe.

PAULINE.

Et les donations matrimoniales ?

IRMA.

Annulées par l'adultère, mon bon.

MONTRICHARD, à part.

Elles connaissent le code comme des voleurs.

PAULINE.

Henri m'a donné cinq cent mille francs par contrat de mariage, je n'ai pas envie de les perdre.

MONTRICHARD.

Oui, vous ne voulez pas sortir de la souricière sans emporter le lard.

PAULINE.

J'espère bien arriver à une séparation amiable. Il s'agit d'avoir barres sur la famille, et d'être en posture de faire mes conditions... Je trouverai bien moyen d'y parvenir... J'ai déjà entrevu quelque chose.

IRMA.

Quoi donc?

PAULINE.

Je ne suis pas encore sûre de mon fait, mais je m'en assurerai. En attendant, buvons du champagne, et tâchons de rire un bon coup pendant que nous sommes seuls.

IRMA.

Ça me va.

MONTRICHARD.

A moi aussi!... A votre santé, Irma!

UN DOMESTIQUE, apportant une carte sur un plat d'argent.

On demande à parler à madame la comtesse.

PAULINE, lisant la carte.

« Adolphe, premier comique au théâtre de Vienne. » Je ne connais pas.

IRMA.

Un comique? Dis donc, toi qui n'as pas ri depuis longtemps!

PAULINE.

L'avez-vous vu jouer, Montrichard ?

MONTRICHARD.

Oui, il imite les acteurs de Paris.

IRMA.

Faites entrer... Des imitations, ça t'amusera, minette.

PAULINE, au domestique.

Faites entrer et donnez-nous le dessert.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ADOLPHE, habit noir, cravate blanche.

ADOLPHE.

Mille pardons, madame la comtesse, de la liberté que je prends et du dérangement...

PAULINE.

Asseyez-vous, monsieur.

Le domestique met le dessert sur la table.

ADOLPHE.

Le théâtre donne après-demain une représentation à mon bénéfice, et j'ai cru pouvoir me permettre, en qualité de compatriote, madame, de vous offrir une loge.

Il présente le coupon à Montrichard, qui le passe à Pauline.

PAULINE.

Je vous remercie, monsieur. On me dit que vous faites des imitations ?

ADOLPHE.

Oui, madame ; c'est par là que je réussis à l'étranger.

PAULINE.

Si votre soirée est libre, vous seriez bien aimable de nous donner une séance.

ADOLPHE.

Très-volontiers, madame.

IRMA, au domestique.

Un verre, et allez-vous-en... — Tenez, monsieur Adolphe, buvez-moi ça.

ADOLPHE.

Mille grâces, madame; le champagne me fait mal.

IRMA, toujours assise et se tournant vers lui.

C'est du cliquot, mon cher; ça ne grise pas. A votre santé!

ADOLPHE, après avoir bu.

Il est bon.

IRMA, lui versant.

Dites donc, mon petit, vous avez un tic dans l'œil.

ADOLPHE.

Oui, madame... c'est même ce tic qui a déterminé ma vocation pour les comiques.

MONTRICHARD.

Et qui va nous procurer le plaisir de vous entendre.

Adolphe boit.

PAULINE.

Chantez-nous donc une chanson, monsieur Adolphe.

ADOLPHE.

Le Petit Cochon de Barbarie?

Irma lui remplit son verre.

PAULINE.

Non, une chanson d'étudiant.

ADOLPHE.

Je n'en sais pas.

MONTRICHARD.

Vous avez pourtant l'air d'avoir été clerc de notaire.

ADOLPHE.

En effet, monsieur.

PAULINE.

Vous l'avez été?

ADOLPHE.

Je suis de bonne famille, madame : mon père, un des premiers quincailliers de Paris, me destinait au barreau; mais une vocation irrésistible m'entraînait au théâtre.

Il boit.

MONTRICHARD.

Monsieur votre père a dû vous maudire?

ADOLPHE.

Hélas! il m'a défendu de prostituer son nom sur des affiches de spectacle.

PAULINE.

Comment s'appelle-t-il?

ADOLPHE.

Mathieu.

MONTRICHARD.

Le fait est que c'eût été un sacrilége.

IRMA.

Eh bien, à ta santé, fils Mathieu! Tu me plais! tu es laid, tu es bête, mais tu es naïf!

ADOLPHE, vexé.

Madame!

IRMA.

Ne te fâche pas, mon petit ! c'est pour rire. (Elle se lève tenant la bouteille d'une main et son verre de l'autre). Tu es joli, joli... dans les intervalles de ton tic.

PAULINE.

A la bonne heure ! mettons les coudes sur la table et disons des bêtises ! on va se croire aux *Provençaux*... Je me sens renaître.

MONTRICHARD, à part.

La nostalgie de la boue.

IRMA.

On ne voit pas clair ici ! Moi, je n'aime pas dire des bêtises dans l'obscurité.

Elle donne la bouteille à Adolphe.

MONTRICHARD.

On pourrait se blesser.

PAULINE, prenant une bougie au candélabre de la table.

Allumons toutes les chandelles. Aidez-moi, Montrichard.

MONTRICHARD.

Je ne sais pas combien il y en a, mais tout à l'heure Irma en verra trente-six.

ADOLPHE.

J'en vois déjà quinze pour ma part.

Pauline et Montrichard montent sur les fauteuils aux coins de la cheminée et allument les torchères de chaque côté du portrait.

IRMA.

Tiens, une peinture ! Qu'est-ce que c'est ?

PAULINE.

C'est un baromètre.

IRMA.

Il ressemble à la vieille dame, ce baromètre.

MONTRICHARD, à Pauline.

Hem !.... si elle rentrait dans ce moment-ci !

PAULINE.

Qu'ils rentrent tous ! qu'ils me donnent leur malédiction avec mes cinq cent mille francs, et je les tiens quittes du reste.

ADOLPHE, qui a pris la place de Montrichard.

Je demande la permission de porter un toast.

IRMA, descendant à droite.

Vous l'avez, mais tâchez d'être convenable.

MONTRICHARD.

Attendez-nous. (Arrivé près de la table.) Nous vous écoutons.

ADOLPHE.

Au sexe enchanteur qui fait le charme et le tourment de l'existence, en un mot aux dames !

MONTRICHARD.

Vous allez un peu loin, monsieur Adolphe.

IRMA.

Oui, c'est risqué.

PAULINE.

Cela sent son homme à bonnes fortunes.

ADOLPHE.

Oh ! madame...

MONTRICHARD.

Vous devez en avoir furieusement ! Un homme est si exposé au théâtre !

ADOLPHE, fat.

Ce ne sont pas les occasions qui me manquent, je l'avoue.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce qui vous manque donc, mon Dieu ?

ADOLPHE.

J'ai toujours eu des mœurs : je suis marié.

PAULINE.

C'est un défaut, mon cher ; tâchez de vous en corriger.

IRMA.

Et surveille ta femme, je ne te dis que ça.

ADOLPHE.

Je vous prie de respecter la mère de mes enfants.

MONTRICHARD.

Vous avez des enfants, ô Adolphe?

ADOLPHE.

Trois, qui sont tout mon portrait.

PAULINE.

Je plains le plus jeune.

ADOLPHE.

Pourquoi?

PAULINE.

C'est celui qui a le plus longtemps à vous ressembler.

MONTRICHARD.

Bah! tous les enfants commencent par ressembler à leur papa et finissent par ressembler à leur père!

IRMA.

La voix du sang est un préjugé !

PAULINE, levant son verre.

A l'extinction des préjugés ! à bas la famille ! à bas le mariage ! à bas les marquis !

MONTRICHARD.

A bas les quincailliers !

ADOLPHE.

A bas les quincailliers !

Rires.

IRMA.

Vive nous !

PAULINE, chantant.

Quand on n'a plus d'argent,
On écrit à son père,
Qui vous répond : « Brigand,
Tu n'es pas là pour faire
L'amour (*ter*)
La nuit comme le jour. »

Tous reprennent le refrain en l'accompagnant des couteaux contre les verres. — Adolphe tombe sur son siége, et Irma peu à peu s'endort

MONTRICHARD, à part.

Quand on songe à tout ce qu'elle a fait pour être comtesse !

PAULINE, rêveuse.

Oh ! les douces chansons de la jeunesse ! le beau temps des robes de guingamp et des châles de barége ! les bals de la *Chaumière !* les dîners du *Moulin-Rouge*, ce premier moulin par-dessus lequel on jette son bonnet ! Figurez-vous une jeune fille qui a passé toute sa vie dans une soupente, et qui s'échappe un jour à travers champs pour faire connaissance avec le plaisir, le soleil et la fainéantise !... Cordon, s'il vous plaît !

IRMA, à moitié endormie.

Voilà !

MONTRICHARD, à part.

Eh bien, je m'en étais toujours douté !

ADOLPHE, complétement gris, se levant.

Je vous assure que je ne suis pas laid.

PAULINE.

Alors, tu n'es qu'un vil imposteur! Ote ton nez de carton et tes yeux de faïence.

MONTRICHARD.

Qu'il ôte sa tête, pendant qu'il y est.

ADOLPHE.

Ma femme me trouve l'air distingué.

PAULINE.

Elle te trompe.

ADOLPHE.

Ah! si je le croyais!

MONTRICHARD.

Soyez-en sûr, mon bon ami; il ne faut jamais douter de sa femme.

ADOLPHE.

Oseriez-vous le jurer sur la tête de cette respectable dame?

MONTRICHARD.

Prêtez-moi votre tête, Irma, que je satisfasse monsieur.

ADOLPHE, sanglotant.

Malheureux que je suis! ma femme me trompe!...

PAULINE.

Sur ta beauté, imbécile!

IRMA.

En voilà un comique affligeant!

ADOLPHE, se jetant dans les bras d'Irma.

O vous qui êtes mère, vous me comprenez!

IRMA, le repoussant.

Voyons donc, farceur! Racontez-nous quelque chose de drôle : vous êtes ici pour nous faire rire.

ADOLPHE.

C'est vrai... Voilà... C'est une chanson de baptême.

Il chante.

Petit Léon, dans le sein de ta mère,
Tu n'as jamais connu l'adversité...

Il s'arrête en sanglotant.

Les pauvres enfants, à moi ! ils la connaissent, l'adversité.

PAULINE.

Comment ! vos enfants ?

ADOLPHE.

J'ai acheté hier une palatine à ma femme, et je n'ai pas payé le boulanger.

Il retombe sur sa chaise.

MONTRICHARD, à part.

Pauvre diable !

IRMA.

Dis donc, minette... il a bon cœur ! Il se ruine pour les femmes.

PAULINE.

Ne pleure pas, grand niais... tu ne rentreras pas chez toi les mains vides... — Montrichard, donne-lui ta bourse.

MONTRICHARD, à Pauline.

La charité te ruinera, toi. (Donnant sa bourse à Adolphe.) Tenez, mon ami.

ADOLPHE, repoussant la bourse.

Non, monsieur... non... je ne reçois de l'argent que de mon directeur... quand il m'en donne : ce serait une aumône... Merci... je suis de bonne famille.

PAULINE.

Il me fait mal ! Je n'aime pas à voir la misère de près.

IRMA.

S'il est fier, tant pis pour lui.

PAULINE.

Que pourrais-je donc lui faire accepter?... (Elle arrache vivement la perle de son collier et la donne à Adolphe.) Tiens, grand imbécile; voilà un petit bijou pour ta femme... cela ne se refuse pas.

MONTRICHARD, à part.

C'est fantastique!

ADOLPHE.

Vous êtes bien bonne, madame la comtesse.

Il lui baise la main.

PAULINE.

Il est tard, rentrez chez vous; reconduisez-le, Montrichard.

Irma fourre les restes du dîner dans les poches d'Adolphe.

MONTRICHARD.

Prenez mon bras, monsieur Adolphe. (A part.) Olympe est lancée, elle va faire des siennes!

ADOLPHE, à Pauline.

Vous êtes un ange. (A Irma.) Vous êtes deux anges!

MONTRICHARD.

Ne leur dites pas cela, elles ne vous croiront pas.

ADOLPHE, à Montrichard.

Et vous aussi.

MONTRICHARD.

Et moi aussi, c'est entendu. Vous aussi, vous êtes un ange... insupportable... Allons, fils Mathieu!

Ils sortent.

SCÈNE XV.

IRMA, PAULINE.

IRMA, bâillant et se détirant.

Quelle drôle d'idée de lui donner une perle fausse!

PAULINE.

Fausse? Elle vaut au moins mille francs.

IRMA, bondissant.

Mille francs! Es-tu folle?

PAULINE.

Que veux-tu! je n'avais pas autre chose sous la main. (Mélancoliquement.) Et puis cela me portera bonheur! ma séparation réussira.

IRMA.

As-tu des cartes, ici?

PAULINE, prenant un flambeau et se dirigeant vers sa chambre.

Non, mais j'en ai dans ma chambre. Pourquoi?

IRMA, la suivant.

Pour faire une réussite.

PAULINE.

Tu crois donc toujours aux cartes?

IRMA.

Si j'y crois! Il n'y a que cela de certain.

PAULINE.

Allons donc!

IRMA.

Tais-toi! on finit toujours mal quand on ne croit à rien.

PAULINE.

Je ne compte que sur moi.

Elle prend un candélabre.

IRMA.

Tu as raison... Il ne faut pas non plus s'abandonner... Aide-toi, le ciel t'aidera.

PAULINE.

Ah! oui, le ciel!

IRMA.

C'est une façon de parler. — Allons tirer les cartes.

PAULINE.

A ma séparation!

Elles sortent par la gauche; Irma, en passant devant le portrait de la marquise, fait la révérence.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTRICHARD, UN DOMESTIQUE, puis PAULINE.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse est allée accompagner madame sa mère au chemin de fer.

MONTRICHARD.

C'est bien, j'attendrai.

LE DOMESTIQUE.

La voici.

Il sort.

PAULINE, entrant par la gauche.

Bonjour, Montrichard.

MONTRICHARD.

Avez-vous bien dormi, comtesse?

PAULINE.

Comme un juste. — A propos, si on vous parle ici de notre petite séance d'hier soir, ne faites pas l'ignorant : j'ai tout raconté au marquis.

MONTRICHARD.

Tout?

PAULINE.

Tout ce qui était racontable.

MONTRICHARD.

Très-bien. — Vous venez d'embarquer Irma?

PAULINE.

Oui, cher ami.

MONTRICHARD.

Cette séparation douloureuse m'explique votre air joyeux.

PAULINE.

Mon air joyeux vient d'une découverte que j'ai faite.

MONTRICHARD.

Laquelle?

PAULINE.

La clef des champs.

MONTRICHARD.

Et c'est?...

PAULINE.

Une clef, parbleu! Ne m'en demandez pas davantage. Qu'il vous suffise de savoir que je ferai un éclat, qu'il n'y aura pas de procès, et que je garderai mon titre de comtesse et mes donations matrimoniales.

MONTRICHARD.

Bon cela!

PAULINE.

Vous voilà content : vous épouserez Geneviève. Soyez heureux, mon bel Alfred, et ayez beaucoup d'enfants. Mais, si vous voulez un conseil d'ami, ne donnez pas à vos filles

la déplorable habitude de tenir leurs pensées en partie double.

MONTRICHARD.

Je ne comprends pas!

PAULINE.

Ça fait ressembler les jeunes personnes à ce piano de l'Exposition universelle qui note les airs à mesure qu'on les joue; c'est très-dangereux.

MONTRICHARD.

Pas de bêtises, Olympe! je te défends de compromettre mademoiselle Geneviève...

PAULINE.

Fi donc! pour qui me prenez-vous? Je vais jouer sur ce clavier d'ivoire une petite romance de ma composition, et, quand elle sera notée, je me sauverai avec ma musique, voilà tout. Histoire de calmer les nerfs à la noble famille.

MONTRICHARD.

Pas de logogriphe, je vous en prie.

PAULINE.

Vous serez bien avancé quand vous serez mon complice!

MONTRICHARD.

C'est vrai! je ne veux tremper dans vos diableries qu'en qualité de bon génie.

PAULINE.

Mes diableries ne sont pas bien noires. Il s'agit simplement de me garder à carreau. Je ne veux pas de mal à cette petite fille, moi, et je lui en ferai tout juste ce qu'il en faut à ma sûreté. D'ailleurs, n'êtes-vous pas là pour tout réparer, vertueux Alfred?

MONTRICHARD.

Je ne demande qu'à réparer... pourvu cependant que le dégât.

PAULINE, riant.

Sois donc tranquille! — Vous la rendrez heureuse?

MONTRICHARD.

Je le jure sur mes trente-huit ans, vingt campagnes & trois blessures.

PAULINE.

Vous ne la battrez pas?

MONTRICHARD.

Je n'ai jamais fustigé que des drôlesses.

PAULINE.

Merci bien!

MONTRICHARD, faisant un profond salut.

Pardon, comtesse! je n'y songeais plus. Et quand partez-vous?

PAULINE.

Dès que mes armes seront en état — dans une quinzaine de jours. — Croyez-vous que le jeune Baudel m'aime assez pour m'enlever?

MONTRICHARD.

En ballon! — Il se prend pour Buckingham amoureux de la reine Anne. — Vous le mènerez aussi loin que vous voudrez; je vous le garantis.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Beauséjour!

MONTRICHARD.

Quand on parle du loup...

SCÈNE II.

PAULINE, BAUDEL, MONTRICHARD.

BAUDEL, saluant Pauline.

Madame....

Il serre la main de Montrichard.

PAULINE.

Nous parlions de vous justement. Je chargeais M. de Montrichard de vous remettre un petit objet qu'hier vous avez oublié chez moi...

Elle lui donne la rivière.

BAUDEL, à part.

Ah! diable!

PAULINE.

Seulement, je vous préviens que j'ai prélevé la part des pauvres. Cela vous apprendra à ne pas commettre de pareils oublis chez une dame de charité.

BAUDEL, pincé.

Je suis heureux, madame, d'avoir fait l'aumône par vos mains.

MONTRICHARD, bas, à Pauline.

Vous voulez donc le ruiner à fond?

PAULINE, bas.

On ne sait pas.

BAUDEL.

C'est une visite d'adieux que je viens vous faire, madame.

PAULINE.

D'adieux?

BAUDEL.

Je pars aujourd'hui même pour Paris.

PAULINE, à part.

Le piége est grossier.

MONTRICHARD.

Cela te prend donc comme une envie d'éternuer?

BAUDEL.

Je reçois à l'instant une lettre de mon notaire qui me propose un magnifique mariage.

PAULINE, à part.

C'est cousu de fil blanc.

MONTRICHARD.

Si ton médecin te proposait une magnifique pleurésie, tu accepterais donc?

BAUDEL.

Peut-être! La vie m'est à charge.

PAULINE.

Est-il possible?

BAUDEL.

Je suis né sous une mauvaise étoile, madame.

MONTRICHARD.

Infortuné! déjà affligé, à son âge, de cent vingt-trois mille livres de rente!

BAUDEL.

Ah! que ne suis-je pauvre! Je serais peut-être quelque chose à cette heure!

MONTRICHARD, à part.

Il serait clerc d'huissier.

BAUDEL.

Je me ferais un nom; je vivrais de ma plume...

MONTRICHARD, à part.

Ta plume? Je t'en retiens un paquet.

BAUDEL.

Tandis que la fortune, c'est l'oisiveté; elle nous livre pieds et poings liés à nos chagrins.

PAULINE.

Vous avez des chagrins, monsieur de Beauséjour?

MONTRICHARD.

Il faut bien qu'il en ait pour se marier volontairement.

BAUDEL.

Un moment je me suis cru aimé, j'ai cru qu'une femme adorée me permettrait de lui consacrer ma vie; je le croyais encore en recevant la lettre de mon notaire... et je comptais la déchirer aux pieds de mon idole...

Il montre la lettre.

MONTRICHARD, prenant la lettre.

Une vraie lettre de notaire, ma foi!

PAULINE, à part.

Ce n'est donc pas un piége?

BAUDEL.

Mais j'ai reçu une preuve d'indifférence telle que je n'ai plus d'espoir, et me résigne à rentrer dans la vie ordinaire.

MONTRICHARD, montrant la lettre à Pauline.

La demoiselle a un million, sans compter les espérances... C'est un pistolet chargé d'or.

PAULINE.

Vous avouerez, du moins, qu'une résignation si précipitée donne mille fois raison à la prudence de votre idole. . puisque idole il y a.

BAUDEL.

Je vous en fais juge, madame; puis-je sacrifier un mariage aussi raisonnable à un amour sans espoir?

PAULINE.

Vous vous hâtez bien de le croire sans espoir.

MONTRICHARD.

Il est si modeste !...

BAUDEL.

Je vous jure, madame, que, si j'étais aimé, je renoncerais avec transport à tout le reste.

PAULINE.

Êtes-vous sûr de ne pas l'être?

BAUDEL, *les yeux baissés.*

Je pars à trois heures; cette personne le sait. Si elle attache quelque prix à mon affection, elle dictera mon refus aux offres du notaire... Je ne sortirai pas de chez moi.

MONTRICHARD, *à part.*

Il a une façon piteuse de casser les vitres qui me réjouit.

BAUDEL.

Si je ne vois rien venir, c'est que mon mariage lui est indifférent; et vous avouerez alors, madame, que j'ai raison de me marier.

MONTRICHARD.

C'est à la fois chevaleresque et mathématique.

BAUDEL.

Adieu, madame la comtesse.

PAULINE.

Adieu, monsieur.

MONTRICHARD.

Je sors avec toi. (*Saluant.*) Madame! (*A part.*) Son écheveau

s'embrouille, il faudra des ciseaux... Bonne affaire pour moi!

BAUDEL, à part.

J'ai brûlé mes vaisseaux.

Ils sortent.

SCÈNE III.

PAULINE, seule; puis GENEVIÈVE.

PAULINE.

Vous ne partirez pas, mon cher monsieur, et il ne m'en coûtera pas ça. Je vous ferai voir qu'une honnête femme peut aller chez un jeune homme sans lui rien accorder. (Regardant la pendule.) Une heure et demie, — j'ai le temps. (On entend la voix de Geneviève : « Oui, grand'maman. ») A l'autre maintenant. (Elle s'étend sur la causeuse, son mouchoir sur les yeux.) Mettons-nous au piano.

GENEVIÈVE, entrant.

Vous pleurez, Pauline?

PAULINE.

Moi? non. Pourquoi pleurerais-je?

GENEVIÈVE.

Vous venez de quitter votre mère.

PAULINE.

Tiens, c'est vrai... Oui, je pleure pour cela.

GENEVIÈVE.

Est-ce que vous avez un autre chagrin?

PAULINE.

Qui vous le fait croire? N'est-il pas naturel de pleurer en quittant sa mère?

GENEVIÈVE, s'asseyant près d'elle.

Pourquoi voulez-vous me donner le change, Pauline? Je vois bien que vous avez autre chose.

PAULINE.

Vous êtes une enfant.

GENEVIÈVE.

Non, je ne suis pas une enfant, et je vous aime bien. Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi? J'ai eu confiance en vous, moi.

PAULINE, après un silence.

Me jurez-vous, par ce que vous avez de plus sacré, que ce triste secret ne sortira pas de votre cœur?

GENEVIÈVE.

Je vous le jure.

PAULINE.

Eh bien... Mais à quoi bon vous affliger de mes chagrins? Riez, chantez, c'est de votre âge.

GENEVIÈVE.

Pauline, je vous en supplie.

PAULINE.

Ignorez-le toujours, chère enfant, le supplice d'être à charge à ce que vous aimez!

GENEVIÈVE.

Que voulez-vous dire? est-ce que Henri...?

PAULINE.

Vous avez remarqué sa tristesse...

GENEVIÈVE.

Il ne vous aimerait plus?

PAULINE.

Hélas! il ne m'a jamais aimée.

GENEVIÈVE.

Pourquoi vous aurait-il épousée?

PAULINE.

Ah! pourquoi?... Parce qu'il est homme d'honneur. — Épargnez-moi un récit que je ne saurais faire sans rougir... (Geneviève se lève.) Si j'ai été coupable, je l'expie cruellement! Pauvre Henri! j'occupe auprès de lui la place d'une autre, et j'en souffre plus que lui!...

GENEVIÈVE, troublée.

La place d'une autre? de qui?

PAULINE.

Je ne la connais pas, et, sans la connaître, je lui demande pardon du bonheur que je lui ai dérobé involontairement. Mais je ne tarderai pas à le lui restituer.

GENEVIÈVE.

Comment?

PAULINE, feignant le plus grand trouble.

Rien! — Je n'ai rien dit! je suis folle.. Je me porte aussi bien que vous... (Se tordant les mains et retombant sur le canapé.) Ah! je voudrais être morte!

GENEVIÈVE, allant à elle.

Morte? O ma sœur! ma chère sœur! qu'avez-vous?

PAULINE, rentrant en soi.

Rien, vous dis-je... Je ne suis pas plus phthisique que vous. (Geneviève jette un cri. — Pauline reprend vivement.) Les médecins ne savent ce qu'ils disent! C'est le chagrin qui me ronge et non la maladie. Pas un mot là-dessus à Henri ni à personne, vous l'avez juré. Je compte sur votre parole. (Geneviève tombe en sanglotant sur les genoux de Pauline. — A part.) Je ne m'attendais pas à ce désespoir... Pauvre petite! — Bah! si elle savait qu'il s'agit d'Olympe, elle rirait. Et tout à l'heure même il se glissera un espoir au milieu de ses larmes. (Il

sonne deux heures.) Deux heures! (Elle soulève la tête de Geneviève et la pose sur le canapé.) Il faut que je sorte, mon enfant, j'ai aussi mes pauvres qui attendent. (Elle va à la table prendre son châle et son chapeau.) Je compte sur votre parole... (A part, en sortant.) Un joli chapitre à ajouter à son journal.

Elle sort.

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, seule, après un silence, se relevant.

Non, non! je n'accueillerai pas cette indigne pensée... je sauverai Pauline malgré elle... C'est le ciel de l'Allemagne qui la tue... Je l'enverrai en Italie... Mais comment faire?... Je lui ai juré le secret! — Comment?

Elle reste absorbée au milieu de la scène.

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, LE MARQUIS et LA MARQUISE, entrant par le fond.

LE MARQUIS, montrant Geneviève à la marquise.

A quoi pense-t-elle donc? On dirait la statue de la Méditation!

LA MARQUISE.

Elle a l'air triste.

LE MARQUIS.

Bah!... Oui, très-triste... — Qu'as-tu, mon enfant?

GENEVIÈVE, tressaillant.

Vous étiez là ?

LA MARQUISE.

Tu ne nous as pas entendus entrer?... Quelle grave pensée t'absorbait donc?

LE MARQUIS.

Est-ce qu'on t'a contrariée?

GENEVIÈVE.

Pas du tout !

LA MARQUISE.

Désires-tu quelque chose ?

GENEVIÈVE.

Non... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, oui... Voyons, petite sournoise, dites-nous sur-le-champ ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Je voudrais voir l'Italie !

LE MARQUIS.

Voir l'Italie ?... comme ça, au pied levé ?

GENEVIÈVE.

J'ai le spleen... Vienne me déplaît... j'y tomberai malade...

LA MARQUISE.

Mais depuis quand as-tu cette fantaisie?

GENEVIÈVE.

Depuis longtemps, je ne voulais pas vous en parler, j'espérais qu'elle me passerait .... Elle ne fait que grandir ! Je vous en supplie, emmenez-moi à Rome!

LE MARQUIS.

Mais cela n'a pas le sens commun!

LA MARQUISE.

C'est un caprice d'enfant gâté.

GENEVIÈVE.

Non, je vous le jure! J'ai besoin de faire ce voyage! Je n'ai pas coutume d'abuser de votre bonté, n'est-ce pas? Il m'en coûte de vous demander le sacrifice de votre tranquillité, de vos habitudes...

LE MARQUIS.

Oh! nos habitudes... la principale est de te voir contente, et je commence à croire qu'elle nous manquerait ici. — Qu'en dites-vous, marquise?

LA MARQUISE.

Nous sommes chez nous partout où Geneviève est heureuse.

GENEVIÈVE.

Eh bien, si vous me conduisez à Rome, je vous promets de chanter du matin au soir; vous m'aurez toute la journée autour de vous; il n'y aura pas de bals qui vous prendront votre petite-fille; nous serons bien plus ensemble!

LE MARQUIS.

C'est vrai! nous serions bien plus ensemble.

GENEVIÈVE.

Vous nous apprendrez le whist, à Pauline et à moi

LE MARQUIS.

Pauline serait donc du voyage?

GENEVIÈVE.

Sans doute, c'est un voyage de famille! Tous les soirs, vous aurez votre partie comme ici, et même plus agréable; car je serai votre partenaire, et vous pourrez me gronder quand je couperai vos rois, tandis que vous n'osez pas gronder bonne maman.

LE MARQUIS.

Eh bien, je ne dis pas non... Si la marquise y consent, nous reparlerons de cela.

GENEVIÈVE.

Comment, nous en reparlerons?

LE MARQUIS.

Donne-nous le temps de nous faire à cette idée-là, que diable!

GENEVIÈVE.

Vous me montrerez Rome vous-même, grand-papa... Toutes les jeunes filles y vont avec leur mari, qui leur explique les monuments... Moi, j'aime bien mieux que ce soit vous.

LA MARQUISE.

Elle a raison, mon ami; profitons du temps où elle est à nous seuls.

LE MARQUIS.

Si on m'avait dit il y a une heure que je passerais l'hiver à Rome, on m'aurait bien étonné.

GENEVIÈVE.

Vous consentez! Oh! que je vous remercie!

LA MARQUISE.

Ses couleurs lui sont déjà revenues.

GENEVIÈVE.

Quand partons-nous?

LE MARQUIS.

Donne-moi ma canne et mon chapeau.

LA MARQUISE.

Quel délai nous accordes-tu pour nos préparatifs?

GENEVIÈVE.

Je les ferai ; vous n'aurez qu'à monter en voiture.

LE MARQUIS.

Voyons, donne-nous huit jours.

GENEVIÈVE.

Non, c'est trop ! vous auriez le temps de changer d'avis.

LA MARQUISE.

Eh bien, quatre !

GENEVIÈVE.

Va pour quatre.

LE MARQUIS.

Mais tu chanteras du matin au soir?

GENEVIÈVE.

Et je ferai votre whist... je vous lirai le journal... enfin, tout ce que vous voudrez... Je vous adore !

Elle lui saute au cou.

LE MARQUIS.

Décidément ce voyage me sourit... Si nous partions demain?

GENEVIÈVE.

Je vous ai donné quatre jours... je suis raisonnable ! Il nous faut le temps de décider Pauline et Henri.

LA MARQUIS.

Je ne pense pas qu'ils fassent de difficultés.

GENEVIÈVE.

S'ils en faisaient... vous êtes le chef de la famille, grand-papa ; vous emploieriez votre autorité.

LE MARQUIS.

Il me semble que le chef de la famille, c'est toi.

GENEVIÈVE.

D'abord je vous préviens que, si Pauline ne vient pas avec nous, je ne pars pas. Si vous tenez à ce voyage, arrangez-vous.

LE MARQUIS.

C'est bien, mademoiselle ; j'emploierai mon autorité. (A la marquise.) Quand nous aurons des arrière-petits-enfants, ils nous feront marcher à quatre pattes.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Adolphe, comédien, demande à voir M. le marquis.

LE MARQUIS, à la marquise.

Le comédien d'hier au soir... Que vient-il chercher? (Au domestique.) Faites entrer.

LA MARQUISE, à Geneviève.

Va dans ta chambre.

Geneviève sort.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LA MARQUISE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur le marquis ; c'est à madame la comtesse que j'eusse désiré parler, mais on m'a dit qu'elle était sortie, et j'ai pris la liberté...

LE MARQUIS.

Que puis-je pour votre service, monsieur?

ADOLPHE.

J'ai donné hier à madame la comtesse et à madame sa mère une sorte de représentation dans ce salon même...

LE MARQUIS.

Je le sais, monsieur.

ADOLPHE.

Alors, monsieur, vous devinez peut-être ce qui m'amène?

LE MARQUIS.

Non, monsieur.

ADOLPHE.

Madame la comtesse ne vous a donc pas parlé d'une perle?...

LE MARQUIS.

Non, monsieur.

ADOLPHE.

D'une perle qu'elle m'a donnée pour ma femme, en guise d'honoraires...

Il montre la perle.

LA MARQUISE.

Cette perle ne servait-elle pas de fermoir à une rivière de...?

LE MARQUIS, interrompant.

De diamants?

ADOLPHE.

Je crois que oui...

LE MARQUIS, bas, à la marquise.

Voilà une mystification de mauvais goût.

ADOLPHE.

J'ai accepté sans savoir ce que j'acceptais ; mais ce matin, contraint par la nécessité (je suis père), j'ai porté ce bijou... je suis confus de le dire... chez un joaillier...

LE MARQUIS.

Je comprends; il vous a édifié sur la valeur du cadeau et vous le rapportez.

ADOLPHE.

Oui, monsieur... je ne puis croire que madame la comtesse ait eu l'intention...

LE MARQUIS.

Vous avez raison, monsieur; elle aura pris un bijou pour un autre. Elle sera très-confuse de son erreur, — Donnez-moi cette perle, et permettez-moi de réparer l'étourderie de ma nièce... (Il tire un billet de sa poche.) Voici deux cents thalers.

ADOLPHE, humilié.

Ah! monsieur!...

LE MARQUIS.

Est-ce trop peu?

ADOLPHE.

Mais, monsieur, la perle n'en vaut que cent cinquante!

LA MARQUISE.

Cent cinquante! (Au marquis.) Donnez donc... (Elle prend la perle et la frappe contre un meuble.) Elle est fine!

ADOLPHE.

Que supposiez-vous donc? que je venais réclamer de l'argent... quant au contraire j'en rapporte? M. le marquis paraît étonné... Il n'est pas obligé de savoir que je suis de bonne famille.

LE MARQUIS.

Pardon, monsieur!

ADOLPHE.

Je sors d'un père qui, sans être gentilhomme, est un des premiers quincailliers de Paris.

LE MARQUIS.

Et votre conduite prouve qu'il y a dans votre famille de vieilles traditions de délicatesse.

ADOLPHE.

Je m'en flatte, monsieur; c'est le seul héritage que je laisserai à mes enfants.

LE MARQUIS.

Prenez-vous du tabac, monsieur Adolphe?

ADOLPHE.

Par boutade.

LE MARQUIS, lui offrant une prise dans une boîte d'or.

Comment trouvez-vous le mien?

ADOLPHE.

Délicieux!

LE MARQUIS.

Je vous en enverrai... En attendant, faites-moi le plaisir d'emporter celui-ci...

Il lui met sa boîte dans la main.

ADOLPHE.

Quoi... monsieur!... la tabatière aussi?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas ce qu'elle vaut; et, de peur que vous ne soyez obligé de vous en informer, permettez-moi d'y glisser quelques bonbons pour vos enfants.

Il met le billet dans la boîte.

ADOLPHE.

Oh! monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu, monsieur Adolphe... vous êtes un honnête homme, *rara avis*.

ADOLPHE.

Oiseau rare en effet... et qui ne chante guère.

Il sort.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, puis HENRI.

LE MARQUIS.

Où diable la vertu va-t-elle se nicher? (Henri entre.) Tiens, mon neveu, tu rendras cette perle à ta femme et tu la prieras de ne plus nous donner des lanternes pour des vessies, en d'autres termes, de ne plus nous donner du diamant pour du strass.

HENRI, allant à la marquise.

Comment cela?

LA MARQUISE.

Cette perle est fine, et le reste aussi probablement.

HENRI.

Alors, pourquoi ce mensonge qu'elle nous a fait?

LA MARQUISE.

Elle aura craint que vous ne la grondiez de s'être passé un caprice aussi cher.

HENRI.

Mais j'ai mis cinquante mille francs à sa disposition pour acheter des diamants; elle m'aurait avoué qu'elle avait pris les devants.

LA MARQUISE.

Un peu de mauvaise honte peut-être.

HENRI.

C'est possible.

LE MARQUIS.

La voici! Parbleu ! je veux me donner le plaisir de l'embarrasser là-dessus.

Henri, après l'entrée de Pauline, descend à gauche, et ne cesse de l'observer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAULINE, en chapeau, entrant par le fond.

LE MARQUIS.

Vous arrivez bien, ma nièce; nous parlions de votre strass et nous nous étonnions des progrès de la chimie.

PAULINE, ôtant son chapeau et son châle, au fond de la scène.

Le fait est qu'on imite le diamant à s'y méprendre.

LE MARQUIS.

Montrez-nous donc cette rivière?

PAULINE.

Je ne l'ai plus... je l'ai renvoyée au marchand.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc?

PAULINE.

Madame m'a fait comprendre que la comtesse de Puygiron ne pouvait pas porter de bijoux faux.

LA MARQUISE.

On vous tend un piége, mon enfant.

HENRI.

Ma tante!

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas qu'on la pousse plus avant dans son petit mensonge. Nous savons que vos diamants sont fins.

PAULINE.

Ah!... eh bien, j'avoue...

LE MARQUIS.

Que vous ne les avez pas renvoyés au marchand?

PAULINE.

Mon Dieu, si! j'ai craint que ma ruse ne se découvrît... et j'ai mis fin à cet enfantillage ridicule.

HENRI.

Combien le marchand vous a-t-il pris?

PAULINE.

Rien du tout.

HENRI.

Rien du tout?

PAULINE.

Sans doute.

HENRI.

Pas même la valeur de cette perle!

Il la lui montre.

PAULINE, à part.

Ciel! (Haut.) Je voulais vous cacher... je comptais payer sur mes économies...

HENRI.

Où demeure-t-il?

PAULINE.

Ne vous en occupez pas, je m'en charge.

HENRI.

Où demeure-t-il?

PAULINE.

Mais, monsieur, cette insistance...

HENRI.

Répondez sans chercher de subterfuges!

PAULINE.

Que soupçonnez-vous donc?

HENRI, avec éclat.

Je soupçonne que ces diamants vous ont été donnés par M. de Beauséjour.

PAULINE.

Oh! Henri!

LA MARQUISE.

Vous outragez votre femme!

HENRI.

Si je me trompe, qu'elle me dise l'adresse du marchand, et je vais m'assurer sur-le-champ...

PAULINE.

Non, monsieur, je ne descendrai pas à me justifier. Vos soupçons ne méritent pas que je les dissipe. Croyez tout ce qu'il vous plaira.

HENRI.

Vous oubliez que vous n'avez pas le droit de le prendre de si haut.

PAULINE.

Pourquoi, s'il vous plaît? Je vous défie de le dire.

HENRI.

Vous m'en défiez?

LE MARQUIS.

Tu es fou, mon ami. Ta femme a tort de s'obstiner dans une cachotterie puérile, j'en conviens; mais, que diable! pense donc à l'infamie dont tu l'accuses.

LA MARQUISE, à Pauline.

Ayez pitié de cet insensé, mon enfant; ôtez-lui cet horrible soupçon.

PAULINE.

Non... madame... non, je ne dirai pas un mot.

HENRI.

Misérable! — Elle s'est vendue!

LE MARQUIS.

Henri, votre conduite est indigne d'un gentilhomme. Demandez pardon à votre femme.

HENRI.

Ah! c'est à vous que je dois demander pardon... Cette femme, c'est Olympe Taverny! (Le marquis reste atterré, immobile; la marquise près de lui, Pauline à droite de la scène, Henri à gauche. — Henri s'approchant de son oncle et mettant un genou en terre.) Pardonnez-moi, mon père! pardonnez-moi d'avoir déshonoré le nom que vous portez! d'avoir consenti aux impostures de cette femme, d'avoir souillé votre chaste maison de sa présence!

LE MARQUIS.

Je ne vous connais plus!

LA MARQUISE.

Il l'aimait alors! il la croyait digne de nous, puisqu'il la croyait digne de lui... Ce mariage a été la faute de son enfance et non le crime de son honneur... Ne le repoussez pas, mon ami, il est bien malheureux!

LE MARQUIS, après un silence, tend la main à Henri et l'attire sur sa poitrine.

Mon enfant! mon pauvre enfant!

Ils restent embrassés quelques instants.

LA MARQUISE.

Relevez la tête, Henri; l'énormité même de cette honte vous la rend étrangère.

LE MARQUIS.

Je vais provoquer M. de Beauséjour en ton nom.

HENRI.

Oui, un duel à mort, au pistolet, à dix pas!

LE MARQUIS.

Sois tranquille!

PAULINE.

Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur le marquis; je vous affirme que M. de Beauséjour n'est pas mon amant.

LE MARQUIS.

Vous vous expliquerez devant les tribunaux, mademoiselle. (A Henri.) Ne crains rien de l'avenir : la prison éteindra les restes de sa jeunesse et de sa beauté, et nous lui ferons une aumône à condition qu'elle quittera notre nom.

LA MARQUISE.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Quels menagements devenons-nous à cette créature? Elle a vendu notre honneur pour de l'argent!... Ce n'est pas une femme adultère... c'est une voleuse!

PAULINE, furieuse.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS, sans se retourner.

Je ne vous parle pas. (A Henri.) Je vais chez M. de Beauséjour ; il faut que le combat ait lieu avant la nuit. Je reviendrai te prendre avec les armes.

LA MARQUISE.

A quoi bon ce duel, puisque vous recourez à la loi?

LE MARQUIS.

La loi venge et protége, madame. Il n'y a que le sang qui lave. N'as-tu pas quelques dispositions à prendre, Henri?

HENRI.

Oui, certes ! (Le marquis remonte au fond. — Henri à Pauline.) Adieu, madame, et puisse votre amant me débarrasser d'une vie que vous m'avez faite si misérable.

Il sort avec le marquis. — Un silence.

PAULINE.

Je n'ai pas pu me faire entendre de ces furieux ; mais vous, madame, qui êtes juste et clémente...

Elle fait un pas vers elle ; la marquise la regarde sévèrement, et sort en silence.

SCÈNE IX.

PAULINE, seule.

Et ma haine ne les écrasera pas ? Oh ! ces aristocrates de la vertu ! — Voyons, du calme... j'ai besoin de toute ma tête. Un procès ? Eh bien, quoi ? je nierai tout ! Ils n'ont pas de preuves... Hum ! ils sont sur la piste, ils trouveront des traces... Si le portier de Baudel ne me reconnaît pas, on lui éclaircira la mémoire avec une poignée de louis ; on recueillera quelques indiscrétions modestes de Baudel ; on grou-

pera ces indices autour du collier et on posera mon nom sur le tout, comme un lampion ! Ces honnêtes gens par droit de naissance s'entendent comme larrons en foire; j'aurai le maximum ! — Comment empêcher le procès ? Geneviève doit être sur ses gardes, rien à faire de ce côté-là... (Elle va s'asseoir à la table.) Reste une chance : ce duel ! Bah ! je parie que mon crétin de Baudel voudra faire son parfait gentilhomme et qu'il tirera en l'air ! — Ah ! les cartes ne mentent pas, ma mère a raison ! Tous les piques ensemble, trois fois de suite... Je suis perdue...

Geneviève paraît à droite.

SCÈNE X.

PAULINE, GENEVIÈVE.

PAULINE, à part, avec un mauvais sourire.

Peut-être ! (Haut.) Où étiez-vous donc, chère enfant ? (Elle lui prend la main, à part.) Elle ne sait rien encore.

GENEVIÈVE, appuyant sa main droite sur l'épaule de Pauline.

Vous me cherchiez ? j'étais dans ma chambre

PAULINE, regardant la main.

Vous avez de l'encre à vos jolis doigts...

GENEVIÈVE, troublée.

J'ai écrit !

PAULINE, à part.

Il paraît que le chapitre pressait... Je suis sauvée.

GENEVIÈVE.

Que me vouliez-vous ?

PAULINE.

Un enfantillage de malade. (Jouant avec les breloques de Geneviève.) Qu'avez-vous dans ce médaillon ?

GENEVIÈVE.

Rien !

PAULINE.

Voulez-vous me permettre d'y mettre quelque chose... que vous garderez en souvenir de moi ?

GENEVIÈVE.

En souvenir... ne dites pas cela, je vous le défends ! vous vivrez.

PAULINE.

Votre amitié m'en donnera peut-être le courage, cher ange gardien. (Elle se lève.) Je suis déjà mieux depuis que je me sens aimée par vous...

GENEVIÈVE.

Chère Pauline !

PAULINE.

Mon mal est au cœur, je vous le disais bien. Prêtez-moi ce médaillon, un instant... (Hésitation de Geneviève. — Pauline lui enlève sa montre et les breloques.) C'est une superstition bretonne, ne vous en moquez pas.

GENEVIÈVE.

Laquelle ?

PAULINE.

Attendez-moi là... (Elle va prendre son châle et son chapeau.) C'est une surprise... (Elle se dirige à droite, sur le seuil de la porte.) Vous verrez tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE XI.

GENEVIÈVE, seule; puis LA MARQUISE.

GENEVIÈVE.

Oh! je la réconcilierai tout à fait avec le bonheur!... Je lui rendrai le cœur d'Henri. J'ai raffermi le mien en me confessant au papier. Grand'maman a raison : les mauvaises pensées s'évanouissent comme des fantômes quand on les regarde en face.

La marquise entre par le fond, et, apercevant Geneviève, elle descend à elle.

LA MARQUISE.

Je te croyais dans ta chambre?

GENEVIÈVE.

Je viens de descendre.

LA MARQUISE, inquiète.

Est-ce que tu as trouvé ici... la comtesse?

GENEVIÈVE.

Oui... et je suis bien contente! Je ne lui ai pas encore parlé de notre voyage, mais j'espère qu'elle consentira à nous accompagner.

LA MARQUISE.

Je ne crois pas.

Le marquis paraît au fond, une boîte de pistolets à la main.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, GENEVIÈVE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à Geneviève.

Henri vient d'apprendre... vient de recevoir une nouvelle qui l'oblige à retourner... à nous quitter.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE.

Je ne sais trop... des affaires... très-graves.

GENEVIÈVE.

Raison de plus pour qu'il nous laisse Pauline.

LE MARQUIS, qui a posé la boîte à pistolets sur la table.

Non, ma fille, c'est impossible.

GENEVIÈVE.

Nous verrons bien.

LE MARQUIS.

Ta grand'mère est obligée d'aller passer quelques jours à notre ferme, Geneviève. Tu l'accompagneras. Va faire tes préparatifs.

GENEVIÈVE.

Tout de suite?

LE MARQUIS.

Tout de suite... Va mon enfant; on attelle la berline.

GENEVIÈVE, à part.

Comme ils ont l'air grave tous les deux! Que se passe-t-il donc?

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Tu comprends bien que cette enfant ne peut pas rester ici une heure de plus.

LA MARQUISE.

Mais je mourrai d'inquiétude là-bas.

LE MARQUIS.

Le duel n'a pas lieu. M. de Beauséjour refuse de se battre.

LA MARQUISE.

Le misérable! (Se reprenant.) Tant mieux! Est-ce qu'il nie?

LE MARQUIS.

Il a voulu nier d'abord, mais j'ai trouvé ce mouchoir sur son canapé.

LA MARQUISE, regardant le mouchoir.

Le chiffre de cette malheureuse.

LE MARQUIS, reprenant le mouchoir qu'il jette dans la boîte aux pistolets.

Devant ce témoin, il s'est troublé; mais il prétend qu'elle est sortie de chez lui comme elle y était entrée. Le tribunal appréciera. Bref, M. de Beauséjour refuse toute satisfaction. Je lui ai jeté mon gant au visage; nous sommes en règle de ce côté-là. Où est Henri?

Pauline paraît à la porte du fond et écoute.

LA MARQUISE.

Il met ses papiers en ordre.

LE MARQUIS.

Il faut qu'il aille sur-le-champ déposer sa plainte...

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, PAULINE, LA MARQUISE.

PAULINE, *allant à eux.*

Cela ne presse pas, mon cher oncle. Faisons notre lessive en famille et ne dérangeons pas la justice pour un simple mouchoir de poche.

LE MARQUIS.

Vous écoutez aux portes, mademoiselle?

PAULINE.

Mon Dieu, oui! J'ai été si mal élevée. Figurez-vous que ma bonne mère ne m'a rien appris, pas même à tenir un journal de mes pensées. Aussi, je viens de lui envoyer celui de votre petite-fille en manière de reproche.

LE MARQUIS.

Celui de ma petite-fille?

PAULINE.

Oui... dont je me suis adroitement emparée, et que je viens de faire partir par un homme sûr.

LE MARQUIS.

Vous mentez... j'espère pour vous que vous mentez.

PAULINE.

Assurez-vous-en; voici la clef du coffret d'ébène.

Elle montre la clef et les breloques.

LA MARQUISE.

Oh! madame.

PAULINE, *s'asseyant tranquillement près de la table.*

Cet animal est très-méchant, quand on l'attaque il se dé-

fend... Que voulez-vous! chacun a sa manie. La vôtre est de me faire un procès, la mienne est de faire imprimer à Paris et distribuer à toute la société de Vienne les intéressants Mémoires de mademoiselle Geneviève.

LA MARQUISE.

On n'y trouvera rien dont elle ait à rougir, madame.

PAULINE.

C'est un ange. Mais j'en suis bien fâchée, elle aime mon mari.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas vrai.

PAULINE.

Elle l'écrit du moins! Après tout, quoi de plus naturel? Ne l'aviez-vous pas destinée à son cousin?

LA MARQUISE.

Qu'importe? Cet amour d'enfance a dû s'éteindre, et s'est éteint devant le mariage d'Henri.

PAULINE.

Il faut croire qu'il s'est rallumé. Je viens de lire une page toute fraîche qui est bien curieuse, allez! Je ne sais où cette petite fille a pris qu'Henri m'a épousée uniquement pour me rendre l'honneur, et qu'il est resté fidèle dans le fond du cœur à la fiancée de son enfance...

LE MARQUIS, derrière la chaise de Pauline.

Ah! vous ne savez où elle a pris cela!

PAULINE.

Comme j'ignore aussi pourquoi elle s'imagine que j'ai une maladie mortelle, et qu'Henri sera libre dans six mois.

LA MARQUISE, au marquis.

Ah! voilà pourquoi elle nous menait en Italie!

PAULINE.

Oui, elle est consciencieuse, et veut être en règle avec ma mémoire.

LE MARQUIS.

Un homme capable d'une pareille infamie, on le tuerait comme un chien! Mais une femme, tous les attentats lui sont permis.

PAULINE, *tournant la tête vers lui en souriant.*

C'est bien le moins que nous ayons les priviléges de notre faiblesse, vous en conviendrez. (*Se levant et prenant le milieu de la scène.*) Pour en revenir à votre petite-fille, je crois que la lecture de son petit roman lui attirerait plus d'admirateurs que de maris. Mais rassurez-vous, je ne publierais ce document précieux que si vous m'y réduisiez, et vous ne m'y réduirez pas, j'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Faites vos conditions, madame.

PAULINE.

A la bonne heure, vous voilà raisonnable. Je le serai aussi. Je ne demande qu'une séparation amiable avec mes donations matrimoniales.

LE MARQUIS.

Mais vous quitterez notre nom?

PAULINE.

Ah! monsieur le marquis!... je sais trop ce qu'il vaut.

LE MARQUIS.

Nous vous le payerons!

PAULINE.

Que penseriez-vous de moi si je vous le vendais? Non, je l'ai, je le garde. Une séparation amiable ne peut pas m'ôter ce que ne m'ôterait pas une séparation judiciaire... Soyez juste.

LE MARQUIS.

Soit! Vous nous tenez sous vos pieds.

PAULINE.

Ainsi voilà qui est convenu... vous vous chargez d'arranger les choses avec Henri. Moi, j'ai hâte de vous délivrer de ma présence.

Elle fait quelqnes pas.

LE MARQUIS.

Permettez; il nous faut d'abord le journal de Geneviève.

PAULINE.

Ne vous ai-je pas dit qu'il est en route pour Paris?

LE MARQUIS.

C'est vrai! mais il est parti par un train ordinaire; je vais envoyer par l'express un homme qui arrivera avant le vôtre. Écrivez à votre mère de rendre le rouleau sans l'ouvrir au porteur de votre lettre.

PAULINE.

Rien de plus simple, en effet. Mais, si je me dessaisis de mon arme, quelle sera ma garantie?

LE MARQUIS.

Ma parole de gentilhomme.

PAULINE.

C'est juste. Entre gens d'honneur, une parole suffit. Eh bien, je vous donne la mienne que je n'abuserai pas du précieux dépôt...

LE MARQUIS.

Insolente!

LA MARQUISE.

Je vous en supplie, madame, ne rendez pas tout arrangement impossible!

PAULINE.

Pourquoi aurais-je plus confiance en vous que vous en moi? Vous me la donnez belle.

LA MARQUISE, suppliante.

Ce n'est pas par défiance, madame; mais vous comprenez que l'honneur de notre petite-fille doit rester entre les mains de ses gardiens naturels. Vous n'êtes pas méchante, je le crois : vous ne voulez pas de mal à une enfant qui vous aime, à des vieillards qui vous ont ouvert leurs bras...

PAULINE.

Les bons vieillards se sont dédommagés depuis.

LA MARQUISE.

Si le marquis a été sévère, oubliez-le, je vous en supplie, n'en accusez que nos principes, nos préjugés, si vous voulez... Laissez-vous toucher, madame! accordez-nous la grâce de notre enfant! ayez pitié de nos cheveux blancs... Je prierai Dieu pour vous!

PAULINE, souriant.

A charge de revanche, madame.

LE MARQUIS.

Assez, marquise! (Il passe devant Pauline sans la regarder et présente sa main à la marquise.) Laissez-moi avec elle.

Il la reconduit jusqu'à la porte à droite, l'attire à lui et l'embrasse.

LA MARQUISE.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Laisse-nous!

La marquise sort. — Un silence.

SCÈNE XV.

PAULINE, LE MARQUIS.

PAULINE.

Vous êtes pâle, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, les bras croisés et immobile.

Vous le seriez plus que moi si vous saviez à quoi je pense.

PAULINE.

Des menaces?

LE MARQUIS, lentement.

N'avons-nous pas épuisé les supplications? Ma sainte femme n'a-t-elle pas en vain courbé le front devant vous?

PAULINE.

Eh bien, après?

LE MARQUIS, s'élançant sur elle.

Après, misérable! (Il s'arrête.) Nous n'avons plus de salut à attendre que de nous-mêmes, comprends-tu?

PAULINE.

Vous ne me faites pas peur, j'en ai muselé de plus féroces que vous.

LE MARQUIS, d'une voix brève.

Écrivez à votre mère la lettre que je vous ai dite.

PAULINE, haussant les épaules.

Vous rabâchez, marquis.

LE MARQUIS.

Écrivez-la tout de suite, entendez-vous? Demain serait trop tard!

PAULINE, le regardant.

Parce que?

LE MARQUIS.

Parce que le secret de ma petite-fille une fois ébruité, il n'y aurait plus pour elle de réparation possible que d'épouser votre mari... et elle l'épouserait, je vous le jure!

PAULINE, souriant.

Voulez-vous dire par là que vous me supprimeriez? Ah çà! mon cher monsieur, vous me prenez pour une enfant!

Elle fait quelques pas.

LE MARQUIS, s'élançant vers la boîte de pistolets.

Prenez garde!

PAULINE.

A quoi? Ne taquinez donc pas vos pistolets, ils ne sont pas chargés. Finissons cette petite comédie; elle ne vous réussira pas.

LE MARQUIS, se contenant.

Écrivez, et je vous donne cinq cent mille francs.

PAULINE.

Vous m'offrez de m'acheter mes canons le jour de la bataille? Je suis votre servante, adieu, cher oncle...

Elle se dirige vers la porte de gauche.

LE MARQUIS, prenant un pistolet, descendant à droite et se retournant vers Pauline.

Si vous passez le seuil de cette porte, je vous tue.

PAULINE, sur le seuil, fredonnant l'air des *Etudiants*.

Quand on a compromis
Une petite fille...

LE MARQUIS.

Infâme!

Il fait feu. Pauline jette un cri et tombe dans la coulisse.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, HENRI.

HENRI.

Qu'avez-vous fait, mon oncle ?

LE MARQUIS.

Justice !

Il laisse tomber son pistolet.

HENRI.

Fuyez !

LE MARQUIS.

Fuir ! (*Il va lentement à la table et pose la main sur l'autre pistolet.*) Dieu me jugera !

FIN DU MARIAGE D'OLYMPE

LA JEUNESSE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Odéon, le 6 février 1858, et reprise au Théâtre-Français.

À

LA MÉMOIRE DE MES CHERS AMIS

CHARLES REYNAUD ET HENRI THÉNARD

PERSONNAGES

PHILIPPE HUGUET.
HUBERT.
JOULIN.
MAMIGNON.
MADAME HUGUET.
MATHILDE.
CYPRIENNE.
LE PIÉTON DE LA POSTE.
LE PORTIER.
LA CUISINIÈRE.
UN COMMISSIONNAIRE.

La scène se passe de nos jours à Paris, chez madame Huguet, pendant les quatre premiers actes; à la campagne, au cinquième.

LA JEUNESSE

ACTE PREMIER.

Un salon fané chez madame Huguet. L'ameublement date de vingt ans. — A droite au fond, dans un pan coupé, la porte qui conduit à l'antichambre ; au premier plan, sous tenture, celle qui conduit à la chambre de madame Huguet ; dans le pan coupé de gauche, celle qui conduit aux autres pièces. — Cheminée au fond, entre deux fenêtres. A la droite de la cheminée, un grand canapé ; à la gauche, un fauteuil. — Au milieu du salon, une table ronde à dessus de marbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME HUGUET, CYPRIENNE.

Elles sont occupées à faire un bonnet d'après un modèle, et travaillent pendant toute la scène.

MADAME HUGUET.

Tâchons que mon bonnet soit fini pour dîner.

CYPRIENNE.

Gare à tes invités ! tu vas les fasciner.

Mais le bonnet que t'a prêté madame Andelle
Est bien découragé de servir de modèle.

MADAME HUGUET.

Elle peut bien payer d'une coiffure ou deux
L'honneur d'être en commerce avec les Champsa...

Elle se retourne avec inquiétude.

CYPRIENNE.

...bleux!

Tu peux continuer : il n'est pas aux écoutes;
Il est sorti.

MADAME HUGUET.

Qui donc?

CYPRIENNE.

Celui que tu redoutes,
Ma tante.

MADAME HUGUET.

Tu fais là son éloge en un mot.

CYPRIENNE.

Ah! permets...

MADAME HUGUET.

Non! non! non! mon gendre n'est qu'un sot!
Ne prends pas son parti. Sa présence empoisonne
Les quinze jours par an que ma fille me donne.

CYPRIENNE.

S'est-il jamais permis un mot...?

MADAME HUGUET.

Non, mais ses yeux
Ont des regards taquins qui me sont odieux,
Moqueurs silencieux qu'on ne peut pas confondre!
Qu'il s'explique, mon Dieu! j'ai de quoi lui répondre.

Mon mari s'appelait Huguet, je le sais bien!
J'ai joint après sa mort mon nom de fille au sien :
Je suis de Champsableux, du chef de mon grand-père.

CYPRIENNE.

Il s'appelait Coquart!

MADAME HUGUET.

Mais il avait un frère,
Et, pour se distinguer, ils avaient pris tous deux
Des noms de métairie : Orpierre et Champsableux...
C'était l'usage alors parmi la bourgeoisie.
Tu vois donc que mon nom n'est pas de fantaisie,
Et les prétentions des nobles d'aujourd'hui
N'ont pas, pour la plupart, d'autre titre à l'appui.
D'ailleurs, c'est pour mon fils, non par sotte faiblesse,
Que je me pare ainsi d'un semblant de noblesse;
Car l'ombre même en est une protection,
Oui, mon enfant, malgré la Révolution!
On a d'abord traité gaîment ma particule;
Mais tout passe à Paris, même le ridicule;
Et, lassant les rieurs, qui n'ont pu la lasser,
La voilà qui commence enfin à me classer.
Que répondrait mon gendre à cela, je te prie?
Rien de bon, quelque froide et vieille raillerie
Propre à ces roturiers de jugement tortu,
Pour qui noblesse est vice et roture vertu.
Au surplus, son avis vaut-il tant que j'y tienne?
J'ai l'approbation de mon fils, j'ai la tienne,
N'est-il pas vrai?

CYPRIENNE.

La mienne est de si peu de poids!

MADAME HUGUET.

Qu'entends-tu par ces mots? L'ai-je ou non, une fois?

CYPRIENNE.

Mon Dieu, ma bonne tante...

MADAME HUGUET.

Est-ce que tu me blâmes?

CYPRIENNE.

Te blâmer? N'es-tu pas la meilleure des femmes?
Quand je me voyais seule au monde avec effroi
Ne m'as-tu pas reçue orpheline chez toi,
Et ne m'as-tu pas fait, adoptant ma détresse,
Plus qu'une part de nièce en ta chère tendresse?

MADAME HUGUET.

Tu veux en câlinant te tirer d'embarras.
Tu me blâmes donc bien?

CYPRIENNE.

Ne me consulte pas;
Je suis un mauvais juge.

MADAME HUGUET.

Allons! quand je t'en prie!

CYPRIENNE.

Non, je pousse l'horreur de la supercherie,
Vois-tu, jusqu'à blâmer ce bonnet d'avoir l'air,
Tout en ne coûtant rien, de te coûter très-cher.

MADAME HUGUET.

Mon Dieu, ma chère enfant, lorsque l'on n'est pas riche,
Pour soutenir son rang il faut bien que l'on triche.
Mes petits procédés, qui n'ont rien de romain,
Ont aidé ton pauvre oncle à faire son chemin.
Serait-il devenu, d'humble surnuméraire,
Chef de division au bout de sa carrière,
S'il n'eût toujours mené, grâce à ma gestion,
Un train d'homme au-dessus de sa position?
Car pour un employé rien n'est plus efficace
Que de n'avoir pas l'air de vivre de sa place;
Ses protecteurs n'ont pas l'espoir de l'asservir

Et le servent d'autant qu'ils croient moins le servir.
Une femme peut seule opérer ce miracle !
Mon industrie ainsi nous eût mis au pinacle,
Si la mort de ton oncle, en une heure enlevé,
N'eût détruit l'édifice encore inachevé.
Mais, comme la fourmi que rien ne décourage,
Je me suis aussitôt remise à mon ouvrage,
Et j'ai recommencé sur-le-champ pour le fils
Ce que pendant vingt ans pour le père je fis.

CYPRIENNE.

Mais ton point de départ est plus haut, je suppose?

MADAME HUGUET.

Mon Dieu! la différence, en somme, est peu de chose.
Nous avions eu chacun cinquante mille francs,
Moi de ma dot, Huguet du bien de ses parents;
Après les miens, j'en eus encore autant; ajoute
Une épargne à peu près égale; somme toute,
C'est deux cent mille francs que mes enfants et moi
Eûmes à partager après sa mort : sur quoi
Ma fille a pris sa dot. — Ta petite fortune
Est venue, il est vrai, combler cette lacune;
Mais tu l'emporteras avec toi tôt ou tard,
Je ne la compte pas. Donc, les points de départ
Se valent, car Huguet gagnait la différence,
Et Philippe ne vit encor que d'espérance.
Seulement, il nous reste un ménage monté,
Un mobilier...

CYPRIENNE.

Qui touche à sa majorité.

MADAME HUGUET.

J'en conviens; mais cela n'a pas mauvaise mine,
Marquant à notre luxe une ancienne origine.
Qu'il dure seulement, ce brave mobilier,
Jusqu'à ce que mon fils trouve à se marier.

CYPRIENNE.

Philippe y pense-t-il ?

MADAME HUGUET.

Pas encore, j'espère;
Il faut d'abord chercher une riche héritière.

CYPRIENNE, à part.

Hélas !

MADAME HUGUET.

Nous trouverons. Dieu sait quand et comment;
Mais j'ai foi. Dieu me doit ce dédommagement.

CYPRIENNE.

De quoi?

MADAME HUGUET.

Comment de quoi? du tort qu'à la famille
A fait le mariage absurde de ma fille.

CYPRIENNE.

N'est-elle pas heureuse?

MADAME HUGUET.

Heureuse! oui, parlons-en!
Ma propre fille heureuse avec un paysan?
Est-ce que c'est possible? Heureuse à la campagne,
En hiver, loin de tout, au fond de la Champagne...
Pouilleuse!

CYPRIENNE.

Tous les ans, elle vient à Paris.

MADAME HUGUET.

Pour quinze jours.

CYPRIENNE.

Elle a le meilleur des maris.

MADAME HUGUET.

Il faudrait voir qu'il eût un mauvais caractère,
Ce monsieur qui n'est bon qu'à cultiver la terre!

CYPRIENNE.

Tu ne t'y connais plus, ma tante! il est charmant.

MADAME HUGUET.

Avant d'être un lourdaud, c'était un garnement,
Un mauvais employé sans aucune aptitude,
Rempli d'impertinence et d'inexactitude,
Qu'Huguet portait à dos...

CYPRIENNE.

Qu'il aimait cependant.

MADAME HUGUET.

Qu'il aimait!... s'il eût pu prévoir que l'impudent
A la main de sa fille osât un jour prétendre...
Mais j'ai tort d'en parler; c'est fait, il est mon gendre!
Mathilde était majeure et je n'y pouvais rien.
Le mariage a-t-il amendé le vaurien?
Je l'espérais. Mais non! Sa place était petite,
Et proportionnée enfin à son mérite :
Il n'a pas même su la garder! il s'est fait
Un beau jour renvoyer pour un dernier méfait...

CYPRIENNE.

Un cartel à son chef.

MADAME HUGUET.

Oui. Quelle inconvenance!

CYPRIENNE.

Son chef n'avait-il pas dit une impertinence?

MADAME HUGUET.

Qu'importe! quand on a trois enfants à nourrir,
Ne doit-on pas baisser la tête et tout souffrir?

CYPRIENNE.

C'est pour donner du pain à ces enfants qu'il aime
Qu'il a pris le parti de le semer lui-même,
Et de personne ainsi n'étant le courtisan...

MADAME HUGUET.

Enfin, comme son père, il s'est fait paysan.

CYPRIENNE.

Le grand mal! cultivant le bien héréditaire,
Il vit comme un seigneur, libre et fier, sur sa terre.

MADAME HUGUET.

C'est ce que je réponds quand on parle de lui;
Mais je n'en ressens pas dans le fond moins d'ennui.

CYPRIENNE.

En un mot, tu l'as pris en grippe.

MADAME HUGUET.

Outre mesure!
Tout en lui me déplaît, m'agace... Je suis sûre
Qu'il va redemander des truffes à dîner.

CYPRIENNE, montrant le bonnet modèle qu'elle a fini d'arranger.

Madame Andelle au moins pourra te pardonner;
Son bonnet a repris une espèce de forme.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, entrant par la porte de droite. Il jette son portefeuille et son chapeau sur un meuble et s'assied sur le canapé.

MADAME HUGUET.

D'où viens-tu?

PHILIPPE

Du Palais, parbleu ! de dessous l'orme
Où j'attends tous les jours mon superbe avenir.

MADAME HUGUET.

Rien encor?

PHILIPPE.

Rien du tout! je ne vois rien venir.

MADAME HUGUET.

Patience.

PHILIPPE.

Oui, le baume à toutes les blessures!
Depuis bientôt trois ans que j'use mes chaussures
Dans la salle des pas perdus... quel nom fatal!
Poursuivant sans l'atteindre un client idéal,
J'ai gagné neuf cents francs, sans compter les centimes,
A plaider la broutille et défendre les crimes!
Mais, quant au vrai client... qui paie, au vrai chaland,
Je l'ignore, et pourtant j'ai beaucoup de talent.

Il se lève.

CYPRIENNE.

Certe! et la modestie au talent intéresse.

PHILIPPE.

Allons donc! c'est un luxe, un genre de paresse
Propre à ceux dont l'orgueil entouré de prôneurs
Pour se servir lui-même a trop de serviteurs.
Mais le mien, qui n'est pas encore un personnage,
En est réduit, ma chère, à faire son ménage :
Et j'entends désormais qu'il le fasse avec soin,
Car je commence à voir que j'en ai grand besoin

CYPRIENNE.

Plaisantes-tu?

PHILIPPE.

Non pas! toutes les modesties
Et toutes les pudeurs, je les jette aux orties;
Robe chaste et traînante, attirail d'embarras
Où le marcheur se prend les pieds à chaque pas.
A partir d'aujourd'hui, morbleu ! je me retrousse,
J'entre dans la cohue à corps perdu, je pousse,
M'accroche, me faufile et rampe s'il le faut...
Quitte à me redresser en arrivant en haut.

MADAME HUGUET.

Il ne faut pas ramper : c'est une maladresse.

CYPRIENNE.

Tu veux répudier la foi de ta jeunesse?

PHILIPPE.

La jeunesse? aujourd'hui, ma chère, où la prends-tu?
C'est un mot.

CYPRIENNE.

Un beau mot qui veut dire vertu,
Désintéressement, courage, conscience...

PHILIPPE.

Oui, tant qu'il signifie en outre insouciance,
Mais qui change de sens dès qu'on se donne un but,
Et signifie alors impuissance et début!
Alors, son culte voit déserter ses apôtres,
Et c'est là que j'en suis... Je fais comme les autres.

CYPRIENNE.

Pauvre Philippe!

MADAME HUGUET.

Il est dans le vrai : seulement,
La chose est inutile à dire aussi crûment.

PHILIPPE.

Pourquoi donc m'en cacher? après tout, que la honte,
S'il en est là dedans, à sa source remonte!
Je m'en lave les mains, moi! je n'y suis pour rien!
C'est le vice du siècle, en somme, et non le mien!
Des excès de l'argent voilà ce qui résulte :
Dès l'âge de raison on nous dresse à son culte,
Et dans le monde ainsi nous entrons convaincus
Qu'il n'est rien ici-bas de vrai que les écus!
Quand on a de richesse enfiévré tous nos rêves,
On nous glace au réveil par ces paroles brèves :
« Tâche de n'avoir plus besoin de tes parents;
Ils n'ont pas trop pour eux du pain que tu leur prends. »
Et, nous mettant aux mains un diplôme, arme vaine,
On nous pousse au milieu de la mêlée humaine,
Apres, seuls, impuissants, à percer résolus...
Et l'on s'étonne après que nous ne dansions plus!

MADAME HUGUET.

Danser est quelquefois très-utile.

CYPRIENNE.

Il me semble
Qu'on pourrait être jeune et sérieux ensemble;
Songer, puisqu'il le faut, à gagner de l'argent,
Mais par le travail seul et non par l'entregent.

PHILIPPE.

Alors, fais-nous, ma chère, un monde où le mérite
Se fasse jour lui-même et perce tout de suite.

CYPRIENNE.

Êtes-vous si pressés?

PHILIPPE.

Oui, car nous sommes prêts.
A qui la faute? à ceux qui hâtent nos apprêts.

On nous bourre l'esprit d'études; on le vide
De tout ce qu'il pouvait contenir de candide;
Aux plaisirs de notre âge on nous fait dire adieu,
Ranger notre cervelle, éteindre notre feu;
Et nos paquets finis, nos passe-ports en poche :
« Ce n'est pas aujourd'hui, messieurs, que part le coche;
Repassez demain soir. » Et si le voyageur
Prend un bidet de poste, on le trouve rageur?
Quelle plaisanterie! — A cheval, mon bonhomme,
Et pique devant toi! tout chemin mène à Rome.

CYPRIENNE.

O Philippe! comment, toi que j'ai connu fier,
Courageux et loyal, toi qui l'étais hier...

PHILIPPE.

Tu me flattes, j'étais simplement imbécile.

CYPRIENNE.

Que la plaisanterie est triste et puérile,
Quand tu mets de tes mains ta jeunesse au linceul!
Quel rêve peut valoir ce sacrifice?

PHILIPPE.

Un seul.
Oui, je mets au tombeau ma jeunesse blêmie;
Mais comme Juliette, elle n'est qu'endormie,
Et son sommeil de plomb la garde à Roméo.

MADAME HUGUET.

Quel galimatias!

PHILIPPE.

Je parle à mon écho.
Qu'il porte mon message à l'oreille inquiète
De quiconque prendrait le deuil de Juliette.
Roméo, s'il existe, en fera son profit.

MADAME HUGUET, *à Cyprienne.*

Comprends-tu?

CYPRIENNE, se levant.

Non, je vais dans ma chambre.

PHILIPPE, à part.

Il suffit.

Cyprienne sort.

SCÈNE III.

PHILIPPE, MADAME HUGUET.

MADAME HUGUET.

Que nous chantes-tu donc ?

PHILIPPE.

Rien du tout... des bêtises.
Aurons-nous à dîner des choses très-exquises?
Voilà la question.

MADAME HUGUET.

Des truffes ; mais tu sais...

PHILIPPE.

Je ne les aimerai que s'il en reste assez.
As-tu pris chez Chabot un aspic de laitance?

MADAME HUGUET.

Ma foi, non, c'est trop cher.

PHILIPPE.

Pas pour la circonstance,
Diable ! monsieur Joulin est un homme à soigner.

MADAME HUGUET.

Je sais bien un moyen plus sûr de le gagner.

PHILIPPE.

Et lequel ?

MADAME HUGUET.

Ce serait de recevoir sa femme.

PHILIPPE.

Ah! non! C'est bien assez de monsieur sans madame.
Personne ne la voit.

MADAME HUGUET.

C'est justement pourquoi,
Si nous donnions l'exemple, il serait tout à toi.

PHILIPPE.

Mais il a renoncé lui-même à la produire.

MADAME HUGUET.

Oui, jusqu'à ce qu'il trouve accès pour l'introduire.
Il cherche un patronage appuyé d'un beau nom,
Et c'est sur nous qu'il a jeté les yeux.

PHILIPPE.

Eh! non.

MADAME HUGUET.

Sois sûr que c'est le prix qu'il met à ses services.

PHILIPPE.

En tout cas, je suis prêt à bien des sacrifices,
Dont ma candeur imberbe aurait jadis frémi,
Mais pas à celui-là.

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, mon ami?
Ne coudoyons-nous pas tous les jours dans le monde
Des femmes contre qui la médisance abonde?

PHILIPPE.

Mais on ne fait pas même à madame Joulin
L'honneur du mot couvert et du propros malin
On en parle tout haut. Tout Paris l'a connue

Maîtresse de Joulin, maîtresse entretenue
De Joulin marié, qu'elle grugeait très-bien,
Et qui, veuf, l'épousa pour rattraper son bien.

MADAME HUGUET.

S'il était vrai, Joulin ne vaudrait pas mieux qu'elle,
Et tu ne devrais rien accepter de son zèle.
— Une bonne habitude à prendre est de ne point
Penser de mal des gens dont nous avons besoin.
— Pour madame Joulin, moi, je vois qu'elle signe
Le nom d'un honnête homme et veux l'en croire digne;
Quel que soit son passé, rien n'en reste debout;
Le mariage a fait table rase de tout;
Et pour le demeurant, si quelque chose y cloche,
L'indulgence est le droit des femmes sans reproche,
C'est le mien.

PHILIPPE.

Tu diras tout ce que tu voudras,
C'est une lâcheté que je ne ferai pas.
Je ne veux exposer ni ma sœur ni ma mère
Au contact flétrissant de cette aventurière.

MADAME HUGUET.

Ta sœur part dans huit jours, et, moi, j'ai cinquante ans.

PHILIPPE.

Et ta nièce? — En un mot, je ne veux pas.

MADAME HUGUET.

J'entends.

PHILIPPE.

D'ailleurs, monsieur Joulin n'y songe pas lui-même,
Et nous le séduirons sans ce moyen extrême.

MADAME HUGUET.

C'est ton seul protecteur, mon enfant; songes-y,
Et ne le laisse pas échapper.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HUBERT, MATHILDE, entrant par la droite, puis CYPRIENNE, par la gauche.

MATHILDE.

Nous voici,
Maman, très-fatigués.

MADAME HUGUET.

T'es-tu bien amusée ?

MATHILDE.

Énormément. Hubert m'a montré le Musée.

HUBERT.

Qu'à ma grande surprise elle n'avait pas vu,
Tant le Parisien d'apathie est pourvu
Pour toutes les beautés de sa ville immortelle !
Je voudrais bien savoir ce qu'il adore en elle,
Et comment il n'est pas pour le Parisien
De salut hors Paris, dont il ne connaît rien.

MADAME HUGUET.

Si c'est à moi que va cette fine satire...

HUBERT.

Non, madame, non pas, diable ! Je la retire.
— Va-t-on bientôt dîner? Je meurs de faim.

MADAME HUGUET, à part.

Toujours !

Entre Cyprienne.

HUBERT.

En l'honneur de quel saint, cousine, tant d'atours?

MATHILDE.

Tu sais bien que maman a du monde.

HUBERT.

C'est juste.

MADAME HUGUET.

Vous me faites songer qu'il faut que je m'ajuste.

Elle sort.

HUBERT, à Philippe.

Mets-moi donc au courant des convives, mon cher;
Que je ne fasse pas, comme on dit, un impair.

PHILIPPE.

L'un, monsieur Mamignon, ex-entrepositaire
De l'Inde, maintenant quasi millionnaire...

HUBERT.

Bon vieillard!

PHILIPPE.

Qui te dit que ce soit un vieillard?

HUBERT.

Son million, parbleu!

MATHILDE, à Philippe.

Hubert est en retard :
Il attribue encor l'amour à la jeunesse,
Les soins à l'âge mûr, l'argent à la vieillesse.
Il vit toujours d'après les anciens almanachs...
Cher homme primitif! ne comprendras-tu pas
Que l'ordre des saisons, dans le siècle où nous sommes,
Comme pour la nature est changé pour les hommes?

HUBERT.

On a tant déboisé, de fait, tant cultivé,
Qu'en ce pauvre univers on a tout dépravé!
— Quel âge peut avoir ton jeune homme en retraite?

PHILIPPE.

Quarante ans environ.

HUBERT.

Et sa fortune est faite?
Que sa jeunesse a dû joyeusement passer
Et quel parfum charmant dans son âme laisser!

PHILIPPE.

Ne t'en moque pas tant; moi, je lui porte envie.
Le voilà libéré des ennuis de la vie;
Il n'a plus à songer maintenant qu'à jouir
Et dans son opulence il peut s'épanouir.

HUBERT.

La jeunesse te semble, à ce compte, un légume
Que l'on peut comprimer sous un mince volume,
Et qui, remis dans l'eau deux ou trois ans après,
Pourra s'épanouir et se retrouver frais?
Gageons que ton monsieur Mamignon sent le rance.

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas senti, mais j'en crois l'apparence :
Il s'amuse beaucoup, oui! loge à l'Opéra,
Grande chère, chevaux... et les *et cætera.*

MATHILDE.

Enfin, il a gagné de quoi faire l'emplette
D'une félicité bien montée et complète.

CYPRIENNE.

Il n'a rien épargné pour meubler ses loisirs :
Seulement, il n'a pas les clefs de ses plaisirs.
Il a cru qu'il suffit en fermant sa boutique
D'aller à l'Opéra pour aimer la musique,
D'avoir des gants glacés pour s'amuser au bal,
Des chevaux de pur sang pour monter à cheval...
Si bien que le pauvre homme a l'air d'une âme en peine
Dans le luxe au milieu duquel il se promène.

HUBERT.

Bref, ses goûts ont manqué leur éducation
Et restent au-dessous de sa position.
Voilà comme et pourquoi maint parvenu s'ennuie.
— Il doit être ennuyeux, le tien!

CYPRIENNE.

Comme la pluie.

HUBERT, à Philippe.

Qu'en fais-tu?

PHILIPPE.

Tais-toi donc. Il est cousin germain
D'un administrateur du chemin de Louvain :
Et la route par lui pourra m'être aplanie
Au poste d'avocat près de la compagnie.

HUBERT.

Est-ce un poste important?

PHILIPPE.

Ce serait mon salut!
Le pied à l'étrier!

La porte de droite s'ouvre, et un domestique en habit noir, cravate blanche et gants de coton blanc, reste sur le seuil.

HUBERT.

Tiens, c'est le portier.

PHILIPPE.

Chut!

Entre madame Huguet.

LE PORTIER, annonçant.

Monsieur de Mamignon, — Monsieur de Joulin.

HUBERT, bas, à Mathilde.

Peste!
La noblesse se gagne ici comme la peste.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAMIGNON et JOULIN.

MADAME HUGUET, donnant la main aux deux convives.

Voilà des gens exacts!

MAMIGNON.

Chez vous, nulle autre part.

JOULIN.

Ici, c'est se voler que se mettre en retard.

MADAME HUGUET.

Charmant! — Vous allez faire un dîner de famille,
Messieurs. Je vous présente et mon gendre et ma fille.

JOULIN.

Cette surprise a droit à nos remercîments,
Et nous sommes heureux...

MADAME HUGUET.

Trêve de compliments,
Messieurs ; asseyons-nous.

On s'assied.

JOULIN, à Hubert.

Vous habitez vos terres,
Monsieur?

HUBERT.

Je n'en ai qu'une.

MADAME HUGUET.

Il fait comme ses pères.

HUBERT.

Ah! ne le mettez pas non plus au pluriel.

MADAME HUGUET.

Mon gendre a de l'esprit.

JOULIN.

Un péché véniel.

PHILIPPE.

Heureusement pour vous.

JOULIN.

L'avocat m'amadoue.

HUBERT.

Monsieur est magistrat?

JOULIN.

Avoué, je l'avoue.

Pardon du jeu de mots.

PHILIPPE.

J'en sais de plus mauvais.

JOULIN.

Je voudrais bien savoir lesquels?

PHILIPPE.

Ceux que je fais.

JOULIN.

Détestable flatteur, présent le plus funeste
Que fasse aux avoués la colère céleste!

MADAME HUGUET.

Ce serait un flatteur platonique en tout cas,
Car, vous en conviendrez, vous ne le gâtez pas.

JOULIN.

Croyez-vous que je fais tout ce que je veux faire?

Aux ordres du client il faut que je défère;
S'il s'en rapporte à moi du choix d'un avocat
Mon rôle à son égard devient très-délicat;
Je ne puis disposer en faveur d'un jeune homme
Que des rebuts piteux de ceux que l'on renomme.

PHILIPPE.

C'est-à-dire en un mot qu'en ce temps saugrenu,
Pour se faire connaître il faut être connu.

JOULIN.

Le cercle est vicieux, c'est vrai.

MADAME HUGUET.

Quel parti prendre?

JOULIN.

Compter sur le hasard, être aux aguets...

PHILIPPE.

Attendre!

JOULIN.

Nous pouvons quelquefois disposer d'un procès
Petit par l'honoraire et grand par le succès,
Qui soulève aux débats des questions brillantes
A propos de valeurs presque insignifiantes.

PHILIPPE.

C'est un coup de partie, un semblable début.
Morbleu! je donnerais dix ans pour qu'il m'échût!

MADAME HUGUET, à Joulin.

Ne trouverez-vous pas moyen qu'il vous le doive?

MAMIGNON, à part.

Je ne dis rien... J'ai peur qu'on ne s'en aperçoive.

JOULIN.

Je le voudrais... mais quoi! ce n'est pas très-commun,

Ce genre de procès. J'en ai cependant un...
Une captation de testament étrange.

MADAME HUGUET.

Ce cher monsieur Joulin! il est notre bon ange.

JOULIN.

Hélas! mon bon vouloir pour Philippe est bridé :
Ma femme me tourmente, et me l'a demandé
Pour le fils d'une amie intime.

MADAME HUGUET, regardant Philippe qui baisse les yeux.

C'est trop juste.

JOULIN.

Le jeune homme n'a pas l'épaule très-robuste;
Mais ma femme est têtue, et ce que femme veut,
Madame, vous savez fort bien...

MADAME HUGUET.

Qu'elle le peut...
Et surtout quand elle est de son seigneur et maître
Si tendrement aimée et si digne de l'être...
Car madame Joulin est charmante, dit-on.

JOULIN.

Elle a surtout l'esprit modeste et le cœur bon.

MADAME HUGUET.

Je me plains d'en parler encor par ouï-dire.

JOULIN.

Elle n'est pas beaucoup d'humeur à se produire.

MADAME HUGUET.

Mais, sans la prodiguer, il vous serait permis
De la faire connaître à vos meilleurs amis.
Je me croyais du nombre, et suis fort dépitée
De voir que je m'étais mal à propos flattée.

JOULIN.

Vous me mettez, madame, à la confusion.
Je n'ai péché d'ailleurs que par discrétion ;
Mais je veux réparer mes torts, et je m'engage
A vous mener demain ma petite sauvage.

MADAME HUGUET.

A la bonne heure; ainsi l'on peut vous pardonner.

MAMIGNON, *à part.*

Ne placerai-je pas un mot avant dîner ?

HUBERT.

Comme Philippe est pâle!

PHILIPPE.

Un peu de névralgie.

JOULIN.

Cela passe en mangeant.

MAMIGNON.

L'eau..

LE PORTIER, *ouvrant la porte de gauche.*

Madame est servie.

MAMIGNON.

L'eau sédative...

MADAME HUBERT, *à Mamignon.*

Allons, offrez-moi votre bras.

MAMIGNON.

Oui, comme le grand roi, le dîner n'attend pas.

A part.

J'ai dit mon mot.

Il donne le bras à madame Hubert, Joulin à Mathilde, Hubert à Cyprienne. Ils sortent. Philippe reste seul un moment.

PHILIPPE.

N'importe ! il faut que je parvienne!
Mon but est mon excuse... O chère Cyprienne !

Il sort. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIENNE, MATHILDE.

MATHILDE.

Sais-tu que nous avons doublé notre séjour,
Allongeant la courroie ainsi de jour en jour?

CYPRIENNE.

Ton mari, n'ayant plus d'affaire qui l'arrête,
Est gentil de rester pour souhaiter sa fête
A ma tante.

MATHILDE.

Ajoutons que c'est la tienne aussi,
Et qu'à le retenir j'aurais moins réussi
Si maman par bonheur n'était pas ta marraine,
Car il t'aime beaucoup, petite Cyprienne.

CYPRIENNE.

Et je le lui rends bien! quel cœur intact et chaud!
Quel bon sens généreux! quel esprit droit et haut!
Quel tranquille dédain sans faste et sans grimace
De tout ce que la foule en se baissant ramasse!

MATHILDE, l'embrassant.

Es-tu gentille, va! — C'est vrai qu'à quarante ans
Il est plus jeune encor que tous nos jeunes gens.
Il fait un beau contraste avec monsieur mon frère!

CYPRIENNE, d'un ton de reproche.

O Mathilde!

MATHILDE.

Quoi donc! diras-tu le contraire?
Philippe t'a-t-il l'air d'un héros de roman?
Il est bien, celui-là, l'élève de maman!

CYPRIENNE.

Hélas!

MATHILDE.

La pauvre femme a cru faire merveille
De verser la prudence en cette jeune oreille;
Et, ne comprenant pas que ce cœur incertain
Avait plutôt besoin d'être allumé qu'éteint,
Elle s'est empressée à grand renfort de pompes...

CYPRIENNE, vivement.

Tu te trompes, Mathilde, oh! certes, tu te trompes!
Philippe est violent, plus violent qu'Hubert
Peut-être, et c'est par là justement qu'il se perd.
Mais ce n'est pas une âme aux lâchetés sujette!
Elle n'y glisse pas, regarde! elle s'y jette!
Il semble qu'au sommet lasse de se roidir
Elle se précipite afin de s'étourdir,
Et qu'à son idéal renonçant avec rage
Sa fureur contre lui se retourne et l'outrage...
Mais cet emportement, le mépriseras-tu?
C'est la jeunesse encor, c'est encor la vertu...
C'est sa convulsion, si tu veux, mais qu'importe?
Elle en peut revenir, tant qu'elle n'est pas morte.

MATHILDE.

Cyprienne?

CYPRIENNE, baissant les yeux sous le regard de Mathilde.

Quoi donc?

MATHILDE, lui prenant la main et l'attirant à elle.

Et lui, t'aime-t-il?

CYPRIENNE, très-bas.

Oui.

MATHILDE.

Alors, il ne faut pas désespérer de lui.
J'en crois l'amour qu'il sent et celui qu'il inspire.
Mais pourquoi n'as-tu point usé de ton empire
Pour ramener au bien son esprit égaré?
Il n'est si bon sermon que d'un jeune curé.

CYPRIENNE.

Hélas! sa grande hâte aux chemins de traverse,
Cette ardeur d'arriver haletante et perverse,
J'en suis la cause.

MATHILDE.

Toi?

CYPRIENNE.

Puisque j'en suis le but.

MATHILDE.

Et tu reçois à gré ce singulier tribut?

CYPRIENNE.

Le crois-tu? non! Je suis humiliée et triste
De la métamorphose à laquelle j'assiste.
L'insensé! comme il joue avec notre bonheur
Quand pour nous enrichir il s'appauvrit le cœur,
Comme si la richesse et le luxe suprême
N'étaient pas de pouvoir admirer ce qu'on aime!

MATHILDE.

Eh bien, dis-lui cela.

CYPRIENNE.

Je n'ose pas.

MATHILDE.

Pourquoi?

CYPRIENNE.

Depuis que j'ai compris ses sentiments pour moi,
Je ne sais quelle honte intimide mon blâme...
Mais je crains d'avoir l'air de me croire sa femme,
Et mes anciens, mes doux priviléges de sœur
Ainsi qu'une caresse à présent me font peur.

MATHILDE.

Ne vous êtes-vous pas engagés l'un à l'autre?

CYPRIENNE.

Il ne m'a pas encor parlé.

MATHILDE.

Le bon apôtre!
Que ne te parle-t-il? qu'a-t-il à ménager?
Ne vois-tu pas qu'il craint déjà de s'engager,
Et qu'il admet le cas où, pour être plus leste,
Il lui faudra jeter l'amour comme le reste?

CYPRIENNE.

Non, tu lui fais injure.

MATHILDE.

Alors, il parlera.

CYPRIENNE.

Quoi! veux-tu le forcer à s'expliquer?

MATHILDE.

Oui-da.

Que je le calomnie ou non, rompons la glace,
Soit pour guérir ton cœur et le remettre en place,
Soit pour te donner droit de crier casse-cou
Sur la pente fatale où court ce pauvre fou.
— Repose-toi sur moi de ta dignité sauve.

LA CUISINIÈRE, *entre-bâillant la porte.*

C'est monsieur Mamignon.

MATHILDE.

Mon adorateur chauve.
— Faites entrer. — Tu fuis?

CYPRIENNE.

Je ne suis pas en train
De causer.

MATHILDE.

Va chez toi dorloter ton chagrin.

Cyprienne sort par la gauche. Mamignon entre par la droite.

SCÈNE II.

MATHILDE, MAMIGNON

MAMIGNON, *à part.*

Seule !

MATHILDE.

Bonjour, monsieur.

MAMIGNON, *à part.*

C'est un coup de partie !

Haut.

Madame votre mère est, m'a-t-on dit, sortie ;
Mais cela ne m'a pas empêché de monter,

Au contraire !

A part.

Voilà lestement débuter.

MATHILDE.

Vous êtes plus poli pour moi que pour ma mère,
Savez-vous?

MAMIGNON.

Ce n'est pas que je ne la vénère ;
Mais le respect n'est rien auprès...

MATHILDE.

Quel temps fait-il?

MAMIGNON.

Très-froid.

MATHILDE.

Voyez un peu ! nous sommes en avril !
Chauffez-vous donc.

MAMIGNON.

Merci. — J'avais l'honneur de dire
Que le respect n'est rien...

MATHILDE.

Il n'en faut pas médire ;
C'est un bon sentiment.

MAMIGNON.

Mais bien froid, bien banal
Auprès...

MATHILDE.

Auprès de quoi?

MAMIGNON.

De l'amour...

Elle le regarde ; il ajoute en baissant les yeux.

filial.

MATHILDE, souriant.

Ils sont proches parents.

MAMIGNON, à part.

Brute! animal stupide!

MATHILDE.

Ils devraient l'être au moins; mais par ce temps...

MAMIGNON, troublé.

Humide,
Madame, très-humide.

MATHILDE.

Approchez-vous du feu.

MAMIGNON, se chauffant avec fureur, à part.

Je n'oserai jamais lui faire mon aveu.

MATHILDE, à part.

Pourquoi se chauffe-t-il? Pauvre homme! il est en nage
Tant sa timidité lui tient chaud.

MAMIGNON, à part.

A mon âge!
Lorsque je la tiens là, seule, sans importun!
Non, morbleu! je me dois...

Prêtant l'oreille.

Enfin, voilà quelqu'un.
Ce n'est plus de ma faute à présent : on me gêne!

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ah! monsieur Mamignon! Quel bon vent vous amène?

MAMIGNON.

La démarche, mon cher, dont vous m'avez requis.
Je quitte mon cousin; il vous est tout acquis.

PHILIPPE.

Je reconnais bien là vos bontés ordinaires.

MAMIGNON.

Seulement, il doit compte à ses actionnaires.
« Le choix d'un avocat touche à trop d'intérêts
Pour que la faveur seule en fasse tous les frais,
M'a-t-il dit, et j'attends que ton protégé plaide
Un procès dont l'éclat ici me vienne en aide. »

PHILIPPE.

Et le procès scabreux que m'a donné Joulin,
Ne l'ai-je pas gagné l'autre jour tout en plein?

MAMIGNON.

Il vous a fait honneur au Palais, je n'en doute;
Mais il n'est pas de ceux que le public écoute,
Car son indifférence est un genre d'huis clos
Acquis à tout débat dont l'enjeu n'est pas gros.

PHILIPPE.

Que faire?

MAMIGNON.

Adressez-vous à votre Providence,
A Joulin, qui peut seul vous mettre en évidence;
Mon cousin m'a promis de réserver vos droits :
Il faut quatre avocats, il n'en nomme que trois.
Vous n'êtes qu'ajourné.

MATHILDE, à part.

Le voilà dans sa sphère.
Il ne parle pas mal, quand il parle d'affaire.

PHILIPPE.

Patience! et merci.

Il lui serre la main.

MAMIGNON.

Bah! je suis de loisir,
Et les commissions pour moi sont un plaisir.
C'est tout profit : je rends service et le temps passe...
Ainsi madame m'a l'autre jour fait la grâce
De vouloir le roman nouveau... Donc, le voici.

Il tire un livre de sa poche.

MATHILDE.

Je l'avais oublié moi-même. Grand merci.

MAMIGNON.

Il est un peu gaillard.

MATHILDE.

Je ne suis pas bégueule.

MAMIGNON, bas.

Vous lirez le dernier chapitre toute seule,
Toute seule, il le faut.

MATHILDE, à part.

Pourquoi?

MAMIGNON, à part.

C'est étonnant
Comme devant un tiers je suis entreprenant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HUBERT, entrant par la droite.

MAMIGNON, à part.

L'époux!

HUBERT.

Bonjour, monsieur.

MATHILDE, à Hubert.

Eh bien?

HUBERT.

Salle complète;
Tout est loué. Ma foi, tant pis pour *le Prophète;*
Nous ne l'entendrons pas.

MAMIGNON.

Vous désiriez le voir,
Monsieur? J'ai justement ma loge pour ce soir,
Heureux de la pouvoir mettre à votre service.
On dit le plus grand bien de la nouvelle actrice.

HUBERT.

Mille fois bon, monsieur; mais je ne voudrais pas
Vous priver...

MAMIGNON.

Laissez donc! ce m'est un débarras...
Je veux dire par là que j'ai certaine affaire
Sur laquelle ce soir il faut que je confère,
Et qui même m'oblige à vous quitter.

PHILIPPE.

Déjà?

MAMIGNON.

Voici votre coupon; allez à l'Opéra.

HUBERT.

Puisque vous le voulez...

MAMIGNON.

Seulement, je m'invite...
Si je trouve un moment pour vous rendre visite.

A Mathilde.

Adieu, madame.

PHILIPPE.

Adieu.

HUBERT.

Mille grâces.

MAMIGNON.

C'est trop :
Je n'en accepte qu'une, et m'en vais au galop.

MATHILDE, à part, pendant que les deux hommes accompagnent Mamignon jusqu'à la porte de droite.

Quel mystère fait-il de ce dernier chapitre?
Vite, allons voir.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V.

HUBERT, PHILIPPE, redescendant la scène.

HUBERT.

Il est obligeant, ce bélître.
Mathilde n'est plus là? — Parlons peu, parlons bien.
Je viens de découvrir, mon cher, et t'en préviens,
Car encor plus qu'à moi la nouvelle t'importe,
Que madame Joulin est à mettre à la porte.

PHILIPPE, froidement.

Bon! je sais que Joulin a beaucoup d'ennemis.

HUBERT.

Non pas, mon cher. Le doute ici n'est pas permis.
Il paraît que la chose est en tous lieux connue,
Hors chez toi. Cette femme était entretenue...
Et, parbleu! je le tiens de son vingtième amant.

PHILIPPE.

Ce monsieur s'est vanté.

HUBERT.

Voilà de quoi vraiment!

PHILIPPE.

J'aime mieux n'en rien croire.

HUBERT.

Eh quoi!...

PHILIPPE.

Comme ma mère
Me le disait avec son bon sens ordinaire,
Une bonne habitude à prendre est de ne point
Croire de mal des gens dont nous avons besoin.

HUBERT.

C'en est une meilleure et plus aisément prise,
De n'avoir pas besoin des gens que l'on méprise.
Au surplus, il suffit, calomniée ou non,
Que madame Joulin ait un mauvais renom,
Pour que d'honnêtes gens...

PHILIPPE, *très-sec.*

Veux-tu que je te dise?
Laisse-moi gouverner ma famille à ma guise.
Brouille-toi, si tu veux, avec tous tes soutiens,
Mais fais le don Quichotte à tes frais, non aux miens.
Est-ce clair?

HUBERT.

Assez clair pour me faire comprendre
Que tu savais déjà ce que j'ai cru t'apprendre.
J'en suis fâché pour toi... monsieur de Champsableux!
Ton pauvre nom d'Huguet était plus scrupuleux.

PHILIPPE, *dédaigneux.*

Qu'a donc ma particule à tes yeux, qui les blesse?

HUBERT.

Au contraire ! respect à la fausse noblesse !
Sur l'autre volontiers je lui donne le pas ;
L'autre oblige, et la tienne au moins n'oblige pas.

PHILIPPE.

Permis à toi, mon cher, de la croire usurpée.

HUBERT.

Je m'en garderais bien ! les Coquart sont d'épée,
N'est-ce pas? Ils portaient jadis sur leur pennon...

PHILIPPE.

Imbécile, qui crois que je crois à mon nom !
C'est l'étiquette au sac ! — J'appartiens par principe
Au faubourg Saint-Germain.

HUBERT.

Toi?

PHILIPPE.

Moi-même, Philippe
Huguet de Champsableux.

HUBERT.

Et depuis quand?

PHILIPPE.

Depuis
Que j'observe le monde et cherche mes appuis.
J'ai beaucoup réfléchi là-dessus. — Quel chapitre
De morale pratique on ferait sous ce titre :
« Importance du choix d'une conviction
Pour un homme au début de sa position. »
Tant pis pour le niais, tant pis pour l'imbécile
Qui n'a pas pris d'abord l'opinion utile !

HUBERT.

Mais je ne vois pas trop de quelle utilité...

PHILIPPE.

Il faut être ici-bas d'une minorité :
Qui dit minorité dit camaraderie,
Comprends-tu?

HUBERT.

Je comprends : vive la coterie!
Mais pourquoi celle-là plus qu'une autre, mon fils?

PHILIPPE.

Non, tu ne comprends pas. — J'y fais doubles profits :
Elle donne à mon nom un air de bonne race,
Et mon nom dans ses rangs me conquiert une place.

HUBERT.

Et tu n'es pas honteux du métier que tu fais?

PHILIPPE.

Mon cher, les préjugés roturiers, je les hais.
Ne les invoque pas.

HUBERT.

Eh! sois aristocrate
A ton gré, libéral ou même démocrate,
J'y consens! Liberté de conscience à tous...
Pourvu qu'on en ait une et qu'on en soit jaloux.
Quoi donc! les vérités généreuses et fortes
Que le monde adorait sont-elles si bien mortes,
Que la jeunesse même en ait quitté le deuil
Et plante bravement ses choux sur leur cercueil?
Jeunes gens qui prêtez aux maximes sordides
Les lèvres du sourire et de l'amour candides,
Quel âge a votre esprit?

PHILIPPE.

Notre esprit n'est pas neuf,
Car il fut engendré vers l'an quatre-vingt neuf.
Quand ils ont aboli le noble droit d'aînesse,

Nos pères ont du coup aboli la jeunesse.

Geste d'étonnement d'**Hubert.**

L'âge viril commence à l'instant, quel qu'il soit,
Où l'on ne compte plus sur d'autre appui que soi :
Eh bien, en décrétant, du haut de leurs tribunes,
La médiocrité de toutes les fortunes,
N'ont-ils pas décrété l'impuissance aux parents
De garder les enfants à leur charge longtemps,
Et pour les fils, nourris dans cette perspective,
Les précoces soucis et la raison hâtive ?

HUBERT.

Silence, enfant, silence ! ou parle chapeau bas
De ces grands ouvriers que tu ne comprends pas.
Ce sont eux qui t'ont mis assez haut pour te croire
L'héritier des abus qu'a détruits leur victoire,
Et, comme un fief perdu, regretter le donjon
Dont les matériaux composent ta maison.
Fils rebelles déjà des sauveurs de la France,
Rebelles au contrat de votre délivrance,
Vous portez comme un joug la médiocrité
Qui sert de piédestal à votre égalité !
Mais, si la pauvreté vous trouve sans courage,
C'est que vous n'avez pas les vertus de votre âge,
C'est que votre jeunesse, en son cœur indigent,
N'a pas les vrais trésors... qui méprisent l'argent !

PHILIPPE.

C'est la société qui nous force d'être hommes
A vingt-cinq ans : tant pis pour elle ! nous le sommes.

HUBERT.

Non ! vous ne l'êtes pas, sois-en bien convaincu ;
Vous êtes des vieillards qui n'avez pas vécu.
Votre perversité n'est pas l'expérience,
Tas de gamins grimpés sur l'arbre de science,
Maraudeurs maladroits qui franchissez les murs

Et dérobez les fruits véreux pour les fruits mûrs!
Vous comprendrez trop tard, imprudents que vous êtes,
Que le meilleur calcul est encor d'être honnêtes.
Je pourrais t'en citer de ces jeunes roués
Que la nature avait prodiguement doués,
Mais qui, pour parvenir plus tôt à la fortune,
Ont pris à travers champs, par une nuit sans lune,
Et, premiers arrivés dans le temple promis,
Sont trop crottés pour être aux premiers rangs admis.

PHILIPPE, *vivement.*

Ah çà ! me crois-tu près de tomber dans la boue?

HUBERT.

A la bonne heure donc! regimbe et me rabroue!
Que je sente vibrer une fois dans ce cœur
Quelque chose de mieux que le doute moqueur!
La colère est un peu sœur de l'enthousiasme.

PHILIPPE, *tristement.*

Laisse-moi me griser de mon propre sarcasme!
J'ai besoin, m'irritant contre mes vrais instincts,
Que le bien et le mal ne me soient plus distincts.
Il est heureux, Hubert, celui que rien ne force
A faire avec soi-même un douloureux divorce,
Ou qui, répudiant sa meilleure moitié,
Ne ressent ni regrets, ni remords, ni pitié!

HUBERT.

Mais qui t'oblige, toi?...

PHILIPPE.

Je ne peux pas le dire...
Mais sois sûr cependant que le but où j'aspire
Est d'un homme de cœur, et que, l'ayant atteint,
Je me redresserai.

HUBERT.

Je n'en suis pas certain;

Lorsque l'échine humaine a trop fait la courbette,
Elle en garde le pli, quoi que l'on s'en promette.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME HUGUET, en costume de ville.

HUBERT.

N'est-ce pas votre avis, madame?

MADAME HUGUET.

Quel avis?

HUBERT.

Vous me voyez en train de prêcher votre fils,
Et de lui démontrer qu'aucune orthopédie
Aux déviations du cœur ne remédie.

MADAME HUGUET.

Vous pourriez bien garder pour vous vos almanachs.

HUBERT.

Et ne pas débaucher Philippe, n'est-ce pas?
Rétorquez mon sermon, je vous cède la chaire;
Tirant sa montre.
J'ai pour l'heure qu'il est un rendez-vous d'affaire.

MADAME HUGUET, à part.

Je ne vous retiens pas.

HUBERT, fausse sortie.

Un mot : si par hasard
Madame Joulin vient avant notre départ,
Faites-moi le plaisir d'escamoter ma femme.

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

HUBERT.

Vous le savez, madame.

Il sort par la droite.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, MADAME HUGUET, puis MATHILDE.

MADAME HUGUET, s'asseyant au coin du feu.

Il a donc entendu quelques méchants propos
Sur cette pauvre dame? Ah! que les gens sont sots!
Comment faire? Elle vient tout à l'heure me prendre :
Si ce monsieur la trouve, il peut faire une esclandre!
Bah! je la recevrai dans ma chambre à coucher...
Mon gendre n'aura pas le droit de se fâcher.
Mais à quoi penses-tu, Philippe?

PHILIPPE, relevant la tête.

A rien, ma mère.

MADAME HUGUET.

Ce fou ne t'a-t-il pas prêché quelque chimère?

PHILIPPE.

Non.

MADAME HUGUET.

Prends garde, il n'est pas homme de bon conseil.

Entre Mathilde par la gauche.

A Mathilde.

Tiens, voilà ton ruban, on n'a plus de pareil.
Que veux-tu! tu mettras ce soir ton chapeau rose.

MATHILDE.

Je n'irai pas ce soir à l'Opéra — pour cause.

MADAME HUGUET.

Hubert n'a pas trouvé de places?

MATHILDE.

Mon Dieu, non;
Et nous en avons eu par monsieur Mamignon :
Il nous donne sa loge.

MADAME HUGUET.

Eh bien donc, quel obstacle
T'empêche de venir avec nous au spectacle?

MATHILDE.

Ce serait accepter sa déclaration.

MADAME HUGUET, *se levant.*

Il t'a fait...?

PHILIPPE, *furieux.*

L'insolent!

MADAME HUGUET.

La la! sans passion.

PHILIPPE.

Comment, sans passion? quand ma sœur insultée
Par un drôle...

MADAME HUGUET.

Toujours cette tête exaltée!

PHILIPPE, *prenant son chapeau.*

C'est trop fort!

MADAME HUGUET.

Où vas-tu?

PHILIPPE.

Le souffleter, pardieu!

MADAME HUGUET, lui ôtant son chapeau.

Un duel ? tu n'iras pas! réfléchissons un peu...

A Mathilde.

Le bon Dieu te bénisse avec ta confidence!

MATHILDE.

Qui pouvait soupçonner Philippe d'imprudence?

MADAME HUGUET.

Eh! ne le pique pas!... — Voyons, mon cher enfant...
Le duel est immoral et la loi le défend.

PHILIPPE.

Rends-moi mon chapeau.

MADAME HUGUET.

Non! ne fais rien par colère.
Qu'est-ce donc? à ta sœur Mamignon cherche à plaire?
N'y réussissant pas, il est assez puni,
Et l'honneur de ta sœur n'en reste pas terni.

PHILIPPE.

Mais la seule entreprise est une atteinte au nôtre,
Que je dois supporter de lui moins que d'un autre;
Car il est d'autant plus insolent en ceci,
Qu'il peut par l'intérêt me croire à sa merci.
Boutiquier enrichi! paltoquet! plate engeance
Qui veux singer chez moi les mœurs de la Régence,
Je vais te faire voir avec quatre soufflets
Que le monde n'est pas composé de valets!

MATHILDE.

Bien, Philippe, très-bien!

MADAME HUGUET.

Voilà qu'elle le flatte!
— Fais battre ton mari si tu veux qu'on se batte!
C'est son affaire en somme, à cet époux chéri.

PHILIPPE.

C'est l'affaire du frère autant que du mari.

MADAME HUGUET.

Hubert l'aura mordu, pour sûr. Il déraisonne !

MATHILDE, à madame Huguet.

Rassure-toi, ce n'est l'affaire de personne ;
Et j'aurais apaisé Philippe tout d'abord
Si je n'avais pas pris plaisir à son transport.
— Mon frère, donne-moi ta main, que je la serre ;
Mais il faut rengaîner : tu n'as pas d'adversaire.
La déclaration que tu veux châtier
Est faite de façon à se pouvoir nier,
Si piteuse en un mot, si timide et cafarde
Que j'aurais fort bien pu ne pas y prendre garde,
Si son modeste auteur ne m'eût ouvert les yeux
Au moyen d'un avis non moins mystérieux.
Bref, sa témérité consiste en un passage
De roman, souligné pour mon petit usage.
Ce n'est pas là matière à lui percer le flanc.

PHILIPPE.

A force d'être bête, il est moins insolent.
Je me contenterai de lui dire à l'oreille...

MADAME HUGUET.

Fais-t'en un ennemi, va ! Je te le conseille !
Tu ne sais qu'inventer pour te nuire aujourd'hui.
Après monsieur Joulin, c'est ton plus sûr appui ;
Et, puisqu'il n'a rien fait qui vaille un coup d'épée,
Ayons l'air d'ignorer sa petite équipée.

PHILIPPE.

Je ne veux pourtant pas qu'il se mette en l'esprit
Que ma sœur, ayant lu son livre, n'a rien dit.

MATHILDE.

Point ne faut pour cela casser la moindre vitre.

La déclaration est au dernier chapitre;
Le roman n'aura pas été fort de mon goût,
Et je n'aurai pas pu le lire jusqu'au bout.

PHILIPPE, contrarié.

A la bonne heure donc.

MADAME HUGUET.

On dirait qu'il regrette
Cette solution pacifique et discrète.

PHILIPPE.

Mon regret, chère mère, est d'une autre façon :
Je trouve que j'entends trop aisément raison;
Je ne suis pas assez absurde pour mon âge.

MADAME HUGUET.

Un beau sujet de plainte! et c'est vraiment dommage.

PHILIPPE.

Tu ne me comprends pas. Va, c'est un grand malheur
Lorsque l'on a l'esprit moins jeune que le cœur.

MADAME HUGUET.

Ah çà! mon cher enfant, je suis presque inquiète
De te voir à ce point hors de ton assiette.

LA CUISINIÈRE, entre-bâillant la porte de droite.

C'est madame Joulin.

MADAME HUGUET.

Faites entrer chez moi.
J'y vais. — Vois-tu, le sang te tourmente, je croi.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, MATHILDE.

PHILIPPE.

Elle se doute peu de ce qui me tourmente.

MATHILDE.

Mais je m'en doute, moi. Cyprienne est charmante.

PHILIPPE.

Eh bien, oui, je l'adore! et d'un amour ardent,
D'un amour enfermé, muet, sans confident...
Tiens, chère sœur, merci, de m'avoir ouvert l'âme,
Merci! j'avais besoin d'une issue à la flamme!
J'ai besoin d'épancher le dernier sentiment
Qui me sépare encor de l'avilissement.
Oui, toute ma jeunesse est là réfugiée :
C'est à ce noble amour que je l'ai confiée;
C'est lui qui me la garde! il n'est pas mon bonheur
Seulement, mais encor ma vertu, mon honneur!
— Aussi je le dérobe aux conseils de ma mère
Comme au souffle du nord une plante de serre...

MATHILDE.

Pourtant, un jour ou l'autre, il faudra lui parler.

PHILIPPE.

Oui, mais quand il sera trop tard pour reculer,
Quand son travail sur moi n'aura plus le passage
Entre ma confidence et notre mariage.

MATHILDE.

Eh bien, parle aujourd'hui; mariez-vous demain.

PHILIPPE.

Y penses-tu, ma sœur?

MATHILDE.

Pourquoi pas?

PHILIPPE.

Et du pain?

MATHILDE.

Vous auriez à vous deux cinq mille francs de rente.

PHILIPPE.

Juste de quoi loger au fond d'une soupente.

MATHILDE, souriant.

L'amour est un palais.

PHILIPPE.

Palais vite écroulé
Quand le besoin s'y trouve avec nous installé.

MATHILDE.

Pour être heureux, Philippe, en bonne conscience,
Il ne te manque rien... qu'un peu d'imprévoyance.

PHILIPPE.

Je donnerais beaucoup pour en savoir moins long,
J'en conviens. Ma jeunesse a perdu son aplomb,
Et marche désormais d'une allure douteuse
Entre la passion et la raison boiteuse.
Il ne me reste plus qu'à les mettre d'accord;
C'est le but où je tends d'un patient effort,
Et je demanderai la main de Cyprienne
Le jour où je tiendrai ma fortune en la mienne,
Mais pas avant; je suis sur ce point affermi.

LA CUISINIÈRE, entrant par la droite.

Une lettre pour vous.

Elle sort.

PHILIPPE.

De Joulin.

Il lit.

« Cher ami,
L'affaire Durousseau pousse une belle tige :
J'apprends qu'en dépouillant l'héritage en litige
On trouve des valeurs pour six cent mille francs,
Bonne aubaine pour vous comme pour les parents;
Votre adversaire appelle... » Ah! ma fortune est faite!
J'ai le pied sur l'échelle et peux monter au faîte!
Cette fois, le procès retentira partout,
Eh parbleu! je franchis deux échelons d'un coup,
Car, au palais posé, je deviens sans conteste
Avocat du chemin de Louvain... et le reste!
Hein, dis-donc! Si j'avais souffleté Mamignon!
Mais comprends-tu ma joie? O mon procès mignon!
Je puis avant un an épouser Cyprienne!

MATHILDE.

Pourquoi pas sur-le-champ?

PHILIPPE.

Tu reprends ton antienne.
Mais, chère sœur, il faut nous assurer d'abord
Que ce bon coup de vent durera jusqu'au port.

MATHILDE.

Et, s'il ne dure pas, ta passion renonce?...

PHILIPPE.

Elle attend.

MATHILDE.

Est-ce là ta dernière réponse?

PHILIPPE.

Oui, certe, et je la tiens pour conforme au bon sens.

MATHILDE.

Engage l'avenir, du moins.

PHILIPPE.

Oh! j'y consens,
Et je vais de ce pas... Non, c'est une sottise!
Autant vaut sur-le-champ la conduire à l'église;
Le mot d'amour lâché nous y mène tout droit,
Nous voyant tous les jours, vivant sous même toit;
Et la position serait tellement fausse
Qu'il faudrait l'abréger en avançant la noce.

MATHILDE.

Tu recules?

PHILIPPE.

Je peux m'engager autrement.
C'est sa fête demain...

MATHILDE.

Et celle de maman.

PHILIPPE.

Oui. Je vais acheter une bague pour elle,
Pour ma mère un bijou quelconque, une dentelle...
Elle saura par toi, mais par toi seulement,
Que la bague à mes yeux est un engagement.
Nous pourrons de la sorte attendre l'échéance
Sans être embarrassés de notre contenance.

MATHILDE.

Ton bon sens éternel à rien ne fait quartier.

PHILIPPE.

Va trouver Cyprienne.

MATHILDE.

Et toi le bijoutier.

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, MADAME HUGUET.

Madame Huguet est assise au premier plan à droite dans un fauteuil et lit. Mathilde entre par la droite en toilette de ville, s'approche de madame Huguet, et regardant par-dessus sa tête :

MATHILDE.

Quoi! tu lis ce roman où Mamignon...?

MADAME HUGUET.

Sans doute;
Autant en profiter pour ce que cela coûte.

MATHILDE, jetant son manchon sur le canapé.

Oui, c'est toujours cela de pris sur l'ennemi.
Est-il réellement ennuyeux?

MADAME HUGUET.

A demi.
C'est brutal, c'est trop vrai; ça vous attriste presque.

MATHILDE, déposant son châle et son chapeau sur la table.

Oui, n'est-ce pas, pour peu que l'on soit romanesque?

MADAME HUGUET.

Ma fille jette aussi sa pierre en mon jardin?
Laisse à monsieur Hubert ce mauvais ton badin.

MATHILDE.

Injuste! quand s'est-il permis même un sourire
A ton encontre?

MADAME HUGUET.

On sait ce que parler veut dire.
Tu ne prétendras pas qu'il raffole de moi?

MATHILDE.

Que ta prévention est de mauvaise foi!
Voyons! invite-t-on les gens qu'on n'aime guère
A passer avec soi tout l'été dans sa terre?

MADAME HUGUET.

C'est le moins qu'il m'admette ainsi de temps en temps
A rendre mes devoirs à mes petits-enfants.

MATHILDE.

Tiens, on ne sait comment ni par quel bout te prendre!
Dis franchement qu'il a le tort d'être ton gendre,
Et n'en parlons plus.

MADAME HUGUET.

Soit.

MATHILDE, l'embrassant.

Va, méchante maman!
Tout cela, c'est la faute à ce maudit roman.
Renvoie à Mamignon ce fauteur de querelles.

MADAME HUGUET.

Je pense qu'il viendra savoir de tes nouvelles
J'ai fondé ton absence hier à l'Opéra
Sur la migraine...

MATHILDE.

Alors, il est sûr qu'il viendra.
Je lui rendrai son livre et son cœur.

MADAME HUGUET.

Mais, ma fille,
Ne va pas le froisser.

MATHILDE.

Ne crains rien.

MADAME HUGUET.

Sois gentille,
Au contraire.

MATHILDE.

Ah! non, non!

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, mon enfant?
Est-ce en se gendarmant toujours qu'on se défend?
La vertu qui sourit sied bien aux lèvres roses.

MATHILDE, *très-sérieuse.*

Il ne faut pas jouer avec certaines choses.

MADAME HUGUET, *gravement.*

Vraiment? — Si c'est ainsi, tu fais bien, bats-lui froid.

MATHILDE.

C'est mon intention, chère mère, et mon droit.

MADAME HUGUET.

Ajoute : et ton devoir. — Ma pauvre sensitive!
J'avais depuis longtemps prévu ce qui t'arrive.

MATHILDE.

Que m'arrive-t-il donc?

MADAME HUGUET.

Je le savais bien, moi,

Que cet agriculteur n'était pas fait pour toi.
Que tu ne l'aimes plus, je le comprends de reste!
Mais, fût-il cent fois plus pesant, plus indigeste,
Je te dirais encor comme je te le dis :
Songe que son honneur est celui de tes fils.
Courage, mon enfant : notre rôle est immense!
Où le bonheur finit, notre vertu commence.

MATHILDE.

Courage, son honneur, le bonheur, la vertu...
Quel galimatias de tout cela fais-tu?
J'adore mon mari.

MADAME HUGUET.

Ton mari! tu plaisantes?

MATHILDE.

Nullement.

MADAME HUGUET, se levant.

Qu'est-ce donc alors que tu me chantes?
Du moment que ton cœur est si bien prémuni,
User et s'amuser d'un fat, c'est pain bénit.
C'est en tirant parti d'une pareille offense
Qu'une femme d'esprit sait en tirer vengeance.
Que te demande-t-on d'ailleurs? Tout simplement
De laisser le plaisir de se croire charmant
A ce pauvre bonhomme.

MATHILDE.

Il me semble inutile
De faire aucun plaisir à ce vieil imbécile.
Je le trouve plaisant, ce galant très-peu vert,
D'oser ne pas me croire amoureuse d'Hubert,
De se le figurer ainsi qu'un pauvre sire
A qui le ridicule irait comme de cire!
Je ne veux pas l'aider dans cette opinion.

MADAME HUGUET.

Au jugement d'un sot tu fais attention?

MATHILDE.

Je n'admets pas qu'un homme au monde, par ma faute,
Ne tienne pas Hubert en estime très-haute;
N'est-ce pas être mal fidèle à son mari
De faire bon visage à quiconque en a ri?

MADAME HUGUET.

Il faut savoir parfois relâcher d'un principe.
Tu comprends bien qu'ici l'intérêt de Philippe...

MATHILDE.

Mais c'est uniquement pour notre cher garçon
Qu'à monsieur Mamignon j'épargne une leçon.

MADAME HUGUET.

Belle avance, ma foi, si tu lui fais la mine!

MATHILDE.

Je n'ai jamais été femme qui se domine.

MADAME HUGUET.

On sonne. — J'aime mieux que tu rentres chez toi
Que de le malmener.

MATHILDE.

Je l'aime aussi mieux, moi.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE II.

MADAME HUGUET, MAMIGNON.

MADAME HUGUET, lui tendant la main.

Je vous ai deviné, rien qu'au coup de sonnette.

MAMIGNON.

J'ai donc une façon de sonner?...

MADAME HUGUET, s'asseyant sur le canapé.

Ferme et nette,
Comme il sied à la main d'un véritable ami.

MAMIGNON s'incline.

Madame votre fille a-t-elle bien dormi?

MADAME HUGUET.

Très-mal. La pauvre enfant a la tête si lourde,
Qu'elle est restée au lit.

MAMIGNON, regardant le châle et le manchon que Mathilde a laissés sur la table.

Ah! vraiment!

A part.

Quelle bourde!

MADAME HUGUET, suivant les yeux de Mamignon.

Son châle et son chapeau sont là depuis hier.

MAMIGNON.

Oh! je n'en doute pas.

MADAME HUGUET, à part.

Il en doute, c'est clair.

Haut.

Je pense qu'elle dort, et cependant j'hésite
A la priver ainsi d'une bonne visite.

MAMIGNON, très-pincé.

Je connais à son mal un remède excellent,
Et je vais la guérir...

MADAME HUGUET.

Comment?

MAMIGNON.

En m'en allant.

MADAME HUGUET.

Ces jeunes gens! toujours quelque soin les réclame,

S'il s'agit de rester près d'une vieille femme!
Tenez, c'est très-vilain; je veux vous faire affront.
Vous êtes tous taillés sur le même patron!

MAMIGNON, flatté.

Mais, madame...

MADAME HUGUET.

Je sais que votre ami Philippe
A ce travers du temps comme vous participe;
Je l'en gronde souvent, mais ne le retiens pas.
Allez à vos plaisirs, allez, enfants ingrats.

MAMIGNON.

Je vous jure, madame...

MADAME HUGUET, se levant.

Oh! je ne vous demande
Aucune confidence après ma réprimande.
Mais, pour moi, si j'étais un mari, je sais bien
Que je vous fermerais ma porte, cher vaurien.

MAMIGNON, à part.

C'est bon signe déjà que la mère me craigne.
Si la migraine était un mensonge de duègne?

MADAME HUGUET, à part.

Il s'en ira charmé de lui-même : il suffit.

Haut.

Tenez, je prends pitié de votre air déconfit.
Adieu.

Elle lui tend la main.

MAMIGNON, à part.

Si par hasard Mathilde allait paraître,
Je me sens d'une audace à lui glisser ma lettre.

Haut.

Vous croyez qu'on m'attend?

MADAME HUGUET.

Oui, mon cher Mamignon,
Je le crois.

MAMIGNON, se rasseyant.

En restant, je vous prouve que non.

SCÈNE III

LES MÊMES, CYPRIENNE, entrant par la gauche.

CYPRIENNE.

Mathilde a laissé là... — Monsieur!

MAMIGNON.

Mademoiselle!

A part.

Elle est charmante aussi.

MADAME HUGUET.

Mathilde? que veut-elle?

CYPRIENNE.

C'est son manchon. Elle a quelque chose dedans.

MADAME HUGUET.

Quoi donc?

CYPRIENNE.

Probablement son mouchoir et ses gants:
Elle ne m'a rien dit, et, le jour de ma fête,
Je n'interroge pas de peur d'être indiscrète.

MAMIGNON, à part, prenant le manchon sur le canapé.

Voilà mon messager.

Il y fourre une lettre et le donne à Cyprienne.

Tenez.

CYPRIENNE.

Merci.

MADAME HUGUET.

Fais voir.

CYPRIENNE.

Non! tu n'aurais plus l'air surpris qu'il faut avoir.

MADAME HUGUET, cherchant à prendre le manchon.

Donne donc.

CYPRIENNE, se défendant.

Non, non!

MAMIGNON, à part.

Diable!

CYPRIENNE.

Au secours!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HUBERT, par la droite.

HUBERT.

Quel vacarme!

CYPRIENNE, courant à lui, et se retournant vers madame Huguet.

Viens me dévaliser devant le bon gendarme!

MADAME HUGUET.

J'y renonce.

HUBERT.

Respect à la loi.

MAMIGNON, à part.

Brave époux,
Vers sa femme escortant la poste aux billets doux !

HUBERT, à Mamignon.

Mon intervention ayant la paix conclue
J'abdique mes pouvoirs, monsieur, et vous salue.

MAMIGNON.

Moi-même, j'attendais que justice eût son cours...

CYPRIENNE.

Vous attendiez aussi pour me porter secours.

MADAME HUGUET.

Cyprienne est bien gaie aujourd'hui.

CYPRIENNE.

C'est ma fête,
Chère tante, il faut bien que je me la souhaite.

HUBERT.

Et pourquoi voulez-vous qu'elle affecte un air froid?
La gaîté lui sied bien.

CYPRIENNE.

Comme une bague au doigt !
C'est le mot... c'est le mot ! J'emporte mon trophée...
Adieu, messieurs.

HUBERT.

Adieu, chère petite fée.

Elle sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CYPRIENNE.

MAMIGNON, saluant pour s'en aller.

Madame...

HUBERT.

Vous fuyez ?

MAMIGNON, lui serrant la main.

Au revoir.

HUBERT.

Non, adieu:
Car nous partons demain.

MAMIGNON.

Demain?... quoi! vous, bon Dieu!
Si vite!

A part.

Maudit soit le départ qui m'évince!

HUBERT.

Vous ne saviez donc pas que je vis en province?

MAMIGNON.

Je vous croyais ici pour la saison au moins.

HUBERT.

Diable, mon cher monsieur, et mes blés? et mes foins?

MAMIGNON.

Je suis abasourdi, monsieur, de la nouvelle.

A madame Huguet.

La séparation doit vous être cruelle.

MAMADE HUGUET.

Non, je pars avec eux.

MAMIGNON.

Vous nous quittez aussi?
Voilà Paris désert!

MADAME HUGUET.

Le mot est doux; merci.

MAMIGNON, à part.

Parbleu! je suis bien bête! Il faut que l'on m'invite.
Haut.
Que je voudrais, madame, être de votre suite,
Et pouvoir respirer l'air des champs près de vous!

HUBERT.

Bah! vous vous ennuîriez dans ce pays de loups.

MAMIGNON.

Quoi qu'il en soit, je vois partir toute ma joie
Pour ce vilain pays. — Est-ce loin?

HUBERT.

Près de Troye.

MAMIGNON.

En Champagne?

HUBERT.

Oui, monsieur. L'autre a péri, dit-on.

MAMIGNON.

Palsambleu! la rencontre est plaisante!

HUBERT.

En quoi donc?

MAMIGNON.

J'y dois aller moi-même avant peu. Mon notaire
Veut dans les environs que j'achète une terre.
J'hésitais, je l'avoue, à me mettre en chemin;
Mais dès que j'ai l'espoir de vous serrer la main...

HUBERT.

Nous serons très-heureux, monsieur, de la visite.

MAMIGNON.

Eh bien, c'est convenu. Vous voyez : je m'invite!

HUBERT.

Je n'aurais point osé...

MAMIGNON.

Moi, je suis sans façon.
Pas de cérémonie au moins pour un garçon?

HUBERT.

Soyez tranquille.

A madame Huguet.

Où donc est Mathilde?

MADAME HUGUET.

Chez elle.

MAMIGNON.

Avec une migraine!...

HUBERT.

Ah! mauvaise nouvelle!
Je vais la voir. — Adieu, monsieur.

MAMIGNON.

Non, sans adieu.

Hubert sort par la gauche.

SCÈNE VI.

MAMIGNON, MADAME HUGUET.

MAMIGNON, *à part.*

Ma foi, j'ai manœuvré comme un vrai Richelieu.

MADAME HUGUET, *à part.*

Ah! vous vous invitez sans façon chez mon gendre!
Je vais vous dégoûter, vieux fat, de vous y rendre.

MAMIGNON.

Charmant homme! — Ce n'est qu'aux champs, en vérité,
Qu'on a cette franchise et cette aménité!

MADAME HUGUET.

Ne vous y fiez pas; il n'est pas si champêtre
Ni si doux qu'au premier abord il peut paraître.

MAMIGNON, souriant.

Sa politesse est donc un masque?

MADAME HUGUET.

Non, mon cher,
C'est un gant de velours sur une main de fer.

MAMIGNON, inquiet.

Quoi! ce cultivateur...?

MADAME HUGUET.

Est un vrai personnage
De roman; le dernier baron du moyen âge :
Grand chasseur, grand tireur d'armes, grand batailleur...
Dans un salon, du reste, agréable railleur,
Mais n'entendant pas bien lui-même raillerie;
Bref, modèle accompli de la chevalerie.

MAMIGNON, à part.

Diable! dans un guêpier me serais-je engagé?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT.

Vous êtes encor là?

MAMIGNON.

Non!... je prenais congé.

HUBERT, lui montrant un siége.

Tout à l'heure.

MAMIGNON, à part, s'asseyant.

C'est vrai qu'il n'a pas l'air commode.

HUBERT.

Vous m'avez fait l'honneur, vous, un homme à la mode,
De vous prier chez nous...

MAMIGNON.

Oui, monsieur... oui... je croi...

A part.

Il a l'épaule énorme... il est plus fort que moi!

HUBERT.

Je viens d'en annoncer la nouvelle à ma femme,
Pour la réjouir.

MAMIGNON, à part.

Oui! comptez-y, belle dame!
Moi ne pas me commettre avec ce sanglier!

HUBERT, tirant une lettre de sa poche.

Elle m'a répondu par ce petit papier...
Je ne sais ce qu'il chante, ou plutôt ce qu'il pleure.
Voyez.

MAMIGNON, à part.

Ciel!

MADAME HUGUET.

Quoi?

HUBERT, lui donnant la lettre.

Lisez.

MAMIGNON, à part.

Voici ma dernière heure!

MADAME HUGUET, à part.

L'impertinent!... Comment prévenir un éclat?

HUBERT, à Mamignon.

Je suis doux par nature autant que par état,
Monsieur; je n'aime pas le tapage...

MAMIGNON, à part.

Il prélude
A la férocité par la mansuétude!

HUBERT.

Mais il est cependant des choses...

MAMIGNON, à part.

L'y voilà!

HUBERT.

Où l'homme le plus doux doit mettre le holà.

MAMIGNON, à part.

Ah! je vois dans ses yeux qu'il a réglé mon compte!

MADAME HUGUET.

Mathilde est à se croire offensée un peu prompte :
Je ne vois qu'un billet sans adresse.

MAMIGNON, à part.

Sauvé!

HUBERT.

Parbleu! daas son manchon ma femme l'a trouvé!

MAMIGNON.

Mais qui le lui portait ce manchon, je vous prie?

MADAME HUGUET.

Cyprienne.

MAMIGNON.

Eh bien donc?

HUBERT.

Quelle plaisanterie!
Vous prétendez, monsieur, que ce billet d'amour
Était pour ma cousine?

MAMIGNON.

Oui, monsieur.

HUBERT.

Mais quel tour
Donnerez-vous...?

MADAME HUGUET, à Mamignon.

Comment! vous aimiez Cyprienne?

HUBERT.

Allons donc! qu'il nous montre un seul mot qui convienne.

MAMIGNON, prenant vivement la lettre entre les mains de madame Huguet.

Ah! permettez! chacun écrit à sa façon,
Et je ne souffre pas là-dessus de leçon.

MADAME HUGUET.

Mais, monsieur, ce système étrange de défense
Ne fait, envers nous tous, que changer votre offense;
Si vos projets étaient honorables, pourquoi
Ne vous en être pas d'abord ouvert à moi?
Glisse-t-on des billets aux filles qu'on respecte?

MAMIGNON.

Ma conduite a peut-être été peu circonspecte;
Mais mes intentions sont pures, c'est certain.
J'adore votre nièce et demande sa main.

A part.

Bah! je trouverai bien moyen de m'en dédire.

MADAME HUGUET.

Qu'en dites-vous, Hubert?

HUBERT.

Permettez-moi d'en rire :
Je ne me croyais pas si terrible.

MADAME HUGUET.

Comment?

HUBERT.

Monsieur, pour m'échapper, va jusqu'au sacrement!

MAMIGNON.

Quoi! monsieur!...

MADAME HUGUET.

Vous doutez qu'il adore ma nièce?

HUBERT.

Non pas! mais d'un amour d'une nouvelle espèce,
D'un amour dont la peur aura fait tous les frais.

MADAME HUGUET.

C'est donc bien surprenant qu'il aime tant d'attraits?

MAMIGNON, à Hubert.

Oui!

MADAME HUGUET.

Son bonheur ici n'a-t-il pas tous les gages?

MAMIGNON.

La!

MADAME HUGUET.

N'est-ce pas le lot d'un homme entre deux âges
Qu'une femme où l'on voit cet accord précieux
D'une jeunesse en fleur et d'un cœur sérieux?

MAMIGNON.

Ah ! mais !...

MADAME HUGUET.

La pauvre fille, à douze ans orpheline
A subi du malheur la rude discipline;
Et son esprit, maté par la vie au début,
Aux chimères du cœur n'a pas payé tribut.

MAMIGNON, à part.

Tiens, tiens !

MADAME HUGUET.

Elle s'est fait un programme modeste
Où le devoir tient plus de place que le reste,
Et les moindres bonheurs qui lui viendront en sus,
Comme grâces d'en haut seront d'elle reçus.

MAMIGNON, à part.

Par ma foi, si c'est vrai, je joue à qui perd gagne.

MADAME HUGUET.

C'est une véritable et sincère compagne,
Et monsieur Mamignon ne peut mieux s'engager.

MAMIGNON, à Hubert.

Le fait est qu'il est temps bientôt de me ranger.

HUBERT.

Ah ! certes !

MAMIGNON.

Je suis las de courir l'aventure.

HUBERT.

Je le crois.

MAMIGNON, s'animant peu à peu.

J'ai besoin d'une affection pure;
J'ai trop longtemps suivi ces sirènes sans foi

Qui prenaient mon argent et se moquaient de moi.
J'aime mieux rendre heureuse une jeune personne
Sage, bien élevée, aussi belle que bonne,
Chez qui, pour mon argent, je trouverai du moins
De la fidélité, des enfants... et des soins.

HUBERT.

Il est vrai.

MAMIGNON.

Sans compter l'honneur d'une alliance
Qui donne à ma fortune un vernis d'élégance,
Chère tante!

MADAME HUGUET.

Un moment! vous avez mon aveu,
Mais ce n'est pas assez pour être mon neveu.

MAMIGNON.

Intercédez pour moi, madame, aujourd'hui même.

MADAME HUGUET.

Oui, je vous le promets.

MAMIGNON.

Mon bonheur est extrême.
Je me sens rajeuni, je me sens plein de feu!
Je reviendrai demain savoir mon sort. Adieu.

Il sort par la droite.

SCÈNE VIII.

MADAME HUGUET, HUBERT.

MADAME HUGUET.

Voilà pour la famille une bonne fortune!

HUBERT.

A sa mésaventure il ne tient pas rancune.

MADAME HUGUET.

Comment?

HUBERT.

Il aurait droit d'être contrarié ;
Entrer en séducteur et sortir marié !

MADAME HUGUET.

Mathilde se trompait : il aime Cyprienne,
Je n'en veux pas douter.

HUBERT.

C'est d'une âme chrétienne.
Au surplus, il le croit lui-même, bon garçon.
Vous l'avez empaumé de la belle façon !

MADAME HUGUET.

Empaumé !

HUBERT.

C'est le mot.

MADAME HUGUET.

Je ne suis pas très-prude,
Mais je ne conçois pas cette étrange habitude,
Puisqu'en somme les mots ne sont qu'un vêtement,
De n'en pas habiller les choses décemment.

HUBERT.

Je n'y reviendrai plus, et retiens le précepte.
Mais vous flatteriez-vous que Cyprienne accepte ?...

MADAME HUGUET.

Un parti magnifique, inespéré, parfait?
Ne lui croyez-vous pas le cœur libre?

HUBERT.

Si fait.
Mais est-ce une raison pour se vendre?

MADAME HUGUET.

Se vendre?
Mon Dieu, quel Patagon vous êtes, mon cher gendre !
Quel homme subversif des usages reçus!
N'allez pas sur ce ton la prêcher là-dessus,
Je vous prie.

HUBERT.

Il n'est pas besoin que je la prêche :
Elle est de sa nature aux bassesses revêche.

MADAME HUGUET.

Bassesses! — Non, tenez, ne vous en mêlez point.

HUBERT.

Je ne demande, moi, qu'à rester dans mon coin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PHILIPPE, entrant par la droite.

MADAME HUGUET.

Philippe !... Pas un mot !

PHILIPPE, très-gai.

Que vois-je? oh ! l'indiscrète!
En plein salon !

MADAME HUGUET.

Eh bien, quoi?

PHILIPPE.

Le jour de ta fête?

Mais a-t-on jamais vu? Passez votre chemin,
Curieuse !

Il la prend par la taille et la pousse vers sa chambre.

MADAME HUGUET, se débattant.

Philippe!... Es-tu fou?... grand gamin!

SCÈNE X.

HUBERT, PHILIPPE, revenant en scène.

PHILIPPE va à la porte de droite et fait entrer un commissionnaire chargé de pots de fleurs.

Mettez ça là.

HUBERT.

Des fleurs!

PHILIPPE.

Semons-en l'existence!

Le commissionnaire sort.

Arrangeons ce jardin.

HUBERT.

Tu t'es mis en dépense.

PHILIPPE.

Dis que je ne suis pas un fils délicieux,
Un modèle de fils!

HUBERT.

Mais point respectueux.
Tu traites un peu trop ta mère en camarade.

PHILIPPE, arrangeant les fleurs sur la table.

Ah! mon cher, le respect filial est malade,
Et notre siècle en est bien déshabitué!

HUBERT.

Est-ce quatre-vingt-neuf aussi qui l'a tué?

PHILIPPE.

Certe! en émancipant follement la jeunesse
Par l'abolition du susdit droit d'aînesse :
La discipline a fui la famille sans chef...
Mais ne rabâchons pas là-dessus derechef!
Passe-moi ce rosier. — Il n'est plus de bastilles,
Nargue du droit d'aînesse et mangeons des lentilles!
Du respect de son fils un père exproprié
Touche une indemnité d'ailleurs en amitié!

HUBERT.

Je ne conseille pas à mes fils ce commerce.

PHILIPPE.

Eh bien, moi, si j'en ai, des fils... et je me berce
De l'espoir d'en avoir...

A part.

Dans un an et demi.

HUBERT.

Eh bien, que feras-tu?

PHILIPPE.

Je serai leur ami.

HUBERT.

Ami, soit; mais ami respecté.

PHILIPPE.

Par le diable!
Pour être respecté, serai-je respectable?

HUBERT.

Pourquoi pas?

PHILIPPE.

Ce n'est plus très-facile aujourd'hui
Que l'on vit pêle-mêle en un même réduit.

HUBERT.

Bah!

PHILIPPE.

Que peut devenir la majesté des pères
Quand ils ont forcément leurs enfants pour compères
Dans les mille tracas, les mille expédients
Qui du luxe bourgeois sont les ingrédients?
C'est ainsi, que veux-tu!

HUBERT.

Je veux que nul n'affiche
Un faste ridicule alors qu'on n'est pas riche.

PHILIPPE.

Oui! depuis qu'il n'est plus de démarcations,
Tâche de mettre un frein à nos prétentions!
On a le rang qu'on tient en l'absence de caste,
Mon bon; le classement s'établit sur le faste,
Et, du moment qu'on est tout ce que l'on paraît,
Chacun veut ardemment paraître plus qu'il n'est,
C'est tout simple! aussi vois comme le luxe gagne!

HUBERT.

Que j'ai raison alors de vivre à la campagne!

PHILIPPE, montrant la table où il a arrangé les fleurs.

L'autel est prêt, allons chercher la sainte.

HUBERT.

Allons!

Ils se dirigent vers la chambre de madame Huguet.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOULIN, entrant par la droite.

JOULIN.

Deux mots, Philippe.

PHILIPPE, à Hubert, sur la porte.

Va, je suis sur tes talons.

Hubert sort, Philippe rentre en scène.

Quelle mine lugubre !

JOULIN.

Ah ! mauvaise nouvelle !

PHILIPPE.

Comment ! n'est-il pas sûr que l'adversaire appelle ?

JOULIN.

Si fait, mais il a pris le bâtonnier.

PHILIPPE.

Tant mieux !
Le combat en sera d'autant plus glorieux,
Et, vainqueur ou vaincu, l'honneur de cette lutte
Achève de poser un homme qui débute.

JOULIN.

Oui, mais votre client, vous craignant inégal
A ce rude jouteur, a pris Léon Duval.

Philippe s'assied accablé.

Courage, mon ami, courage ! ce déboire
Des jeunes avocats est la commune histoire.
Le coup est difficile à porter, c'est certain ;
Mais c'est votre jeunesse et non vous qu'il atteint.

PHILIPPE, *se relevant violemment.*

Ma jeunesse! — Quand donc finira ma jeunesse?

JOULIN.

Cela n'empêche pas qu'on ne vous reconnaisse
Un vrai talent; on sait tout ce que vous valez,
Et c'est pour mieux sauter qu'ici vous reculez.

PHILIPPE.

Non! ne me leurrez pas de fausses espérances.
Faites-moi nettement le bilan de mes chances.
J'ai besoin de savoir juste à quoi m'en tenir.

JOULIN.

J'ai foi dans votre force et dans votre avenir.

PHILIPPE.

Vous ne répondez pas.

JOULIN.

Que voulez-vous qu'on dise?...

PHILIPPE.

C'est vrai; ma question est vague. Je précise :
Supposez que l'on m'offre une position
En dehors du Palais... l'administration,
Par exemple; au barreau faut-il que je renonce?

JOULIN.

Vous l'offre-t-on?

PHILIPPE.

Je dois rendre aujourd'hui réponse.

JOULIN.

Eh bien, n'hésitez pas, acceptez haut la main.

PHILIPPE, *avec angoisse.*

Je n'ai donc nul espoir de faire mon chemin?

JOULIN.

Dame! si vous n'avez pour salut d'autre planche
Que moi...

PHILIPPE, avec un sourire forcé.

Votre amitié branlerait-elle au manche?

JOULIN.

Non pas... mon amitié vous restera toujours.
Mais les événements peuvent prendre tel cours,
Il peut se présenter telle vicissitude...
Enfin, je puis songer à vendre mon étude.

PHILIPPE.

Mais d'ici là...

JOULIN.

Mon Dieu, s'il faut vous dire tout...

PHILIPPE.

Vous êtes en marché?

A part.

Voilà le dernier coup.

JOULIN.

Ça, mon cher, c'est encore un secret; inutile
De vous recommander...

PHILIPPE, accablé.

Oui, oui, soyez tranquille.

JOULIN.

Il nous reste à régler le mode de paîment,
Et nous terminerons demain, probablement.
Pour vous, puisqu'on vous ouvre autre part une porte...

PHILIPPE.

Eh! l'on ne m'ouvre rien!

JOULIN.

Le diable vous emporte!
On ne tend pas aux gens un traquenard pareil!
— Ce que je vous ai dit n'est d'ailleurs qu'un conseil
Que vous ne devez pas prendre au pied de la lettre;
J'étais dans l'hypothèse où vous vouliez me mettre;
J'ai cru... mais du moment qu'il n'en est rien... Morbleu!
Pourquoi me tendre un piége? Arrangez-vous! Adieu.

Il sort.

SCÈNE XII.

PHILIPPE, seul. Après un silence.

O jeunesse! âge heureux, âge de la victoire,
Dont notre siècle a fait un cas rédhibitoire!
Tes prénoms étaient Force et Domination...
Aujourd'hui, c'est Faiblesse, Obstacle, Exclusion!
— Je suis perdu!

SCÈNE XIII.

PHILIPPE, MADAME HUGUET, MATHILDE, CYPRIENNE, HUBERT.

MADAME HUGUET.

Philippe, eh bien?...

PHILIPPE

Ah! oui... la fête!

CYPRIENNE, à part.

Comme le cœur me bat!

PHILIPPE, remettant un petit écrin à sa mère.

Tiens. Je te la souhaite
Bien heureuse!

MADAME HUGUET, l'embrassant.

Merci, mon cher enfant, merci.

PHILIPPE, donnant un écrin à Cyprienne.

Et je te la souhaite à toi, cousine, aussi.

CYPRIENNE, ouvrant l'écrin, bas, à Mathilde.

Ce n'est pas une bague...

MATHILDE, bas.

Il s'est trompé de boîte.

MADAME HUGUET, à Philippe.

Ta bague, mon ami, m'est un peu trop étroite.

MATHILDE.

C'est qu'elle est pour un doigt plus mince.

PHILIPPE, avec effort.

Tu pourras
La changer pour une autre.

CYPRIENNE, bas, à Mathilde.

Il ne se trompait pas!

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, CYPRIENNE, HUBERT.

HUBERT, à Cyprienne.

Si la position qu'il attend de pied ferme
Tarde trop, il faut bien que l'attente ait son terme;
Se soumettra-t-il pas, de guerre lasse, un jour,
A faire un mariage étranger à l'amour?

MATHILDE, de même.

Mais, qu'il atteigne ou non le but qu'il veut atteindre,
Le même résultat me paraît fort à craindre.
Une fois enrichi, son appétit d'argent
N'aura-t-il pas grandi, comme on dit, en mangeant?
Et trouvera-t-il pas la tendresse importune,
Qui voudrait l'empêcher de doubler sa fortune?

HUBERT.

Mais, sans nous occuper de ce double péril,
Quelle position maintenant te fait-il?
Demandée aujourd'hui, demain contremandée,
Comment acceptes-tu d'être ainsi marchandée?

MATHILDE.

Il n'attend pas de toi grande félicité,
S'il croit la trop payer d'un peu de pauvreté.

HUBERT.

Qu'il s'explique. S'il t'aime et sans toi ne peut vivre,
C'est lui qu'il faut sauver des combats qu'il se livre;
Et, s'il n'est pas au fond autrement amoureux,
C'est toi qu'il faut sauver d'un espoir dangereux.

MATHILDE.

L'occasion, d'ailleurs, vient sans qu'on la commande :
De monsieur Mamignon soumets-lui la demande,
Comme une sœur qui cherche un conseil fraternel.
Certe, à sa loyauté ce n'est point faire appel;
Tu laisses à son choix entière latitude,
Et ne contrains par là que son incertitude.

HUBERT.

S'il te dit d'accepter ou refuse conseil,
— C'est tout un, n'est-ce pas, en un sujet pareil? —
Tu sais sur quoi compter, tu sais quel parti prendre.

MATHILDE.

L'instant est bien choisi pour rompre sans esclandre,
Notre départ étant pour ce soir arrêté.

HUBERT.

Au lieu de ne passer chez nous qu'un mois d'été,
Tu restes, tout est dit; et, si quelqu'un y songe,
Madame Huguet se charge aisément d'un mensonge.

CYPRIENNE.

Vous êtes bons tous deux!

HUBERT.

Nous te consolerons!
Ce sera du malheur, si dans nos environs

Il ne se trouve pas quelque brave jeune homme
Plus noble au fond du cœur que ton faux gentilhomme.

CYPRIENNE.

Je ne me marîrai jamais, mes bons amis;
Je mourrai près de vous, si cela m'est permis,
A Mathilde.
Et laisserai mon bien à ta petite Edmée,
Afin qu'elle soit riche assez pour être aimée!
Mais nous calomnions peut-être mon cousin.

HUBERT.

Hum! nous verrons bientôt.

LA CUISINIÈRE, entre-bâillant la porte de droite.

Voici monsieur Joulin.

MATHILDE.

Qu'il entre.
A Hubert.
Reçois-le.
A Cyprienne.
Viens achever nos caisses.

HUBERT.

Enfant! je vois des pleurs dans ces yeux que tu baisses.
Du courage!

CYPRIENNE.

J'en ai..., mais laissez-moi pleurer.
Elle sort avec Mathilde par la gauche.

SCÈNE II.

HUBERT, puis JOULIN.

HUBERT, seul.

Philippe est un fier sot de ne pas l'adorer!
Entre Joulin.
Bonjour, monsieur.

JOULIN.

Je viens dans un moment critique :
Vous partez aujourd'hui, m'a dit la domestique?

HUBERT.

C'est vrai.

JOULIN.

Philippe est-il du voyage?

HUBERT.

Non, non.
Ces trois dames n'auront que moi pour compagnon.
Philippe dans huit jours nous rejoindra... peut-être.

JOULIN.

Je venais lui parler d'affaire, au jeune maître;
Mais, puisqu'il ne part pas, je reviendrai demain.

HUBERT.

Le voici justement.

Entre Philippe par la droite.

Je vous serre la main.
Vous avez à causer; ma malle me réclame...

JOULIN.

Bon voyage, monsieur. Mes respects à madame.

Hubert sort par la gauche.

SCÈNE III.

JOULIN, PHILIPPE.

JOULIN.

Eh bien, comment vous va depuis hier, mon ami?
L'appétit est-il bon? avez-vous bien dormi?

PHILIPPE.

Vous êtes gai, monsieur.

JOULIN.

Parbleu, vive la joie!
Il est doux de sauver un homme qui se noie.

PHILIPPE.

Qu'entendez-vous par là?

JOULIN.

Je me fais recevoir
De la société des naufrages ce soir.

PHILIPPE.

Vous me faites mourir. Qu'apportez-vous?

JOULIN.

La perche.
Oui, mon cher, depuis hier je songe à vous : je cherche,
Et je viens de trouver.

PHILIPPE.

Mais quoi?

JOULIN.

Votre salut.
Voici la chose enfin sans détour superflu :
Avec mon acquéreur je n'ai pas pu m'entendre
Sur les arrangements qui nous restaient à prendre;
Il a voulu jouer au fin et barguigner;
Bref, nous venons de rompre au moment de signer.

PHILIPPE.

Vous gardez votre étude?

JOULIN.

Allons donc! quelle idée!
A quitter le palais ma femme est décidée;

Je commence moi-même à le prendre en horreur,
Et nous avons en vue un nouvel acquéreur.

PHILIPPE.

Alors!...

JOULIN.

Attendez donc, impétueux jeune homme!
C'est un de vos amis intimes...

PHILIPPE.

Qui se nomme?

JOULIN.

C'est un jeune avocat sans cause et sans argent,
Mais instruit, sérieux, actif, intelligent,
Dont j'ai su démêler la valeur peu commune
Et dont ma confiance aura fait la fortune.
Il est loin de prévoir ce coup miraculeux,
Et se nomme, en un mot, Huguet de Champsableux.

PHILIPPE.

Moi, monsieur, moi?

JOULIN.

Vous-même. Eh bien, mon camarade,
Est-il de votre goût, le mot de ma charade?

PHILIPPE.

Vous êtes mon sauveur!

JOULIN.

Je le savais bien, moi!

PHILIPPE.

Non, vous ne savez pas tout ce que je vous doi!
J'étais au désespoir depuis hier en proie...
Je suis ivre à présent, je suis ivre de joie!

JOULIN.

O jeune ambitieux!

PHILIPPE.

Moi de l'ambition?
Non, non! c'est de l'amour, c'est de la passion!

JOULIN.

Je comprends : les parents vous refusaient la fille,
Et maintenant...

PHILIPPE.

Mais non : elle n'a de famille
Que nous... C'est ma cousine.

JOULIN, très-froid.

Elle n'a pas le sou?

PHILIPPE.

Que m'importe, à présent?

JOULIN.

Mon cher, vous êtes fou;
Il m'importe beaucoup, à moi vendeur. Mon gage,
Si vous prenez ma charge, est votre mariage.
En avez-vous un autre à m'offrir? Non? Eh bien,
Il est tout naturel que j'y tienne, et j'y tien.

PHILIPPE.

Vous aviez, disiez-vous, confiance!

JOULIN.

Absolue...
Mais diable! cet amour est une moins-value;
Le capital fictif que vous représentiez
Est amoindri par là d'une de ses moitiés,
De la plus promptement réalisable encore!
Le talent, le travail, c'est bien : je les honore;
Mais, en somme, on ne sait ni qui vit ni qui meurt,
Et si vous n'êtes pas une dot, serviteur!

PHILIPPE.

Alors, n'en parlons plus.

JOULIN.

Mon étude rapporte
Quarante mille francs en moyenne...

PHILIPPE.

Qu'importe!

JOULIN.

Je vous la vends trois cents : votre intérêt déduit,
C'est vingt-cinq mille francs nets qu'elle vous produit.

PHILIPPE.

A quoi bon ce détail?

JOULIN.

Je vous trouve une fille,
La, de cent mille écus, suffisamment gentille;
Vous me versez la dot ou moitié seulement
Si vous voulez garder un fonds de roulement.

PHILIPPE.

Mais puisque je vous dis que j'aime ma cousine!

JOULIN.

J'entends bien, j'entends bien. Sans vivre de lésine,
En plaçant tous les ans vingt mille francs au plus,
Vous rentrez, en douze ans, dans vos cent mille écus;
Vous revendez alors, si le repos vous tente;
Vous avez quarante ans, dix mille écus de rente,
Bon pied, bon œil, tout bon! et vous vous amusez.
Voilà, mon cher ami, ce que vous refusez.
Sur ce, bonsoir.

PHILIPPE.

Adieu!

JOULIN va jusqu'à la porte, s'arrête et revient à Philippe.

Mais, animal stupide...
Car c'est exaspérant un pareil suicide!

Quel est votre projet, votre espoir, votre plan?
Je vous dis, à mon tour, faites votre bilan!

PHILIPPE.

J'attends tout du hasard et de ma patience.

JOULIN.

Innocent!... Croyez-en ma vieille expérience :
Le hasard ne peut pas en compte être passé.
Il vous faudra dix ans pour être un peu lancé,
Dix ans d'obscurité, de déboires, de gêne!
C'est par affection que je vous morigène...
Que vous preniez ou non mon étude, parbleu!
Le placement, mon cher, m'en embarrasse peu;
J'ai vingt occasions à retrouver pour une
De vendre à des gaillards, comme vous, sans fortune,
Car, étant donnés l'âge et la position,
Je ne connais que vous de votre opinion.
Les autres savent bien qu'espérer autre chose
C'est se casser le nez contre une porte close,
Et qu'il n'est aujourd'hui de *Sésame ouvre-toi*
Qu'une dot bien sonnante, avec ou sans remploi.
Aussi que cherchent-ils, tous les gens de votre âge?
Que font-ils? Regardez : un riche mariage!
Et cela seul devrait suffire à vous prouver
Que c'est le seul moyen pratique d'arriver.

PHILIPPE.

Cela ne prouve rien, sinon que dans leur âme
Ceux-là n'ont jamais eu le culte d'une femme.

JOULIN.

Ceux-là, que vous traitez d'esprits froids et prudents,
Sont jeunes comme vous et comme vous ardents.
Croyez bien qu'ils ont eu leur jeunesse mutine,
Et qu'ils ont commencé par aimer leur cousine;
Car personne jamais n'a de gaîté de cœur

Rêvé le mariage en dehors du bonheur,
Et nous débutons tous par cette erreur commune
Que c'est un but, et non un moyen de fortune...
Mais la réalité, qui ne badine pas,
Vient nous prendre au collet et nous remettre au pas;
On résiste, on se cabre, on s'insurge, on s'indigne;
On jure, comme vous, de rester dans sa ligne;
Le désir se cramponne à son illusion;
Et, quand on a laissé fuir mainte occasion,
Comme vous, et perdu deux ou trois ans en lutte,
Atteint et convaincu, l'on cède, on s'exécute!
Nous avons tous passé par là : vous y passez;
Mais, au lieu de finir comme nous, commencez!
Eh bien, vous avez l'air abasourdi.

PHILIPPE.

J'écoute;
Vous m'ôtez mon dernier espoir, mon dernier doute;
Et, puisqu'il faut choisir, que le choix est urgent
De vivre sans amour ou vivre sans argent,
Je n'hésite plus.

JOULIN.

Bien, mon cher, à la bonne heure!

PHILIPPE.

Plutôt que d'abdiquer mon amour, que je meure!
C'est lui qui me rachète à ma triste raison...
J'y tiens comme un captif à l'or de sa rançon!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME HUGUET, en costume de voyage.

JOULIN, à Madame Huguet.

Vous venez à propos.

PHILIPPE.

Silence devant elle !

MADAME HUGUET.

De quoi s'agit-il donc?

JOULIN.

Oh ! d'une bagatelle !
Je propose à monsieur mon étude, une dot,
Bref, six cent mille francs de fortune au bas mot,
Il refuse.

MADAME HUGUET.

Comment?

JOULIN.

Il aime sa cousine.

MADAME HUGUET.

Cyprienne?

PHILIPPE.

Eh bien, oui, c'est vrai.

MADAME HUGUET.

Bonté divine !

JOULIN.

Monsieur veut être pauvre... il le sera, pardieu !
Il donne à la misère un beau denier à Dieu!

MADAME HUGUET.

A vingt-huit ans passés, ce n'est pas pardonnable!
Attendez quelques jours, il sera raisonnable.

JOULIN.

Il ne sera pas sourd peut-être à votre voix,
Madame ; j'attendrai jusqu'à la fin du mois
Sans chercher d'acquéreur.

PHILIPPE.

Merci, c'est inutile.
Mon dernier mot est dit.

JOULIN.

Bah! l'homme est versatile.
Vous vous raviserez, je l'espère. Bonsoir,
Jeune premier... — Madame, adieu.

MADAME HUGUET.

Jusqu'au revoir.

Joulin sort.

SCÈNE V.

PHILIPPE, MADAME HUGUET.

PHILIPPE.

Ma résolution, ma mere, est absolue,
Et toute remontrance est ici superflue.
Partant, épargnons-nous l'un à l'autre un débat
Qui nous irriterait tous deux sans résultat.

MADAME HUGUET.

Tu parles à ta mère.

PHILIPPE.

Oui, mais je suis en âge
De n'écouter que moi touchant mon mariage;
Et, si tu veux ici me traiter en enfant,
J'aime mieux m'en aller que...

MADAME HUGUET.

Je vous le défend.
Restez, mon fils. — Ce ton de ma part vous étonne?

Voulez-vous me punir d'avoir été trop bonne,
En ne me rendant pas, aux instants solennels,
Ce que j'ai relâché de mes droits maternels?

PHILIPPE.

Pardon, mère, j'ai tort. Mais pourquoi cette lutte?
A des conseils tardifs pourquoi me mettre en butte

MADAME HUGUET.

Quand je te nourrissais, malgré le médecin,
Cher ingrat, quelquefois tu refusais mon sein,
Et j'étais obligée à plus d'un artifice
Pour réconcilier l'enfant et la nourrice.
Eh bien, c'est mon conseil ici qui te déplaît?
Je te le dois pourtant, comme autrefois mon lait!
Ne te détourne pas.

PHILIPPE.

Au nom du ciel, ma mère,
Fais grâce à ton enfant de ta sagesse amère!
Les secrets de la vie à mon cœur sont mauvais :
Ils ont désenchanté tout ce que je rêvais,
Ils ont découragé ma jeunesse d'éclore;
Je n'en connais que trop. . Garde ceux que j'ignore!

MADAME HUGUET.

Que je te laisse aller à l'abîme, au malheur?

PHILIPPE.

C'est ton ambition qui parle, et non ton cœur.

MADAME HUGUET.

Ah! mon ambition!... Oui, j'ai mis sur ta tête
Des espoirs orgueilleux dont je me faisais fête :
Mais le premier de tous, et le plus précieux,
N'en doute pas, mon fils, c'est de te voir heureux.

PHILIPPE.

Eh bien, je le serai, mère, par Cyprienne!

Je remplirai si bien ma vie avec la sienne,
Qu'il ne restera pas dans mes rêves secrets
De place aux vains désirs, non plus qu'aux vains regrets.
— Oh ! tu vas m'accabler de ta phrase éternelle,
Que la pauvreté froide à l'amour est mortelle?
Si c'est vrai, ce ne l'est que pour les cœurs frileux
Qui n'ont pas un foyer assez puissant en eux :
Mais moi ! moi, je me sens ! je suis fils de mon père,
C'est son sang généreux qui bat dans mon artère,
Et je triompherai, comme il en triomphait,
Des angoisses du sort que je me serai fait.
J'ai pour m'encourager l'exemple de sa vie :
S'est-il pas marié comme je me marie?
Tu n'étais pas, je pense, un plus riche parti
Que Cyprienne : eh bien, s'en est-il repenti?
Oui, oui ! baisse les yeux ! Tu n'as rien à répondre,
Et ton exemple seul suffit à te confondre.

MADAME HUGUET.

Si jamais couple fier s'est vaillamment jeté
Dans ce rude labeur qu'on nomme pauvreté,
Ce fut ton père et moi. Nous pouvions l'un et l'autre
Former une union plus riche que la nôtre,
Et, pour nous épouser, nous avons, en vrais fous,
Refusé deux partis inespérés pour nous.
Comme nous nous aimions ! comme nous étions braves !
Quel superbe dédain des mesquines entraves !
Nous n'admettions alors, comme vous aujourd'hui,
Ni bonheur sans l'amour, ni malheur avec lui.
Aussi quel heureux temps de joie et de courage,
D'exquise pauvreté dans notre humble ménage,
D'élégance frugale, et de grâce, et de soin,
Le seul luxe, en effet, dont l'amour ait besoin !

PHILIPPE.

Ah ! je le savais bien, parbleu ! que ta jeunesse
Serait le démenti de ta fausse sagesse !

Le bonheur domestique est le premier des biens.
Courage, souviens-toi, mère!

MADAME HUGUET.

Je me souviens.
La maternité vint bientôt... Que te dirai-je?
Les riches ont vraiment un noble privilége
Que leur doit envier tout être intelligent,
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'étendre l'âme;
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse;
Elle reste charmante et de plaire jalouse;
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant... par d'autres mains lavé.
Chez nous, elle en devient l'esclave : elle abandonne
Les soins de son esprit et ceux de sa personne;
La grâce disparaît d'elle et de sa maison,
Et l'amour suit la grâce, et l'amour a raison.

PHILIPPE.

Eh quoi! mon père alors t'aurait-il moins aimée?

MADAME HUGUET.

Non, le mot n'est pas juste. — Il m'a plus estimée.
Comprends-tu la nuance?

PHILIPPE.

Oui.

MADAME HUGUET.

Notre affection
Perdit en peu de temps sa fleur d'illusion.

PHILIPPE.

Eh bien, elle en devint plus ferme et sérieuse.
C'est là surtout que c'est chose victorieuse
Cet amour conjugal, cet amour où les cœurs
Se donnent tous leurs fruits après toutes leurs fleurs.

MADAME HUGUET.

Deux ans après, ta sœur vint au monde. Ton père
Gagnait quinze cents francs alors au ministère,
Qui nous faisaient, avec nos revenus à nous,
Six mille cinq cents francs pour joindre les deux bouts.
Ma santé m'empêchant de remplir mon office,
Il fallut à l'enfant donner une nourrice.
Tu grandissais toi-même et coûtais déjà cher.
Pour nous commence alors la pauvreté de fer,
Non plus l'inélégance avec le nécessaire,
Mais la misère...

PHILIPPE.

Eh quoi...

MADAME HUGUET.

N'est-ce pas la misère,
La pire, celle-là qui vole à ses besoins
De quoi se déguiser aux regards des témoins,
Et qui sous peine, hélas! d'être une déchéance,
Doit rogner sur son pain pour nourrir l'apparence?
Lutte de tous les jours dans laquelle l'esprit
En menus désespoirs se fatigue et s'aigrit!

PHILIPPE.

Assez!

MADAME HUGUET.

Fatalement il change d'habitude :
De la parcimonie il se fait une étude;
Les petits intérêts qu'il méprisait jadis

L'absorbent peu à peu, par le besoin grandis;
Et les nobles élans, les sublimes chimères
Qui nous ont amenés à ces heures amères,
Se trouvent remplacés au cœur désenchanté
Par un âpre regret de ce qu'ils ont coûté.
Un jour, ton père...

PHILIPPE.

Assez, de grâce! — Un jour, mon père?

MADAME HUGUET.

Ton père un jour rentra plus froid qu'à l'ordinaire,
Et d'un air singulier regardant mes habits :
« Prends donc plus soin de toi, me dit-il, tu vieillis... »
Il venait d'entrevoir, riche, heureuse et soignée,
La femme qu'autrefois il avait dédaignée!

PHILIPPE.

Au nom du ciel, tais-toi!

MADAME HUGUET.

Je ne l'accuse pas :
Ce fut sa seule plainte en vingt ans de combats!
Mais qu'importe la forme, hélas! Ce dur reproche
De la désunion était le coup de cloche!

PHILIPPE.

Ce n'est pas vrai! tu veux... Vous vous aimiez toujours!
Tu veux me détourner par tes sombres discours...
Mais contre ton récit tout mon être proteste;
Ma Cyprienne! un ange! une fille céleste!
Non, non! pour mon bonheur le ciel qui la forma...

MADAME HUGUET.

J'étais un ange aussi quand ton père m'aima,
Et je suis devenue, au souffle des misères,
Un être positif comme un homme d'affaires!
Ce que la pauvre enfant deviendrait, tu le vois!

Il ne me reste rien de mon cœur d'autrefois...
Hors l'amour maternel qu'aucun souffle n'effleure,
Et c'est lui seul qui parle et t'exhorte à cette heure!
Au nom de mes labeurs, au nom de mes ennuis,
Par tout ce que j'étais et par ce que je suis,
Ne t'aventure pas dans cette rude vie
Où mon âme à ce point s'est usée et meurtrie!
Enfin songe à tes fils! affranchis-les, crois-moi,
Du joug que notre erreur appesantit sur toi;
Et qu'ils aiment un jour sans que leur pauvre mère
Leur doive les leçons d'une sagesse amère.
Ne leur prépare pas pour un moment pareil
Ce terrible récit, ce terrible conseil!

PHILIPPE.

Que tu me fais de mal!

MADAME HUGUET.

Je le sais, et j'en souffre...
Mais il faut avant tout te retirer du gouffre.
Sache souffrir un jour pour être heureux plus tard.
Quelle hésitation reste dans ton regard?
Ne te sens-tu pas pris dans un cercle inflexible,
Quand ton amour te rend la fortune impossible,
Et que d'autre côté par un cruel retour
Ta pauvreté te rend impossible l'amour?
Qui t'arrête? la peur d'affliger Cyprienne?
Mais sa vie est en jeu tout autant que la tienne!
Je parle pour tous deux, mon fils! Vous ne serez
Et vous ne pouvez être heureux que séparés!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CYPRIENNE, HUBERT, MATHILDE.

HUBERT, à madame Huguet.

L'heure avance : êtes-vous prête à partir madame?

MATHILDE.

Cyprienne d'abord de Philippe réclame
Un conseil qu'elle veut méditer en chemin.

PHILIPPE.

Quoi?

CYPRIENNE.

Monsieur Mamignon a demandé ma main.

PHILIPPE.

Mamignon?...

HUBERT.

Oui, chacun la presse en sens contraire.

CYPRIENNE.

J'hésite, et je m'adresse à toi comme à mon frère.

MATHILDE.

Départage-nous.

MADAME HUGUET.

Parle! Elle hésite.

HUBERT.

Réponds!

Tous les regards sont fixés sur Philippe avec anxiété.

PHILIPPE, après un silence.

Je n'ai pas de conseil à lui donner.

HUBERT, saisissant le bras de Cyprienne.

Partons!

Mathilde prend l'autre bras de Cyprienne; ils la conduisent vers la porte. Madame Huguet s'approche de Philippe, qui est resté immobile et les yeux baissés; elle lui prend la main, mais il la repousse. Elle sort avec les autres. Philippe, resté seul, tombe sur un fauteuil en sanglotant.

ACTE CINQUIÈME.

Une lisière de bois traversée par un ruisseau. Par une échappée au fond, on voit des plaines de blé en herbe en plein soleil.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME HUGUET, HUBERT, MATHILDE, CYPRIENNE.

MADAME HUGUET, regardant à sa montre.

La poste est en retard.

HUBERT.

Oui, d'une heure à peu près.
Le piéton prend courage à tous les cabarets;
Il retarde toujours d'un litre et d'une croûte.
Nous sommes embusqués au surplus sur sa route.

MATHILDE.

J'ai le pressentiment d'une lettre aujourd'hui.

MADAME HUGUET.

Nous laisser si longtemps sans nouvelles de lui!
Mon fils, si ponctuel, si soigneux d'habitude!

HUBERT.

Dame! on n'achète pas tous les jours une étude.

MATHILDE, montrant Cyprienne qui s'éloigne.

Ne parlez pas de lui devant la pauvre enfant.

HUBERT.

Quand je vois sa douleur, morbleu! mon cœur se fend.

MADAME HUGUET.

Le mien aussi. Mais quoi! nul chagrin n'est durable,
Et la pauvreté seule est un mal incurable.

HUBERT.

Belle morale! — Eh bien, c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits;
La cause? Encombrement des carrières civiles!
La cause? Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris! — Le fermier, de son *fieu*
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu;
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville;
La France s'y bouscule; et le Parisien
Après s'être épuisé pour vivre dit au sien :
« Je ne peux rien pour toi, la route est obstruée.
Si tu n'es pas de force à faire ta trouée,
Il faut te faufiler, être mince et glissant,
Autour de toi ne rien garder d'embarrassant,
Et me crever d'abord toutes ces boursouflures
De jeunesse et d'amour qui gênent tes allures.
Courage, mon garçon! de toi-même vainqueur,
Pour faire argent de tout, commence par ton cœur!
Sois malheureux plutôt que d'être misérable,
Car la pauvreté seule est un mal incurable. »

MADAME HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement;
Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement!

MATHILDE.

Et comment se fait-il, voilà ce que j'admire.

Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :
« Paris est encombré de hardis compagnons :
Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous venons;
Portes-y ta jeunesse et tes saines idées ;
Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
Et qu'au lieu d'épuiser en d'arides travaux
La source des vrais biens pour en payer de faux,
Loin des servilités dont la ville te somme,
Tu puisses te donner le luxe d'être un homme ! »

MADAME HUGUET.

Veux-tu dire par là que Philippe aujourd'hui
Ferait mieux de placer en biens fonds...?

HUBERT.

Cent fois oui.

MADAME HUGUET.

Mais il serait plus pauvre encore, car la terre
Ne rapporte que trois.

HUBERT.

A son propriétaire :
Plus quatre à son fermier, quelquefois cinq et plus;
Ce qui fait huit ou neuf, s'il n'est pas trop obtus.

MADAME HUGUET.

Vous me croyez aussi par trop Parisienne;
Quelle terre a jamais rendu neuf?

HUBERT.

Mais... la mienne;
Et j'en connais une autre à vendre qui la vaut.

MADAME HUGUET.

Tout cela n'entre pas très-bien dans mon cerveau ;
Mais qu'il se fasse ici neuf mille francs de rente,
Je l'admets : à Paris il s'en fera quarante.

MATHILDE.

Crois-tu qu'il en sera plus riche?

MADAME HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs, nous en épargnons trois.

MADAME HUGUET.

Bah?

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie ;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paie, avec la basse-cour.
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit!
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive,
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits
Notre provision de bois, de vin, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.
Mon pauvre frère, avec le produit de sa charge,
Aura-t-il à Paris une vie aussi large?

MADAME HUGUET.

Il n'est pas fait pour vivre en paysan... Pardon,
Le mot m'est échappé, cher Hubert.

HUBERT.

Faites donc.

MADAME HUGUET.

Il lui faut une vie élégante, une vie
Intellectuelle...

HUBERT.

Oui, qui lui sera servie,
Parlons-en !

MADAME HUGUET.

La fortune...

HUBERT.

Est un leurre en ce cas!
Sa femme aura du luxe et lui n'en aura pas.
Elle passe son temps, pour se tenir en joie,
A lire des romans sur des meubles de soie;
Quant au pauvre avoué, son riche appartement
Ne lui sert que la nuit... à dormir seulement.
Il habite le jour dans un cabinet sombre
Que de sa nudité la paperasse encombre;
Esclave d'un client ergoteur et mesquin,
Trop heureux s'il n'a pas à servir un coquin,
Il passe une moitié du jour en robe noire,
Triste harnais, et l'autre autour d'une écritoire;
Enfin, par la fatigue au manœuvre pareil,
Quand il rentre le soir pour son riche sommeil,
Dans ce lit sans amour, dont le luxe l'irrite,
Il se trouve indigent et s'endort au plus vite.

MADAME HUGUET.

A l'entendre, on dirait, ma parole d'honneur,
Qu'il vit d'oisiveté tout comme un grand seigneur!

HUBERT.

Non, madame; mais, moi, je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées;
Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu :

Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il? Je ne sais!
Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme heureuse et souriante
La fatigue des champs saine et fortifiante,
Et, riche le matin, le soir plus riche encor,
Sur mon frais oreiller j'admire mon trésor.

MATHILDE, à madame Huguet.

Que réponds-tu?

MADAME HUGUET.

Mon Dieu, vous me troublez la tête.
A ces discussions, moi, je ne suis pas prête.

MATHILDE.

Tu cherchais une issue à l'enfer de Paris ;
On t'en montre une et c'est la seule.

MADAME HUGUET.

A ton avis.

HUBERT.

N'en doutez pas, madame, et qu'un jour cette issue
De tous les bons esprits ne doive être aperçue.
Montrons-en le chemin à ce siècle emporté :
C'est là qu'est le salut de la société.
Remettez en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue;
Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs,
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans;
Alors...

MATHILDE.

De nos moutons c'est assez nous distraire,
O grand législateur! — Revenons à mon frère.

A madame Huguet.

Voyons : pour lui donner la femme de son choix,

Te contenterais-tu, ma mère, pour vous trois
De dix-huit mille francs de rente à la campagne?

MADAME HUGUET.

Si c'est, comme tu dis, un pays de cocagne...

MATHILDE.

C'est comme je le dis. — Vous avez entre vous
Deux cent mille francs?

MADAME HUGUET.

Oui.

MATHILDE, à Hubert.

Porte les derniers coups.

HUBERT.

La terre des Cormiers, qui touche à mon domaine,
Est à vendre à ce prix depuis une semaine.
On en trouverait plus pour peu qu'on attendît,
Mais le propriétaire est à bout de crédit;
Il lui faut de l'argent comptant. C'est une affaire
Superbe, un marché d'or : consentez à le faire.

MADAME HUGUET.

Mais...

MATHILDE.

Cyprienne meurt de chagrin sous tes yeux,
Et crois-tu que là-bas Philippe soit joyeux?

MADAME HUGUET, à Hubert.

Eh bien, écrivez-lui, mon ami; qu'il prononce.

HUBERT.

C'est fait depuis deux jours et j'attends sa réponse.

MADAME HUGUET.

Quoi! sans me consulter?

HUBERT.

Oui. — Voici le facteur.

Entre le piéton de la poste.

Bonjour. Je dois avoir une lettre.

LE PIÉTON, ouvrant sa boîte.

Oui, monsieur.

Port franc. Salut, messieurs, mesdames, compagnie.

Il traverse la scène et sort.

HUBERT, ouvre vivement la lettre, la lit et la froisse.

Tonnerre!

MATHILDE.

Qu'est-ce donc?

HUBERT.

C'est son mauvais génie!

A Mathilde.

Tiens, lis.

A madame Huguet.

Il n'a reçu ma lettre que trop tard.
Il avait déjà fait un appel au hasard.
Il venait de Hombourg...

MADAME HUGUET.

Comment?

HUBERT.

Où la roulette
De tout ce qu'il possède a fait rafle complète.

MADAME HUGUET.

Le malheureux! Qui donc l'a pu conduire au jeu?

HUBERT.

Ah! vous le demandez? vos maximes, parbleu!

MATHILDE, lisant.

« Que risqué-je après tout, pensais-je? Si je gagne,

Me voilà riche assez pour choisir ma compagne;
Si je perds, je deviens assez pauvre dès lors
Pour accepter la dot qu'on m'offre, sans remords. »

HUBERT.

Il accepte en effet! Il vient chercher sa mère
Pour faire la demande à son futur beau-père...
Triple lâche!

MADAME HUGUET.

Pourtant, puisqu'il n'a plus un sou,
Il ne peut pas se mettre ici la corde au cou.

HUBERT.

Qu'a-t-il encor besoin de venir?

MADAME HUGUET.

Je redoute,
Et Philippe le sait, de me voir seule en route.

HUBERT.

Enfin n'en parlons plus. Voilà le nœud tranché,
Et votre fils, je crois, n'en est pas plus fâché.
Qu'il s'arrange à présent. En ce qui me concerne,
Je ne m'en mêle plus. Je vais voir ma luzerne.

Il sort par le fond.

SCÈNE II.

MATHILDE, MADAME HUGUET.

MADAME HUGUET.

Quand vient-il?

MATHILDE.

Il écrit de l'envoyer chercher
Aujourd'hui même.

MADAME HUGUET.

Eh bien, il faut se dépêcher.

MATHILDE.

Mais, maman, le retard du facteur me déroute ;
Je pense que Philippe est maintenant en route.

MADAME HUGUET.

A pied?

MATHILDE.

Sans doute, à pied. N'est-il pas bon marcheur?
La station n'est pas très-loin.

MADAME HUGUET.

Par la chaleur?
Pauvre garçon!

MATHILDE.

Veux-tu, malgré tout, qu'on attelle?

MADAME HUGUET.

Qu'on le rencontre au moins en chemin. Viens, ma belle.

Elles sortent à droite. La scène reste vide un moment. Philippe entre par le fond.

SCÈNE III.

PHILIPPE, seul.

J'approche!... arrêtons-nous sous ce bois un moment.
Je suis comme enivré d'air et de mouvement ;
Il semble, traversant les campagnes sonores,
Que le printemps pénètre en moi par tous les pores !
Tout le long du chemin les beaux jours oubliés
Comme un vol de perdrix se levaient sous mes pieds ;

Ici même... oui, c'est là, je reconnais la place,
C'est là qu'un soir d'été Cyprienne un peu lasse...
Comme elle se troubla lorsque je la surpris
Baignant dans le flot clair ses petits pieds meurtris!
Ce jour fit dans mon cœur une métamorphose,
Et je crois voir encor dans l'eau ce marbre rose!...
Est-ce pour m'accuser de lui manquer de foi
Que ma jeunesse ainsi se dresse devant moi?
Hélas! il est trop tard, laisse-moi, doux fantôme!
Aux basses régions j'ai choisi mon royaume.
— Allons, pas d'élégie! en route! Le printemps
N'est pas un conseiller à prendre en notre temps.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, CYPRIENNE.

PHILIPPE, *à part.*

Cyprienne!

CYPRIENNE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE.

Tu ne m'attendais guère.

CYPRIENNE.

Non, en vérité, non.

PHILIPPE.

Je viens chercher ma mère.

CYPRIENNE.

La maison est par là.

PHILIPPE.

Je sais bien. Je souffrais

De la chaleur du jour, et faisais halte au frais.

CYPRIENNE.

Je vais donc t'annoncer.

PHILIPPE.

Non... je reprends ma course.
Ce qui m'arrêtait là, regarde... c'est la source.
Te souvient-il?...

CYPRIENNE.

A quand ton mariage?

PHILIPPE.

Hélas!
Mon mariage!

CYPRIENNE.

Est-il prochain?

PHILIPPE.

Je ne sais pas.

CYPRIENNE.

Comment est la future?

PHILIPPE.

Oh! ni laide ni belle.

CYPRIENNE.

Mais très-bonne, sans doute, et très-spirituelle?

PHILIPPE.

Je l'ai vue une fois à peine.

CYPRIENNE.

Quelle dot?

PHILIPPE.

Cent mille écus.

CYPRIENNE.

Voilà beaucoup dire en un mot.
Avec cent mille écus, une jeune personne
Est, sans plus d'examen, aussi belle que bonne.
Ce mariage-là n'a rien d'aventureux.
Je te fais compliment. Tu seras très-heureux.

PHILIPPE.

Tu me méprises!

CYPRIENNE.

Moi?

PHILIPPE.

Je pourrais me défendre;
Mais tu n'as pas assez vécu pour me comprendre.

CYPRIENNE.

Ah! je demande à Dieu de ne pas vivre assez
Pour comprendre jamais tes calculs insensés!
Va, mes illusions me font moins de mensonges
Que les réalités auxquelles tu te plonges;
Leurs déceptions même et leurs déchirements
Sont plus près du bonheur que tes contentements,
Car ce qu'il te convient d'appeler la sagesse
N'est que la cicatrice, hélas! de ta jeunesse,
Et tu me fais l'effet de ces lâches soldats
Qui pour ne pas servir se mutilent un bras!

PHILIPPE.

Ton mépris a raison, je suis un misérable!
Je pouvais épouser une fille adorable,
J'aimais, j'étais aimé..., j'aurais pu l'être au moins!
J'avais de quoi suffire à nos premiers besoins,
De quoi même être heureux et riche à la campagne,
Puisqu'en effet Paris pour le pauvre est un bagne...
Dieu m'accordait ainsi plus qu'il ne m'était dû;
Mais j'ai voulu doubler mon lot, j'ai tout perdu'

CYPRIENNE.

Que veux-tu dire?

PHILIPPE.

Quoi? ne sais-tu rien encore?
N'aurait-on pas reçu ma lettre?

CYPRIENNE.

Je l'ignore.

PHILIPPE.

Eh bien, le jeu m'a pris — pris en un tour de main —
Cinquante mille francs, tout mon avoir, mon pain.

CYPRIENNE.

Quel besoin avais-tu de faire une fortune,
Puisque ton mariage allait t'en donner une?

PHILIPPE.

Je voulais me garder à celle que j'aimais,
Et je la perds ainsi, je la perds à jamais!

CYPRIENNE.

Vraiment, c'est un beau trait de tendresse et d'audace
Que de l'avoir ainsi jouée à pile ou face!
Mais ne regrette pas de n'avoir pas gagné :
Pour peu qu'elle soit fière, elle aurait dédaigné
Cet hommage d'un cœur qui consent à soumettre
Son amour au hasard plutôt que son bien-être.

PHILIPPE.

C'est vrai! J'étais un lâche et je m'en aperçoi!
Et moi qui croyais faire un grand acte de foi!
Moi qui m'imaginais payer à ce que j'aime
L'héroïque tribut d'une lutte suprême!

CYPRIENNE.

Le croyais-tu, Philippe?

PHILIPPE.

Ah! tu peux en douter!
C'est vrai! je t'ai donné droit de tout suspecter!

CYPRIENNE, après un silence, très-émue.

Tu l'aimais donc vraiment, la pauvre abandonnée,
Pour avoir tant lutté contre sa destinée?
L'adieu désespéré que tu lui fais ainsi
Doit mettre un peu de baume à son cruel souci...
C'est bien! tu lui devais cette dernière preuve,
Fiancé de son cœur dont elle reste veuve;
Et dans sa solitude un noble souvenir
Du rêve mutuel pourra l'entretenir!

PHILIPPE.

Non, non, qu'elle m'oublie. En mon aveugle rage,
Contre mon amour seul j'ai trouvé du courage!
Insensé! le bonheur sur mon fatal chemin
Me demandait l'aumône en me tendant la main,
Et je ne reconnais le mendiant sublime
Qu'après avoir ouvert entre nous un abîme.
J'ai mérité mon sort, moi! — Mais ce cœur charmant
Sur qui par contre-coup tombe mon châtiment,
Puisse-t-il me haïr!

CYPRIENNE.

Te haïr! toi? mon frère!
O Philippe, ma part de bonheur sur la terre
Je ne demande à Dieu que de te la donner!
Va! j'étais dès longtemps prête à te pardonner.
Puisse cette étrangère à qui tu t'associes
Faire mentir un jour mes tristes prophéties;
Près d'elle puisses-tu goûter quelque douceur,
Et je la chérirai comme ma propre sœur!
Tout mon amour éteint dans ce vœu se résume,
Et je viens d'épancher ma dernière amertume.
Je te parle à présent d'un cœur bien affermi:

Donne la main, Philippe, à ton meilleur ami.

Elle lui tend la main; Philippe la prend en baissant les yeux, et, après un moment d'hésitation, attire Cyprienne dans ses bras.

PHILIPPE.

Cyprienne! ô mon âme, ô mon trésor céleste!
Je t'aime éperdument; que m'importe le reste!

CYPRIENNE, se dégageant.

Laisse-moi!

PHILIPPE.

Non, non, non! à toi de triompher.
C'est trop souffrir, c'est trop me vaincre et m'étouffer!
Que l'incendie éclate et qu'il me purifie
De tout ce qui n'est pas ta pensée, ô ma vie!
Ah! quelle volupté, quel sauvage plaisir
De se jeter à corps perdu dans son désir!
Chère femme!

CYPRIENNE.

Tais-toi!...

PHILIPPE.

Je t'aime, oh! oui, je t'aime!

CYPRIENNE.

Non... ne t'engage pas... es-tu sûr de toi-même?

PHILIPPE, se jetant à ses pieds.

Regarde dans mes yeux si je mens!

CYPRIENNE, très-troublée.

Lève-toi...
Allons-nous-en d'ici...

PHILIPPE.

Non, reste, réponds-moi...
Dis-moi que tu consens à devenir ma femme,
Ma Cyprienne!

CYPRIENNE.

Attends de voir clair dans ton âme.
Peut-être que demain tu le regretteras
Ce moment d'abandon...

PHILIPPE.

Jamais! jamais!

CYPRIENNE.

Hélas!
Je donnerais beaucoup pour te croire, et je n'ose.

PHILIPPE.

Quel serment te faut-il de ma métamorphose?
Eh bien, par la beauté de la terre et des cieux,
Par le printemps en fleurs, par l'été radieux...
Mais non, par ma jeunesse à la fin déchaînée...
Non, non! par tes douleurs, ô douce résignée,
Je jure qu'il n'est plus ce vieillard, ce pervers
Qui cherchait d'autres biens que toi dans l'univers!
Moi, je suis un jeune homme heureux et sans envie,
Ne demandant à Dieu que de gagner ta vie,
Et défiant le sort d'atteindre son bonheur
Enfoui désormais tout entier dans ton cœur.
Me crois-tu maintenant?

Elle lui tend la main en souriant.

Soyez témoins pour elle,
Bois pleins d'ombre et de mousse où rit la tourterelle!

CYPRIENNE.

Soyez témoins pour lui, vous qui portez conseil,
O champs laborieux sous le poids du soleil!

PHILIPPE.

Qu'ainsi soit notre vie à la fois rude et douce :
Je serai la moisson, toi l'ombrage et la mousse.

MADAME HUGUET, dans la coulisse.

Cyprienne!

CYPRIENNE.

On me cherche.

HUBERT, dans la coulisse.

Oh! Cyprienne!

PHILIPPE.

Ici!

CYPRIENNE.

Allons à leur rencontre.

PHILIPPE.

A quoi bon? les voici.
Avant que l'on arrive, un baiser, ma chère âme!

CYPRIENNE.

Je ne suis plus ta sœur, et ne suis pas ta femme.

PHILIPPE.

Rien qu'un baiser au front doublement chaste et doux,
Un adieu pour le frère, un serment pour l'époux!

CYPRIENNE.

Le voici, cher Philippe, et c'est moi qui le donne.

Philippe met un genou en terre, Cyprienne l'embrasse au front ; entrent madame Huguet, Mathilde et Hubert.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HUBERT, MATHILDE, MADAME HUGUET.

HUBERT.

Ah! le brave garçon!

CYPRIENNE, à madame Huguet.

O ma mère, pardonne!

Tu le voulais heureux autrement.

MADAME HUGUET.

Il est vrai.

PHILIPPE.

Pourvu que je le sois, mère !... et je le serai.

MADAME HUGUET.

Ce que tu n'osais pas faire avant ta ruine...

PHILIPPE.

Je le fais après, oui. Mais touche ma poitrine :
Il m'est revenu là de quoi me tenir chaud
Depuis que j'ai perdu l'argent de mon manteau.

HUBERT.

Bien, Philippe. Suivons l'ordre de la nature ;
Réglons nos vêtements sur la température ;
La jeunesse et l'été n'ont pas besoin d'habit,
Puisqu'ils ont le soleil et l'amour au zénith ;
Qu'ils gardent simplement les moutons dans la plaine,
La vieillesse et l'hiver trouveront de la laine.

MADAME HUGUET.

Ils vont recommencer ma vie !

MATHILDE.

Eh bien, après ?
Parmi tes souvenirs n'as-tu que des regrets?
Quand ton bonheur n'aurait duré qu'une journée,
Il ne faudrait pas plaindre encor ta destinée ;
Car elle fut plus belle et meilleure d'un jour
Que celle des heureux à qui manqua l'amour.
De tes conseils d'ailleurs tu m'avais secourue ;
M'est-il mal advenu de ne t'avoir pas crue ?

MADAME HUGUET.

Tu vis à la campagne, et lui n'a plus de quoi
Faire ce marché d'or qu'Hubert...

HUBERT.

Je suis là, moi!
Cinquante mille francs sont-ils la mort d'un homme?
J'hypothèque ma terre et lui prête la somme.

MATHILDE.

Es-tu bon!

PHILIPPE.

Cher Hubert!

HUBERT.

Bah! je ne risque rien,
Tu peux me rembourser en cinq ans sur ton bien.
Allons à la maison terminer la journée,
Et chantons comme en Grèce : « Hyménée! hyménée! »

PHILIPPE, à madame Huguet.

Ne te désole pas.

MADAME HUGUET.

Je ne formais qu'un vœu,
C'était votre bonheur. — Je m'en remets à Dieu.

FIN DE LA JEUNESSE.

SAPHO

OPÉRA

EN TROIS ACTES, EN VERS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra,
le 16 avril 1851.

MUSIQUE DE

CHARLES GOUNOD

PERSONNAGES

PHAON.
ALCÉE.
PYTHÉAS.
CRATÈS.
CYNÉGIRE.
LE GRAND PRÊTRE.
SAPHO.
GLYCÈRE.
DEUX HÉRAUTS.
UNE ESCLAVE DE GLYCÈRE.

CHŒUR DE PRÊTRES, D'ATHLÈTES, DE CONJURÉS, DE JEUNES GENS
DE JEUNES FILLES, DE PEUPLE.

A Olympie, pendant les Jeux.

SAPHO

ACTE PREMIER.

Une place devant le temple de Jupiter. Sur l'un des côtés de la scène, au fond, le temple, dont la façade et les degrés se présentent de face au public. En avant des degrés du temple, l'autel d'Apollon. Au lever du rideau, la foule se rend processionnellement au temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

(Marche et Chœur.)

CHOEUR PROCESSIONNEL.

O Jupiter! si tu te plais aux jeux,
Aux jeux sacrés que célèbre Olympie,
Ne permets pas le triomphe à l'impie,
Ne permets pas la honte au courageux!

Entre le cortége d'un Athlète vainqueur.

LE CORTÉGE.

I

Pétrissons le miel avec l'orge!
Gloire au vainqueur de trois combats!
Ses rivaux, serrés à la gorge,
Jusqu'à la mort n'oublieront pas
Que le rude marteau de forge
Est moins terrible que son bras.
Pétrissons le miel avec l'orge!
Gloire au vainqueur de trois combats!

II

Allons, flûteurs, qu'on exécute
Un chant de coq, joyeux et clair,
Comme il sied aux joueurs de flûte
Qui conduisent à Jupiter
Un mortel vainqueur à la lutte,
A la course, au disque de fer!
Allons, flûteurs, qu'on exécute
Un chant de coq, joyeux et clair!

Le cortége entre dans le temple.

CHOEUR PROCESSIONNEL.

Heureux celui que la foule contemple,
Et dont le nom est porté jusqu'aux cieux!
Rien n'est plus beau qu'un vainqueur dans un temple,
Agenouillant sa gloire aux pieds des Dieux.

Le chœur entre dans le temple.

SCÈNE II.

PHAON, PYTHÉAS.

PYTHÉAS.

Tu ne suis pas la multitude,
Phaon?

PHAON.

Je suis mieux seul ici.

PYTHÉAS.

Tu vas passer pour amoureux transi.

PHAON.

Pourquoi?

PYTHÉAS.

Parce que d'habitude
Les cœurs épris de solitude
Ne sont pas les cœurs sans souci.

PHAON.

On marche la tête baissée,
Quand on porte dans sa pensée
La liberté d'un peuple et la mort d'un tyran.

PYTHÉAS.

Je devrais donc avoir la tête aussi pesante,
Étant conspirateur avec toi conspirant;
Mais je crois que Phaon plaisante :
La mer Égée, aux bleus sillons,

Du bon Pittacus nous sépare;
Je dirai qu'il a les bras longs,
Si de nous, à pareil intervalle, il s'empare.
Je ne tremble pas de si loin,
Ni toi non plus, homme héroïque;
Et si tu te mets dans un coin,
Ce n'est pas pour la République.
Glycère et Sapho... quoi! déjà de la rougeur?..
Donc, Glycère et Sapho se disputent l'honneur
De te nommer leur maître;
De toi l'une est aimée, et l'autre voudrait l'être.
De là dans ton esprit grande perplexité;
Car l'une a le génie, et l'autre la beauté.
Ai-je deviné?

PHAON.

Je l'avoue;
Mon cœur flotte entre deux amours,
Et Vénus méchamment se joue
A le voir s'égarer dans ses propres détours.

ROMANCE.

I

Puis-je oublier, ô ma Glycère,
Nos jours heureux?
Et tant de grâce, et la lumière
De tes beaux yeux?
Ta belle épaule éblouissante,
Sous ton collier?
O Glycère! et ta voix mourante,
Puis-je oublier?

PYTHÉAS.

Si ta mémoire est infidèle,
Mille environ
Mille autres amants de la belle
Se souviendront.

II

PHAON.

Forme terrestre, âme divine,
Regard vainqueur,
Lampe d'argile qu'illumine
Le feu du cœur,
Sapho, j'ignore par quels charmes
Tu me retiens;
Mais j'ai vu tes yeux pleins de larmes
Et m'en souviens.

PYTHÉAS.

Oui, conserves-en la mémoire,
Car son amour
Mêlera ton nom à sa gloire
Pendant un jour!

VOIX D'HOMMES DU PEUPLE, au fond.

Voilà Sapho!.. Sapho!.. Sapho qui vient!.. regarde!

PYTHÉAS, à Phaon.

Lorsque Glycère passe, on ne dit rien du tout.

PHAON.

Ses pieds nus sont si beaux sur un tapis de Sarde!

PYTHÉAS.

Et sa joue est si rose, alors qu'elle se farde!

LE PEUPLE.

Elle entre, amis, debout! debout!

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAPHO, suivie par des jeunes filles.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Salut, ô rivale d'Alcée!
Salut, ô muse de Lesbos!
En naissant tu fus caressée
Par le Dieu qu'adore Délos!

SAPHO.

Phaon! — cette rencontre est un heureux présage.

PHAON, à Sapho.

Tout s'émeut sur votre passage.

A part.

Je sens à ses regards tous mes sens se troubler.

Haut, à Sapho.

Ma voix à tant de voix peut-elle se mêler?

SAPHO.

De la lyre et des vers je dispute la palme,
Non sans crainte, non sans effroi;
Mais j'entrerais dans la lice plus calme,
Si je savais que vos vœux sont pour moi.

PHAON.

Ah! Sapho, mes vœux et mon âme!

PYTHÉAS, à part.

Bien, très-bien! voilà qu'il s'enflamme!
Enorgueillis-toi de Sapho!
Glycère est tout ce qu'il me faut

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GLYCÈRE.

GLYCÈRE.

Quel entretien si doux tient ton âme occupée,
Phaon, pour t'oublier si longtemps loin de moi?

PHAON.

Que voulez-vous?

GLYCÈRE.

Je vois qu'on ne m'a pas trompée,
Et ma place en ton cœur est près d'être usurpée.

PYTHÉAS, à part.

Bon ! l'affaire s'engage ! Écoutons, restons coi !

SAPHO, à Phaon.

Quelle est cette femme hardie?

GLYCÈRE.

Cette femme !.. Ce n'est qu'une femme sans nom,
Que les Grecs n'ont pas applaudie,
Qu'on prend et que l'on congédie,
Sans même en dire la raison ;
Mais si peu qu'elle soit, elle est fière, Phaon !
Et ne supporte pas que son amant lui donne
Une rivale, fût-ce Aphrodite en personne !

PHAON, à Glycère.

Vous écoutez beaucoup l'orgueil de vos appas.

GLYCÈRE, à Phaon.

Oui, je l'écoute ; et pourquoi pas?
Penses-tu que je sois confuse

De lutter avec une muse?
Je crois que, s'il s'agit d'amour,
La beauté des filles d'Asie
Est la première poésie...
Et ce fut ton avis un jour!..

ENSEMBLE.

PHAON.

Quand de choisir elle me presse,
Faut-il que, par un jeu moqueur,
Le sort, balançant ma tendresse,
Ici fasse hésiter mon cœur!

PYTHÉAS.

On se dispute sa tendresse,
Est-il heureux, ce beau vainqueur!
Et moi, je frise la vieillesse,
Sans avoir pu placer mon cœur!

SAPHO.

Il avait donc une maîtresse,
Et je dois disputer son cœur!
Qu'importe! j'aurai sa tendresse
Avec la palme du vainqueur.

GLYCÈRE.

Il n'ose nommer sa maîtresse;
Mais par le souvenir vainqueur
De ses feux et de notre ivresse,
Je saurai retenir son cœur!

Phaon veut retenir Sapho, qui l'arrête du geste; elle entre dans le temple.

SCÈNE V.

GLYCÈRE, PHAON, PYTHÉAS.

GLYCÈRE, à Phaon.

Laisse-la traîner ses cothurnes
Loin de nous, et porter ailleurs
Sa lyre et ses pleurs taciturnes :
Mon sourire vaut bien ses pleurs!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALCÉE, suivi par un groupe de jeunes gens.

CHOEUR DE JEUNES GENS.

Salut, Alcée, amer poëte,
Rapide ennemi des tyrans;
Salut encor, chantre de fête,
Des yeux et des vins transparents!
Deux esprits brûlent dans ta tête
Et te font grand parmi les grands.

ALCÉE, au peuple.

O Grecs mélodieux, merci de votre hommage!
— Salut, Phaon! salut, Glycère... et Pythéas.

PYTHÉAS.

Que l'applaudissement éclatant sur vos pas
Vous soit, Alcée, heureux présage,
Et qu'un laurier nouveau...

ALCÉE.

Que m'importent mes vers!
Il s'agit bien ici de la palme olympique!
Il s'agit de savoir si la race hellénique
A pour les opprimés des cœurs toujours ouverts,
Ou si notre action contre la tyrannie
Par les amphictyons doit être un jour punie.

PHAON.

Quelle épreuve en fais-tu?

ALCÉE.

Les Grecs de tous pays
Par les jeux solennels sont ici réunis :
Au lieu de réciter à la foule attentive
Ces vers harmonieux dont le charme captive,
Je vais lui célébrer, d'un mâle et rude accent,
Les mains qui des tyrans ont répandu le sang.
Si la foule se tait, nous n'avons rien à faire.

PYTHÉAS, *à part.*

Je voudrais bien qu'elle se tût!
Conspirer n'est pas mon affaire.

ALCÉE, *continuant.*

Mais si j'éveille en eux leur antique vertu,
Et si l'enthousiasme à ma voix les soulève
Comme les vents du sud les vagues sur la grève,
Avançons hardiment, et, sûrs du lendemain,
Au cœur de Pittacus frayons-nous un chemin.

PYTHÉAS, *à part.*

Ah! fallait-il que je fusse ivre
Quand je m'engageai dans leurs rangs,
Moi qui suis si content de vivre
Et qui hais si peu les tyrans!

ALCÉE, bas.

Silence, amis, on nous contemple!

Haut.

Déjà la foule sort du temple.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PRÊTRES, PEUPLE.

CHOEUR pendant lequel le peuple sort du temple et se range sur la scène.

Les entrailles des victimes
Nous annoncent que les dieux
Sont joyeux;
Poëtes, soyez sublimes!
Car vos chants harmonieux
Sont écoutés dans les cieux.

LES PRÊTRES, sur les degrés de l'autel d'Apollon.

O puissant Jupiter, ô souverain des dieux,
Modérateur du monde, assembleur de nuages,
Chasse leur noir troupeau de la plaine des cieux
Et vers d'autres climats exile les orages.

Entrent Sapho et Alcée.

Les poëtes divins vont t'apporter leur miel;
Si tu te plais aux jeux de ces nobles abeilles,
Commande, roi des airs, aux quatre vents du ciel
De laisser parvenir leurs chants à tes oreilles.

LE PEUPLE.

Exauce-nous, ô Jupiter!
Maître de la terre et de l'air.

LE GRAND PRÊTRE.

Les Dieux, d'un œil clément, ont vu nos sacrifices.

DEUX HÉRAUTS.

O poëtes, chantez, car les dieux sont propices!

UN HÉRAUT.

Alcée! Alcée! Alcée!

ALCÉE, monté sur les degrés de l'autel, chante.

ODE

O liberté, déesse austère,
On a brisé ton fier autel;
Mais de tes pas la vieille terre
Garde un souvenir immortel!
Il vient une heure où chaque fibre
Se révolte aux cœurs généreux,
Et crie à l'homme qu'il est libre
Et n'a pour maîtres que les dieux!
Que le bras se lève
Pour les maux soufferts:
A défaut de glaive,
Brandissons nos fers!

L'humanité qui dégénère
N'est-elle plus fille des dieux?
Son œil baissé vers la poussière
N'ose-t-il regarder les cieux?
Ressaisis donc ton héritage,
Noble race, avec ta fierté;
Si tu naquis dans l'esclavage,
Lègue à tes fils la liberté!

Que le bras se lève
Pour les maux soufferts;
A défaut de glaive,
Brandissons nos fers!

LE PEUPLE, *s'élançant autour de l'autel.*

Honte à la tyrannie!
Malheur à qui s'endort
Dans cette ignominie!
Plutôt la mort!

ALCÉE, *à Phaon.*

Les entends-tu, Phaon, ces cris d'enthousiasme?

PHAON.

C'est de l'espoir pour nous.

PYTHÉAS, *à part.*

Je suis dans le marasme.

LE HÉRAUT, *sur les degrés de l'autel.*

Sapho! Sapho! Sapho!

SAPHO, *s'avance et chante.*

ODE.

Héro, sur la tour solitaire,
Des mers aspirant la fraîcheur,
Attend le nocturne nageur
Que guide l'amour vers la terre.
Tremblant à la voûte des cieux,
Phœbé sur la plaine marine
Répand la caresse argentine
De ses rayons silencieux.
Tout dort sur la terre embaumée;
Mais au cœur de la bien-aimée
La nuit d'amour
Est le vrai jour.

La mer qui les sépare est si large et profonde.
L'heure s'avance... il ne vient pas!..
Mais soudain sur les flots brille sa tête blonde,
Encor bien loin... bien loin, hélas!..
Mais l'amour soutient son courage,
Il avance.., il approche.., il a touché la plage,
Et vers la tour précipite ses pas...
Héro, pâle et joyeuse, est enfin dans ses bras!
Viens dans les bras de ton amante,
Vainqueur des flots retentissants!
Viens partager la flamme ardente
Qui met notre âme dans nos sens.
Un jour nos feux impérissables,
Des temps perçant l'obscurité,
A nos deux noms inséparables
Donneront l'immortalité.

LE PEUPLE.

Évoé! Gloire!
Évoé! Gloire!

ALCÉE.

Je veux proclamer ta victoire.

LE PEUPLE.

Évoé!

GLYCÈRE.

Tombe sur eux mon anathème!

Elle sort.

LE PEUPLE.

Évoé!

PHAON, à Sapho.

Chacun t'admire, et moi je t'aime!

CHOEUR DES PRÊTRES.

Fille d'Apollon,
Viens, sous la couronne

Que le Dieu te donne,
Incliner ton front!

LE PEUPLE.

Évoé!

SAPHO.

Merci, Vénus, ô protectrice!
Tu prends pitié de mon supplice.
Tu m'inspires l'accent vainqueur!
C'est toi qui souris à ma peine!
Et ta puissance me ramène
Toute ma joie avec son cœur!

PHAON.

Bonheur enivrant et suprême!
Oui, c'est toi, toi seule que j'aime!
C'est toi, fille des cieux,
Dont la foule éperdue
Porte jusqu'à la nue
Le nom victorieux!

SAPHO.

Dans ce peuple qui me salue,
Phaon, c'est toi seul que je vois!
Dans ces cris de la foule émue,
Phaon, je n'entends que ta voix!

LE PEUPLE.

Que tout un peuple te salue
Et que par nous jusqu'à la nue
Soit élevé ton nom vainqueur!
Honneur! honneur! honneur!

ACTE DEUXIÈME.

A Lesbos, dans la maison de Phaon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHAON, ALCÉE, PYTHÉAS, CRATÈS, CYNÉGIRE,
CONJURÉS, ESCLAVES, qui remplissent les coupes des conjurés.

CHOEUR.

Gloire à Bacchus, dieu de la coupe!
Pour nous à la céleste troupe
Il déroba le jus divin :
Gloire à Bacchus, dieu du bon vin!

PHAON.

Il a voulu, quand l'homme pleure
Sous le poids des jours attristé,
A chacun procurer une heure,
Une heure de divinité!

CHOEUR.

Gloire à Bacchus, etc.

PHAON.

Mon œil se trouble; un doux mystère
M'a transporté parmi les dieux :

Quand ce qu'on voit n'est plus la terre,
C'est sans doute qu'on voit les cieux.

CHOEUR.

Gloiré à Bacchus, etc.

CYNÉGIRE.

Mais toi, gros Pythéas à la face vermeille,
Tu bois beaucoup et ne dis rien!

PHAON.

Allons, pour réveiller ta gaîté qui sommeille,
La chanson à Bacchus!

PYTHÉAS.

Allons, je le veux bien.

COUPLETS

I

Que Mars renonce à notre hommage!
Oui, de lui nous nous passerons.
Bacchus est le dieu du courage,
Car seul il en donne aux poltrons.
Un homme ivre, amis, en vaut quatre!
Un soldat à jeun est transi.
Bacchus, merci!
Plus de souci!
A m'enhardir par toi j'ai réussi.
Buvons, amis; s'il s'agit de se battre,
Voir double est le moyen de frapper double aussi.

II

Vénus n'est plus une déesse,
A Bacchus transportons ses droits;
C'est le vrai dieu de la tendresse,
Car seul il en donne aux plus froids.

Un homme ivre, amis, en vaut quatre!
Un amant à jeun est transi.
Bacchus, merci!
Plus de souci!
A m'enhardir par toi j'ai réussi.
Buvons, amis; s'il s'agit de se battre,
Voir double est le moyen de frapper double aussi.

ALCÉE.

Maintenant, cher Phaon, fais sortir tes esclaves;
Nous avons à parler ici de choses graves.

Phaon fait un signe aux esclaves, qui se retirent.

PHAON.

Ainsi le jour de l'œuvre est arrivé?

ALCÉE.

Demain, s'il plaît aux dieux, le pays est sauvé.
Oui! le tyran offre à la première heure
Une hécatombe à Jupiter.
Espérez-vous trouver l'occasion meilleure?

TOUS.

Non! non!

PHAON.

En quelles mains remettrons-nous le fer?

ALCÉE.

Le sort décidera; voici des dés; qu'on tire,
Et le point le plus bas frappera Pittacus.
Il jette les dés.
J'ai cinq. — A toi, Cratès.

CRATÈS, *jetant.*

Huit! — A toi, Cynégire.

CYNÉGIRE.

Douze.

PYTHÉAS, à part.

J'achèterais son point dix mille écus.

ALCÉE.

A toi, Pythéas.

PYTHÉAS, à part.

Quelle transe!

Il jette les dés.

Trois!

ALCÉE.

Beau point. C'est à toi, selon toute apparence,
Que l'honneur de frapper le monstre est réservé.

PYTHÉAS, à part.

Je déclare dès lors que le monstre est sauvé.

PHAON.

A moi pourtant. — Deux.

PYTHÉAS, à part.

Ouf!

Haut.

Je n'ai guère de chance!

ALCÉE, à Phaon.

Heureux joueur, par qui le bon dé fut jeté,
Prends l'enjeu, cher Phaon, c'est l'immortalité!
Nous nous chargeons du reste.
Voici, seigneurs, un manifeste
Pour expliquer au peuple notre plan;
J'avais laissé le nom du meurtrier en blanc;
J'écris ton nom, toi que le sort désigne;
Et maintenant que chacun signe.

Tous signent.

PYTHÉAS, à part.

Pittacus ne lira ceci qu'après sa mort;
Signons sans crainte et sans remord.

PHAON, à Pythéas.

En ta qualité d'homme riche,
Tu feras copier par des esclaves sûrs

Il le lui remet.

Ce manifeste, afin que demain on l'affiche
Dans tous les coins, sur tous les murs.

PYTHÉAS.

Je m'en charge.

ALCÉE.

C'est bien. Pour la grande journée
Chacun de nous a sa tâche assignée.
Avant de nous quitter, jurons de l'accomplir!

TOUS.

Nous jurons tous de la remplir;
Honte à celui dont la main tremble!
Liberté, nous vaincrons, ou nous mourrons ensemble,
Pour te conquérir!

PYTHÉAS, à part.

Je le connais celui dont la main tremble!

PHAON.

A demain donc, amis.

A Alcée.

Allons dans le jardin,
Et, devisant de toutes choses,
Sous les myrtes fleuris et sous les lauriers-roses,
De nos dangers présents promenons le dédain.

Ils sortent, hors Pythéas.

SCÈNE II.

PYTHÉAS, seul.

Promenez vos dédains... moi je songe à Glycère,
Pour essayer de me distraire.
Il me faut à tout prix conquérir ses faveurs;
Son Phaon la délaisse; et sans doute, moins fière,
Elle aura de ses yeux adouci les rigueurs!

SCÈNE III

PYTHÉAS, GLYCÈRE, suivie d'une esclave.

GLYCÈRE, à l'esclave.

Reste là.

Elle s'avance et frappe sur l'épaule de Pythéas.

Pythéas!

PYTHÉAS, se lève, un peu ivre.

O charmant tête-à-tête!

GLYCÈRE.

Où sont-ils ces heureux amants?

PYTHÉAS.

Et que leur voulez-vous?

GLYCÈRE.

Je veux troubler la fête;
Ah! l'on se donne ici des divertissements!
Les cymbales et les cithares

Font éclater ma honte dans les airs
En joyeuses fanfares!
De mes yeux à Phaon j'apporte les éclairs.

PYTHÉAS.

Vous voulez vous venger?

GLYCÈRE.

Je le veux ardemment.

PYTHÉAS.

Eh bien! prenez-moi pour amant.

GLYCÈRE.

Ce serait me venger de lui, mais non pas d'elle.

PYTHÉAS.

Dites, dites le mot : je vous déplais, cruelle!
Vous me croyez poltron; mais vous verrez demain
Que je suis un vaillant par le cœur et la main.

GLYCÈRE.

Demain? Expliquez-vous.

PYTHÉAS.

Non, non, c'est inutile;
Vous saurez mon courage avec toute la ville.
Pour l'instant il suffit de vous dire en un mot
Que nous sommes en train de jouer notre tête;

A part.

Ce qui n'est pas le fait d'un poltron... mais d'un sot.

GLYCÈRE.

Quelque complot s'apprête?

PYTHÉAS.

Pas du tout.

GLYCÈRE, à elle-même.

C'est cela. — J'avais déjà surpris

Des mots entre Cratès, Alcée et Cynégire.

A Pythéas.

Phaon en est-il?

PYTHÉAS.

Non; — je n'ai rien à vous dire,
Sinon qu'il ne se trame aucun complot.

GLYCÈRE.

Tant pis!

DUO

Il m'aurait plu de vous voir cette audace.

PYTHÉAS, à part.

Je lui plairais par cette audace!

GLYCÈRE.

Elle vous eût rendu beau tout à fait.

PYTHÉAS, à part.

Je semblerais beau tout à fait!

GLYCÈRE.

Car la valeur, des hommes c'est la grâce.

PYTHÉAS, à part.

Oui, la valeur, c'est notre grâce.

GLYCÈRE.

Et je ne sais tout ce que j'aurais fait.

PYTHÉAS, à part.

Je comprends ce qu'elle aurait fait.

ENSEMBLE.

GLYCÈRE, à part.

Un peu d'espérance
Va bientôt, je pense,

Le rendre indiscret.
Je tiens ma vengeance,
Si j'ai leur secret!

PYTHÉAS, à part.

O douce espérance
Pour mon imprudence
Quoi! je lui plairais
Par la confidence
De tous nos secrets!

PYTHÉAS.

Vous m'aimeriez, avez-vous dit, ma belle,
Si je trempais dans de mâles desseins?

GLYCÈRE.

Je me plairais à l'amour d'un rebelle;
Mais les complots sont pour vous trop malsains.

PYTHÉAS.

Eh bien! il faut tout vous dire,
Puisque vous m'y provoquez.
Demain Pittacus expire.

GLYCÈRE.

Vous vous moquez!

PYTHÉAS.

Pour massacrer ce satrape,
Nous sommes tous convoqués,
Et c'est Phaon qui le frappe.

GLYCÈRE.

Vous vous moquez!

PYTHÉAS.

Par Pluton et par l'Érèbe,
Jamais en vain invoqués,
Je dois haranguer la plèbe.

GLYCÈRE.

Vous vous moquez!

PYTHÉAS.

Ah! c'est trop me laisser accuser de mensonge.

GLYCÈRE.

Non, vous ne mentez pas, mais vous avez dormi,
Et me racontez votre songe.
Éveillez-vous, mon bel ami.

PYTHÉAS.

En croirez-vous la preuve écrite?

GLYCÈRE.

Vous l'avez là, sur vous?

PYTHÉAS.

Je l'ai.

GLYCÈRE.

Donnez-la moi.

PYTHÉAS.

Non, pas si vite;
Je ne veux pas être volé.
Je vous la vends.

GLYCÈRE.

Je vous l'achète.

PYTHÉAS, tirant le manifeste de sa robe.

Reste à s'entendre sur le prix.

GLYCÈRE.

Le procédé n'est pas honnête.

PYTHÉAS.

Je ne veux pas être surpris.

GLYCÈRE.

Va m'attendre, mon maître,
Va clore ta fenêtre,
Allumer ton trépied :
J'irai, vêtue en rose,
Te joindre à la nuit close,
Sur la pointe du pied.

PYTHÉAS, lâchant le manifeste.

Oui, je comprends, mignonne,
Ton désir ;
Le mystère assaisonne
Le plaisir !

ENSEMBLE.

GLYCÈRE.

Adieu, du mystère!
Attends que la nuit
Ait éteint sur terre
Le jour et le bruit.

PYTHÉAS.

Adieu, du mystère!
J'attends que la nuit
Ait éteint sur terre
Le jour et le bruit.

Pythéas sort.

SCÈNE IV.

GLYCÈRE, à son esclave.

Comprends-moi bien, ma bonne Phèdre ;
Porte chez moi ce parchemin;

Mets-le dans ma boîte de cèdre,
Et cache-la dans le jardin.
Si je n'ai point passé ma porte
Après l'étoile de Vénus,
Pleure-moi, car je serai morte,
Et porte cet écrit au noble Pittacus.
Quelqu'un! — Va-t'en sans être vue.

L'esclave sort.

Sapho vient, de sourire et de bonheur pourvue,
Tournant vers l'avenir un œil riant et sûr...
C'est ton dernier sourire! — Une foudre imprévue
Va bientôt éclater dans tes rêves d'azur.

SCÈNE V.

SAPHO, GLYCÈRE.

SAPHO, en entrant.

Glycère ici! Que cherche-t-elle?

GLYCÈRE.

Le hasard a conduit par ici mes loisirs :
De joie et de chansons cette maison ruisselle,
Et j'ai trouvé piquant d'épier vos plaisirs.

Admirant avec ironie le luxe de l'appartement.

Phaon pour vous fait bien les choses;
Mais il les faisait mieux pour moi!
Il versait l'or à larges doses
Comme eût pu faire le grand roi.

SAPHO.

Il versait l'or, — tandis qu'il m'aime.

GLYCÈRE.

Ainsi votre bonheur est le bonheur suprême!
Par un fleuve d'amour votre cœur emporté
S'enivre pleinement de sa félicité.

SAPHO.

Vous l'avez dit.

GLYCÈRE.

Phaon rend justice au mérite! —
Eh bien! il faut qu'il meure ou qu'il te quitte!

SAPHO.

Que dis-tu?

GLYCÈRE.

Je suis Némésis
Tu t'étonnais de ma visite?
C'est l'exil ou la mort que j'apporte : choisis.
Je sais tout; j'ai le manifeste;
Je l'ai surpris à Pythéas.

SAPHO.

A moi! Phaon!

GLYCÈRE.

Pas un mot, pas un geste!
Cela ne vous sauverait pas.
Le manifeste est en mains sûres,
Et j'ai pris toutes mes mesures,
Pour qu'au tyran le complot soit trahi,
Si l'on ne m'a dans une heure obéi.

SAPHO.

Qu'ordonnez-vous?

GLYCÈRE.

Que Phaon parte.

SAPHO.

Pour quel pays?

GLYCÈRE.

Athène ou Sparte.

SAPHO.

C'est bien.

GLYCÈRE.

Tu vas jurer aussi
De ne pas lui montrer ma main dans tout ceci;
Tu m'entends?

SAPHO.

Oui.

GLYCÈRE.

Jure donc.

SAPHO.

Je le jure!

GLYCÈRE.

Mais par le Styx.

SAPHO.

Par le Styx!

GLYCÈRE.

Ton serment
Est reçu par les dieux punisseurs du parjure;
Songes-y si tu tiens aux jours de ton amant.

SAPHO.

Est-ce tout?

GLYCÈRE.

Ce ne serait guère,
N'est-ce pas? car tu le suivrais;

Et joyeuse avec lui sur la terre étrangère,
De ma vengeance tu rirais !
Jure encor de ne pas le suivre.

SAPHO.

Ah ! jamais !

GLYCÈRE

Il le faut.

SAPHO.

Non ; plutôt ne pas vivre !

GLYCÈRE.

Aimes-tu mieux que je le livre ?

SAPHO.

Cruelle ! que vous ai-je fait ?
Tenez, ma fierté s'humilie,
Je m'agenouille et je supplie ;
Votre orgueil est-il satisfait ?
Ne poussez pas la barbarie
Jusqu'à la dernière rigueur ;
Et chassez-moi de ma patrie,
Mais ne m'arrachez pas le cœur.

Elle tombe à ses genoux.

GLYCÈRE.

Non, je veux t'arracher le cœur !

SAPHO, *se relevant avec indignation.*

Ah ! c'en est trop !.. Va-t'en, fuis, misérable !
Fais connaître une femme assez inexorable,
Assez vouée à Némésis,
Pour immoler sans épouvante
Celui qu'elle se vante
D'avoir aimé jadis !

GLYCÈRE.

Ainsi donc ?..

SAPHO.

Non !

GLYCÈRE.

Adieu ! je vais chez Pittacus.

Elle sort lentement ; Sapho la suit des yeux avec anxiété. Au moment où elle ouvre la porte, Sapho s'élance.

SAPHO.

Arrêtez ! je promets...

GLYCÈRE.

De ?...

SAPHO.

De ne pas le suivre.

GLYCÈRE.

Enfin !

SAPHO.

O Dieux ! qu'un tel monstre ait pu vivre !

GLYCÈRE.

L'injure est permise aux vaincus.

ENSEMBLE.

SAPHO.

Tu m'as vaincue, oui, fais-en gloire ;
Mais sache, après de tels combats,
Que Sapho ne changerait pas
Sa défaite pour ta victoire ;
Sache qu'au prix des plus grands biens
Je ne voudrais pas, sur mon âme !
Être aussi lâchement infâme
A tes yeux que tu l'es aux miens !

GLYCÈRE.

Je t'ai vaincue et j'en fais gloire,

Car en de semblables combats
Il n'est rien d'ignoble et de bas,
Pourvu que l'on ait la victoire.
Qu'importe donc par quels moyens
Ta rivale t'arrâche l'âme !
A tes yeux je suis moins infâme
Que tu n'es exécrable aux miens.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PHAON.

GLYCÈRE, courant à Phaon.

Phaon, je viens sauver ta tête;
Tous vos complots sont découverts
Et votre châtiment s'apprête.

PHAON.

O coup inattendu! d'où nous vient ce revers?

GLYCÈRE.

Pythéas vous trahit. — Ce soir ton manifeste
Par lui-même est remis aux mains de Pittacus.
Va, ne perds pas de temps en discours superflus.

PHAON, à Sapho.

Fuyons, Sapho.

SAPHO.

Fuis seul... je reste.

PHAON.

Tu restes?

SAPHO.

Oui.

PHAON.

Tu ne m'aimes donc plus?

SAPHO.

Je t'aime.

PHAON.

Eh bien, nous partirons ensemble.
Tu te tais? — Réponds-moi. — Tu pâlis... ta main tremble!
Tu consens à me quitter!
De ton cœur me faut-il douter?
Non, je ne croirai pas que Sapho m'abandonne
Le jour où le malheur visite ma maison;

Se tournant vers Glycère.

Et sous cet abandon... Glycère, je soupçonne
Quelque odieuse trahison.

GLYCÈRE.

Ingrat! voilà ma récompense!
Et voilà ta façon de me remercier!
Je ne descendrai pas à me justifier :
Que Sapho prenne ma défense.

SAPHO.

Dans ma décision Glycère n'est pour rien,
Je suis obligée à le dire.

A part.

O mensonge cruel, dont chaque mot déchire
Et son cœur et le mien!

ENSEMBLE.

GLYCÈRE.

O ruse vengeresse!
Phaon croit sa maîtresse
Infidèle au malheur,
Et, grâce à mon adresse,
Va me rendre son cœur!

SAPHO.

O douleur qui m'oppresse!
Phaon croit ma tendresse
Infidèle au malheur!
Il va dans sa détresse
M'arracher de son cœur.

PHAON.

O douleur qui m'oppresse!
Je trouve sa tendresse
Infidèle au malheur.
Il faut dans ma détresse
L'arracher de mon cœur!
Adieu donc! je vous rends votre foi décevante,
Et je pars seul pour mon exil.

GLYCÈRE, à Phaon.

Non, pas seul... si tu veux de moi pour ta servante,
Je te suivrai d'un cœur viril.

SAPHO.

Ah! c'en est trop, et puisqu'on me déchire...

PHAON.

Eh bien?..

GLYCÈRE, à Sapho.

Pas de mots superflus.

Avec intention.

Chaque retard le livre à Pittacus.

SAPHO.

C'est vrai. Partez, je n'ai rien à vous dire.

PHAON.

Et tu prétends m'aimer?

SAPHO, avec effort.

Je ne vous aime plus.

PHAON, à Glycère.

Et c'est toi, que j'ai dédaignée,
Qui veux suivre ma destinée,
T'attacher à mes pas proscrits!

GLYCÈRE.

Oui, Phaon, tu m'as méconnue;
Mais je me suis ressouvenue
De l'amour et non du mépris.

PHAON, à Sapho.

Vous l'entendez, madame?

A Glycère.

Viens avec moi, viens, noble femme.

ENSEMBLE.

GLYCÈRE, à Phaon.

Viens, fuyons ces lieux;
A qui te délaisse,
Que ta fierté laisse
L'oubli pour adieux.

PHAON, à Glycère.

Viens, fuyons ces lieux;
A qui me délaisse,
En partant je laisse
L'oubli pour adieux.

SAPHO.

Est-ce assez, grands dieux!
Je perds sa tendresse,
Et son cœur me laisse
L'oubli pour adieux!

Phaon et Glycère sortent ensemble. — Sapho reste anéantie.

ACTE TROISIÈME

Un plateau de rochers sur le bord de la mer. Au milieu de la scène, au deuxième plan, un bloc énorme ; au fond, à droite, un sentier qui descend au rivage ; à gauche, un pic très-élevé sur lequel est couché un pâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHAON, seul.

J'arrive le premier au triste rendez-vous.
Je vais donc fuir la terre où l'ingrate respire!
O pays qu'elle habite ! ô ciel toujours si doux!
En vous quittant tout mon cœur se déchire.

CANTABILE.

O jours heureux où j'entendais ta voix!
Félicité de tant de maux suivie!
Sapho, je donnerais le reste de ma vie
Pour te revoir une dernière fois.
De cet exil que tu fuis, ô cruelle,
Je sens que ton regard allégerait le poids.
Reviens, Sapho ! reviens, même infidèle...
Je veux te voir une dernière fois!..

RÉCIT.

Hélas ! la plage est solitaire;

Rien ne répond à mes sanglots...
Je n'entends que le bruit des flots
Qui vont me transporter sur la rive étrangère !
Redites-lui, ma plainte, ô fidèles échos !..
Maintenant, reçois-moi sur tes flots, mer profonde!
Elle me laisse fuir sans regrets, sans adieux !
Emporte où tu voudras ma course vagabonde,
Car je n'attends plus rien des hommes ni des dieux.

SCÈNE II.

PHAON, GLYCÈRE, ALCÉE, CRATÈS, CYNÉGIRE, CONSPIRATEURS.

CHOEUR.

Adieu, patrie,
Terre chérie,
Toi que tes fils n'ont pu sauver !
Loin des bords chers à leur enfance,
Pour le jour de ta délivrance
Tes vengeurs vont se conserver.

Tous se dirigent vers le vaisseau, excepté Phaon qui reste pensif sur le devant de la scène, et Glycère qui l'observe. Sapho entre avec précaution, et se cache derrière le bloc au milieu de la scène.

SCÈNE III.

GLYCÈRE, SAPHO, PHAON.

SAPHO, à part.

La mer et le vaisseau vont emporter ma vie,
Et je viens assister à ma propre agonie.

GLYCÈRE, s'approchant de Phaon.

A quoi donc rêves-tu?

PHAON.

Oh! qui l'aurait pu croire
Quoi! si peu de vertu,
Ou si peu de mémoire!

SAPHO, à part.

O facile vertu de partager ton sort

GLYCÈRE.

Tu ne peux l'oublier!.. l'aimes-tu donc encor?

PHAON.

Non, je la hais, et la méprise
De tout le respect et l'amour
Dont mon âme s'était éprise,
Et qu'elle trahit en ce jour.
En ce moment elle médite
Peut-être des plaisirs nouveaux...
O Sapho, sois trois fois maudite!
Je te voue aux dieux infernaux!

Il descend vers la mer avec Glycère.

SCÈNE IV.

SAPHO, seule.

Sois béni par une mourante!
Si ma prière arrive aux dieux,
Que leur main clémente en tous lieux
S'étende sur ta vie errante!

Elle se tourne vers la mer, suivant avec anxiété le vaisseau des yeux.

PHAON et les PASSAGERS, dans le lointain.

Adieu, patrie,
Terre chérie!

Sapho pousse un cri et tombe évanouie.

UN PATRE descend du rocher du fond, et traverse la scène en chantant :

Broutez le thym, broutez, mes chèvres,
Le serpolet avec le thym...
La blonde Aglaé de ses lèvres
Toucha les miennes ce matin ;
Et j'attends que Vénus se lève
Pour la rejoindre sur la grève.
Brille enfin, étoile d'amour!
Et dans les cieux éteins le jour.

Il disparaît.

SCÈNE V

SAPHO, seule, revenant à elle.

Où suis-je? — Ah! oui, je me rappelle
Tout ce qui m'attachait à la vie est brisé ;
Il ne me reste plus que la nuit éternelle
Pour reposer mon cœur de douleur épuisé.

Elle prend sa lyre.

O ma lyre immortelle,
Qui, dans les mauvais jours,
A tous mes maux fidèle,
Les consolais toujours!
En vain ton doux murmure
Veut m'aider à souffrir;
Tu ne peux pas guérir
Ma dernière blessure :
Elle est au fond du cœur!
Le trépas seul peut finir ma douleur!

Adieu, flambeau du monde.
Tu descends dans les flots;
Quand tu quitteras l'onde,
Mes yeux resteront clos!
Le jour qui doit éclore,
Phaon, luira pour toi;
Mais sans penser à moi
Tu reverras l'aurore!...
Ouvre-toi, gouffre amer,
Je vais dormir pour toujours dans la mer!

Elle gravit le rocher du fond; arrivée à la cime, elle reprend les derniers vers

Ouvre-toi, gouffre amer,
Je vais dormir pour toujours dans la mer!

Elle se précipite.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

LA PIERRE DE TOUCHE. 1
LE MARIAGE D'OLYMPE. 149
LA JEUNESSE 297
SAPHO. 411

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

